This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 2[illegible]5 302

Fiction

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

Received DEC 12 1891, 18

Accessions No. 46217 Shelf No. 816
M989
S

SAMUEL

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

La Bavolette.	1 vol.
Le Bracelet.	1 —
La Chèvre jaune.	1 —
Puylaurens	1 —
Un Maitre inconnu	1 —
La Table de nuit.	1 —

Saint-Amand. — Imp. et stéréot. de Destenay.

SAMUEL

PAR

PAUL DE MUSSET

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1884

Droits de reproduction et de traduction réservés

MAIN

46217

PQ2371
M2
S26
1884
MAIN

PRÉFACE

A vous, Mesdames, et à vous jeunes gens, — non à d'autres, — sont adressées ces lignes. Si je ne les offre point, comme faisait Rabelais, aux buveurs très illustres, ce n'est pas que je manque d'estime pour eux, au moins. — Au contraire, je les révère fort ; mais tous les jeunes gens ne sont pas de bons buveurs, tandis que nos meilleurs buveurs sont des jeunes gens. Je ne vais pas non plus jusqu'à dire qu'un doigt sexagénaire soit indigne de tourner ces pages; mais je me défie de ces gens qui s'obstinent à fredonner les airs de Grétry, et qui ne veulent pas seulement entendre ceux de Weber et de Rossini. — Ils ont pleuré devant Lekain, qui jouait Orosmane en culottes courtes, et sont restés secs devant Talma. Ils ont fait des

Fiction

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

Received DEC 12 1891, 18

Accessions No. 46217 Shelf No. 816
M989
S

SAMUEL

longtemps la cour à une jolie dame, sans succès, de vous dire un beau jour : « Si, par hasard, cette femme ne songeait pas à moi le moins du monde ? » — Eh bien! le même doute m'est entré dans l'esprit. J'ai remarqué souvent qu'un auteur qui lance à la mer un nouveau volume, s'imagine que tout Paris ne s'occupe que de lui, tandis qu'il n'en est rien. J'ai conclu de là que le bon public dont vous faites partie, cher lecteur, ne se soucie guère d'un titre.

On prétend que notre génération énervée a besoin, quand on lui sert un mets nouveau, qu'il soit abondamment assaisonné d'épices. — Je n'en crois rien. Peut-être le piment et l'alcool dont on accommode les ouvrages à la mode, ne font-ils que dégoûter les convives d'aller plus avant. Quelques années feront justice de ces fabricants de livres qui travaillent sans conscience, et qui croient suppléer au vide de leurs idées, en faisant de l'escrime avec les mots. Le public est comme les femmes ; il se lasse, et change de goûts. — Puisqu'il doit un jour s'ennuyer de la musique de Rossini, je vous demande si, avant cela, il ne sera pas excédé des chroniques en vieux style, des costumes du quinzième siècle, et de ces drames à *couleurs locales*, dont on ne peut pas vérifier l'exac-

titude? — Nous serons tous submergés, bon lecteur ; gloire à ceux qui reparaîtront à la surface de l'eau ! Voilà le *Don Juan* de Mozart qui, au bout de cinquante ans, fait son entrée à l'Opéra ; et sans doute, nous allons en entendre les morceaux estropiés par les orgues barbares. — C'est là un succès ! Et l'auteur, pendant qu'on prépare son triomphe, n'en fait pas moins dans la terre une laide grimace. En y pensant, il y a de quoi devenir épicurien.

Cela ne m'empêchera point de vous présenter l'histoire de *Samuel*. Au moment de couper les cordes qui retiennent encore ce fragile ballon, les craintes et les scrupules sont venus m'assaillir ; mes amis ont étendu leurs mains en criant :

— Arrêtez, arrêtez ! Bien des personnes seront blessées par les opinions, les réflexions et les croyances de votre *Samuel*. On vous accusera d'avoir mis vos idées dans les discours que vous faites tenir à ce personnage ; vous aurez beau vous en défendre, on ne vous croira point.

— Eh bien ! répondis-je, je prendrai le parti de ne pas me défendre. Vous prétendez que je vais me faire une mauvaise réputation? C'est-à-dire, n'est-ce pas, que des mamans me regarderont de travers;

que des jeunes filles recevront la consigne de baisser les yeux, et de pincer les lèvres à mon approche ; que les maris se défieront de mes politesses, les pères de ma patience à les écouter ; que des dames s'éventeront, en tournant la tête sur leur épaule. — Et que me fait tout cela, mes amis ? Je puis tirer franchement aujourd'hui du fond de mon cœur des vérités que chacun cache dans le sien. J'ai dissimulé aussi bien que les autres assez longtemps. — Ne suis-je pas à ma vingt-septième année ? Ce que l'avenir me réserve ne vaudra peut-être jamais le passé. — J'ajouterai quelque chose de bien plus fort ; vous savez qu'un jeune homme qui aime le tabac à priser doit renoncer à tous succès dans le monde ? Eh bien ! je vous assure que si je trouvais du plaisir à me mettre dans le nez cette poudre noire, je n'aurais aucun scrupule à le faire. —

Les ciseaux étaient levés ; je fermai les yeux en donnant un furieux coup dans le câble, et *Samuel* s'élança gaîment au milieu des orages. Les vents l'ont porté jusque en vos mains, lecteur judicieux. En avant donc. — Courage et patience.

SAMUEL

I

LA RENCONTRE D'UN NOTAIRE

Dans l'autre grotte était assis le stupide Belford, les mâchoires pendantes.

RICHARDSON.

D'habitude il songeait creux.

RABELAIS.

Dans un appartement fort simple de la rue Vivienne, était assis Samuel, garçon de vingt-cinq ans, plongé dans la rêverie, — les coudes sur une table, et la tête posée dans ses mains. — Il y a de cela environ un an. A voir ce jeune homme tenir ses yeux fixés sur le bois d'une table, avec la constance d'un savant enfoncé dans ses observations microscopiques, vous auriez aussitôt pensé que c'était un amoureux. Cette rêverie avait bien été causée d'abord par le souvenir d'une jolie personne;

mais les idées du songeur avaient fait du chemin en peu de temps. Après de longs détours, elles s'étaient repliées sur lui-même, et Samuel s'efforçait de soulever un coin du voile qui cache les secrètes intentions de la nature, en jetant dans son propre cœur un regard sévère et perçant. Je ne sais si Gall aurait eu raison d'assurer que cette disposition philosophique était marquée sur le crâne de ce garçon par deux protubérances égales, placées au sommet du front ; mais je puis assurer que Samuel, dès l'âge de cinq ans, avait la manie de briser tous ses jouets d'enfant pour en examiner le mécanisme intérieur. On ne s'étonnera donc pas que plus tard il soit descendu, avec une attention digne d'Archimède, dans un abîme de réflexions psychologiques ; ce qui ne m'empêche pas de le soupçonner fortement de matérialisme, autant que j'en puis juger par le peu de lignes écrites de sa main, que j'ai trouvées dans ses *albums*.

Samuel était doué d'un esprit souverainement actif et entreprenant ; il joignait à cette qualité une prudence et une discrétion rares. Conduire avec nerf une affaire importante, était pour lui un besoin et une vocation. Il déployait une vigueur redoutable dans l'exécution, après avoir préparé le succès par de longues et habiles machinations.

A l'âge de vingt ans, comme il se trouva sans aucun parent, obligé de pourvoir à son existence, il apprit de bonne heure à connaître les hommes. Son père avait bien acheté, de son vivant, une assez jolie propriété située près de Vendôme, mais un étranger en avait l'usufruit; de sorte que Samuel, avec la certitude de posséder un jour assez de biens pour vivre honorablement, ne se vit pas moins forcé de chercher un emploi. Comme sa famille avait occupé une belle position dans le monde parisien, notre jeune homme s'imagina que des amis puissants allaient lui tendre les mains et le placer auprès d'eux. On lui parla, en phrases pompeuses, des regrets qu'avait laissés son père ; on le reçut avec politesse; on le fit peu rester dans les antichambres; les huissiers reconnurent son nom, qu'ils prononcèrent distinctement; de hauts fonctionnaires, qui auraient pu le recevoir avec fierté, ou prendre le ton d'une protection humiliante, daignèrent se lever de leurs sièges, s'interrompre dans leurs importants travaux, et lui parler comme à un homme; quelques personnes à qui sa famille avait jadis rendu de grands services, l'invitèrent à dîner comme par le passé; mais ce fut là tout. Heureusement que Samuel n'était pas de ces gens qui, sur un mot obligeant, s'imaginent que tous les

cœurs leur sont ouverts. Ceux-là composent cette foule d'êtres myopes, qui ne tournent jamais leurs yeux que sur le point où le ciel est clair, sans oser jamais regarder l'orage ; ils restent gueux et abandonnés, ayant en poche toute leur vie quelque espérance qui jamais ne se réalise. Samuel aimait au contraire à promener ses regards sur tous les points de l'horizon, et le côté le plus chargé de nuages menaçants était toujours celui contre lequel il tournait sa face. Il aimait à juger les choses comme elles arrivent en ce monde, et les créatures comme Dieu les a faites. C'est pourquoi il s'abreuva si copieusement de déceptions ; il se frotta si rudement contre l'humanité, comme à une machine électrique, et en reçut de si bonnes commotions d'ingratitude, d'égoïsme et de fausseté, qu'il ne lui fallut pas huit jours pour donner la clef des champs à toutes ses espérances, et les chasser comme une nuée d'oiseaux parasites ; mais aussi cette expérience sévère jeta dans le fond de son caractère, naturellement bon, une couche d'amertume et de mépris des hommes qui, depuis, perça toujours dans l'énergie de ses résolutions et dans l'ironie de ses discours, car Samuel n'était pas non plus de ces gens qui, repoussés partout, payés en monnaie de cour, se retirent sans fiel avec la conscience de leur

importunité, vivent médiocres, honteux et mal vêtus, tout en remerciant le sort du morceau de pain sec dans lequel ils peuvent mettre la dent. On désigne faussement ceux-ci par le nom de philosophes.

Dès que notre garçon de vingt ans eut percé d'un seul regard le brouillard des politesses administratives; dès qu'il eut reconnu les coutures de fil blanc de tous ces habits diplomatiques, et qu'il eut posé le doigt sur la sécheresse et la mauvaise volonté de ses prétendus amis :

— Voilà donc les hommes puissants ! s'écria-t-il. Ne faut-il, pour parvenir, qu'une dose d'égoïsme, recouverte de formalités niaises, que la foule des aveugles nomme habileté ? L'humanité est donc bien pauvre ! — Patience, ma génération montera à son tour. Je saurai quelque jour combattre pour mon patron, tout aussi bien que le plus habile de ces parvenus ; car leur façon de livrer bataille à leur prochain est puérile et misérable.

— A vingt ans on est présomptueux. —

J'ai devant moi les cinq plus belles années de ma vie pour chercher le plaisir seulement, et je veux m'exercer, dans cette guerre sans importance, à devenir un rude joûteur pour le moment où j'aurai affaire aux hommes. Je prends donc pour devise, en amour comme en guerre, celle du héros de

Richardson à qui l'imprenable Clarisse dut sa *ruine* : — *Debellare superbos.*

Notre ami Samuel avait reçu une éducation solide et brillante. Il fit un cours de mathématiques pour les candidats aux écoles militaires, et gagna bientôt assez d'argent pour se maintenir sur un pied respectable dans la bonne société. On conçoit que la devise qu'il avait choisie, et les règles de conduite qu'il s'était imposées, portèrent une altération notable à sa sensibilité. Cependant Samuel ne tarda pas à devenir amoureux sincèrement d'une jolie et aimable enfant, plus jeune que lui de quatre ans : c'était la fille unique d'un homme riche, qui avait toujours témoigné une vive amitié à notre jeune homme, et pourtant Samuel, après plusieurs mois d'une cour assidue et secrète, commençait à envisager sans remords l'occasion prochaine, et perfidement préparée, d'une ingratitude envers cet honnête père. — C'est ainsi que sont les jeunes gens. — Lorsque des événements imprévus, qui nécessitèrent le départ subit de cette aimable fille et de sa famille pour l'Angleterre, vinrent la sauver du danger qu'elle courait en se laissant aller sans défiance à un premier attachement, pour un garçon aussi dangereux que Samuel. S'il y a un remède à l'amour, c'est bien l'absence. Nos amants s'écrivirent quelques

lettres en secret ; mais le risque était grand pour la demoiselle ; et puis Londres est bien loin. Samuel ne pouvait nourrir l'activité de son esprit avec une passion outre-mer ; la correspondance dura six mois au plus. La petite demoiselle resta près de cinq ans en Angleterre. Elle touchait à ses vingt-et-un ans, lorsque son père acheta près de Vendôme le château de Beauroc, qui, par un hasard singulier, était voisin de la maison que Samuel ne pouvait manquer d'habiter un jour. Pendant ces cinq belles années, notre héros avait obtenu près des dames une série de succès assez importants pour lui faire oublier de naïves amours avec une jeune fille de seize ans ; cependant il ne reçut pas avec une indifférence absolue la nouvelle de son retour en France, soit qu'il eût aimé cette demoiselle plus ardemment que les autres femmes, soit que cette intrigue abandonnée lui fût restée dans l'esprit comme une affaire incomplète qu'il était de son honneur de renouer un jour, et de conduire à une heureuse fin. Mais il est temps de laisser ces événements passés, et de revenir à Samuel, accoudé sur sa table, pour vous apprendre par quel enchaînement de réflexions il en était venu à songer creux.

Pour une combinaison neuve et piquante, le hasard en fait mille qui semblent n'avoir aucun

but; il accompagne les événements de quelque importance de minuties insignifiantes, en manière de hors-d'œuvre. Ce fut par une de ces fantaisies du sort que Samuel rencontra dans la rue son notaire, encore tout ému des gros honoraires que lui valait la vente du château de Beauroc. — Et voyez combien l'organisation de l'homme est mystérieuse et inconnue. — A cause de cette rencontre toute simple, Samuel, en regagnant son logis, répéta plusieurs fois tout bas le nom de Juliette (c'était celui de la jeune fille). Il regardait avec distraction les pavés, tandis que le souvenir des formes délicates de la jolie demoiselle lui rentrait, à chaque pas, plus avant dans l'esprit; et cependant il n'avait pas vu Juliette depuis près de cinq ans; il n'avait pas même pensé à elle depuis plusieurs mois. En arrivant chez son portier, qui lui remit deux lettres, sur lesquelles l'homme distrait ne daigna pas jeter un regard, les souvenirs avaient crû, et s'étaient condensés, au point que Samuel voyait distinctement devant lui le visage doux et sérieux de la jeune fille. — En tournant ses yeux sur sa fenêtre, dorée par le soleil couchant de juin, il aperçut clairement les deux belles grappes de cheveux blonds qui pendaient contre les joues pâles de Juliette. Ce fut bien pis encore lorsqu'il se fut assis commodément et

appuyé sur sa table. Les anciennes impressions de ses premières amours accoururent en foule autour de Samuel, comme une troupe d'oiseaux étourdis et l'emportèrent sur leurs ailes, bien loin d'un appartement fort simple de la rue Vivienne. — Tout cela pour un mot d'un notaire.

Qui donc m'expliquera ce mécanisme humain, dont une force motrice, aussi faible que le mot d'un notaire, peut faire marcher les rouages si rapidement et si longtemps ?

Notre amoureux distrait se fit à lui-même cette question, et laissa de côté la belle Juliette pour chercher à deviner par quelle raison, après cinq ans d'indifférence, il se sentait pris aux cheveux par ces vieilles impressions : mais le songeur eut beau fouiller dans le coin de son âme qu'il pouvait apercevoir, il n'y trouva rien ; ce qui lui causa une vive humeur contre lui-même, car il avait quelque prétention à la force de caractère, et c'était à ses yeux une preuve de faiblesse que d'être ainsi emporté par des caprices d'imagination, d'anciennes émotions réveillées ou par des influences physiques. Il ne pouvait souffrir de se voir à la disposition d'une manie dont la cause était insaisissable ; et quand il sentait son sang bouillir ou sa cervelle en fermentation, il voulait que ce fût par un motif

important ou pour un projet dont l'exécution dût offrir un résultat.

Le raisonneur se leva donc, et se promena dans sa chambre pour chasser une image importune ; il ouvrit au hasard une des lettres qu'il venait de recevoir ; elle était d'une femme à la mode que Samuel aurait dû aimer beaucoup, parce que cette femme était jolie, bien mise et spirituelle. — Je ne vois pas ce qu'un homme peut exiger de plus. — La lettre contenait, en termes fort gracieux, les expressions d'un amour poli et de bon goût ; elle n'était pas trop longue et donnait un rendez-vous ; aussi Samuel en prit-il lecture avec plaisir, et la mit-il soigneusement dans son portefeuille, à côté d'un bon nombre d'autres toutes pareilles ; puis il vit de nouveau passer devant ses yeux le visage doux et sérieux de Juliette, accompagné de deux grappes magnifiques de cheveux blonds.

Cette fois notre jeune homme voulut raisonner à fond une impression aussi tenace. Il songea que son patrimoine, situé près du château de Beauroc, étant occupé par un usufruitier dont il fallait attendre la mort, il y aurait sottise et démence à s'abandonner à ses souvenirs ; il se répéta plusieurs fois que, jusqu'à la prise de possession de sa propriété, que Juliette fût en Angleterre ou à Beauroc, ce serait

pour lui la même chose. Samuel s'efforça donc de penser à son rendez-vous, car faire des châteaux en Espagne était, suivant lui, une faiblesse digne de pitié ; c'était s'aveugler à plaisir et chercher à voir les choses autres qu'elles ne sont. Cette façon de penser l'avait entraîné jusqu'à prendre en horreur les romans où les hommes sont toujours peints sous les traits imaginés par la cervelle d'un écrivain et non avec ceux que l'inépuisable nature leur donne. Les événements apprêtés à grands frais, qu'on y accumule sans ordre, lui inspiraient surtout un dégoût sincère, lorsqu'il les comparait aux mystérieuses combinaisons du sort. Le sévère Samuel, ayant rappelé à lui tous ses principes, s'étendit avec la dignité d'un stoïcien dans un fauteuil, — où le visage doux et sérieux de Juliette vint encore le poursuivre, accompagné de deux belles grappes de cheveux blonds. — Il ne résista plus ; il se laissa conduire par le joli fantôme, et voyagea longtemps en sa compagnie, par les plaines et les ombrages de sa première jeunesse, avec plus de rapidité que n'en a le cheval ailé du Juif-Errant.

Tout à coup il se rappela qu'après le départ de la jeune fille pour l'Angleterre, dans l'innocence primitive d'un cœur sincèrement épris, il avait écrit une assez forte quantité de notes sur les détails de

ses premières amours, pour servir plus tard à ses mémoires. Il courut à son secrétaire. Sous un immense paquet de lettres, il trouva les fragments incomplets qu'il ouvrit, et dont la naïveté le fit sourire dès la première page. Je consens à en mettre une partie sous vos yeux, bons lecteurs, afin de vous faire connaître l'aimable jeune fille dont l'image était si profondément empreinte dans l'esprit de Samuel.

II

LES NAÏVETÉS

Tu ne reverras pas cinq minutes pareilles
A celles de ce soir. — Oh ! retiens-les longtemps,
Cœur gonflé d'avenir, amant de dix-sept ans.

SAINTE-BEUVE.

Je veux la séduire, la malheureuse!

ODRY.

« J'ai à remercier la Providence d'une délicieuse soirée qu'elle vient de m'accorder à peu de frais.

» Certes je suis forcé de convenir que le bonheur d'un homme ne nécessite pas toujours les pleurs de plusieurs êtres, car j'ai goûté ce soir, sans porter préjudice à personne, un plaisir aussi vif qu'aurait pu m'en procurer la combinaison la plus compliquée, ayant pour résultat la misère et le deuil de l'humanité tout entière. Je trouvai chez le respec-

table père de Juliette, une réunion de petites filles, toutes entre douze et seize ans.

» Tout ce petit monde-là était frais, éveillé, bien portant. On babillait, on riait à perdre haleine pour une mouche, un rien. — On imitait M. de... — madame de... — On se moquait de tout le monde ; on sautait par la chambre ; on était bien contentes sans savoir pourquoi. Le père de Juliette se pâmait d'aise en regardant les petites amies de sa fille.

» Lorsque j'entrai le bruit cessa ; on resta immobiles comme des statues. — Impossible de faire ouvrir une de ces bouches si bruyantes tout à l'heure. On ne savait plus que faire ; on n'avait rien à dire ; on n'avait nulle raison de rire. Un enfant de six ans rangeait en bataille des soldats de plomb sur une table.

» — Prenez-moi un tube de verre, dis-je, et jetez-moi ces soldats à terre en soufflant contre eux des boules de mie de pain.

» — Oh ! l'heureuse idée ! ô l'homme ingénieux ! Bravo, bravo !

» On apporte un tube de verre, et me voilà chargé de relever chaque soldat renversé. — Une sotte occupation, dira-t-on. — Point du tout ; j'y pris un vif plaisir. Je ne me moquerai plus des tartines de Werther. »

Samuel haussa les épaules.

« Juliette m'a présenté, pendant ce jeu d'écoliers, sa main ouverte pour recevoir une boule de pain. Je fus émerveillé de la blancheur et de la beauté de cette main. Juliette est plus grande, plus savante et plus formée que ses petites amies. — J'appuyai fortement en posant la boule de pain. Je ne sais si la jolie fille le fit exprès, mais cette circonstance se renouvela plusieurs fois pendant le jeu. Je ne crois pas avoir commis en cela un grand crime. — Juliette fut sérieuse toute la soirée ; je lui demandai la cause de cette gravité.

» — Il n'est pas nécessaire, dit-elle, que vous me regardiez comme une petite fille.

» Juliette marcha devant moi d'un air digne et composé. — C'était une femme.

» — Non assurément, pensai-je en sortant, je n'ai pas commis un grand crime en appuyant dans la main de Juliette plus qu'il n'était nécessaire. Pourquoi diable aussi cette main se trouva-t-elle si jolie et si blanche ! »

— Voilà un conte pour les enfants, dit Samuel avec humeur. Est-ce bien moi, bon dieu ? Je l'aimais donc comme le bon Paul aimait la simple Virginie? Puis après, comme Saint-Preux aimait la romanesque Julie ? Pourquoi n'ai-je pas supprimé cet inutile pré-

lude, et ne l'ai-je pas aimée de suite, comme François aimait la Féronnière? C'est ma faute, ma faute.

« J'ai fait ce soir un coup de maître. Nous étions bien une dizaine chez Juliette. De tous les assistants, elle seule et moi avions moins de cinquante ans. Deux négociants causaient safran ; trois fortes têtes parlaient politique ; les autres entouraient l'honnête père, et l'accompagnaient dans l'inépuisable sujet des fournitures et de l'administration. — Circonstance heureuse pour moi, car, Juliette ayant depuis longtemps perdu sa mère, je me trouvais seul près d'elle. En me penchant de son côté pour lui parler bas, je vis la plus charmante petite oreille. — Comment ne pas laisser tomber quelques mots d'amour dans cette jolie antichambre de son cœur ? »

— Bon ! c'est du Louis XV, pensa Samuel.

« — Savez-vous l'anglais, me dit-elle.

» — Parfaitement : *I love you.*

» — Parlez-moi italien.

» — Volontiers : *Sono di voi innamorato morto.*

» A seize ans entendre ainsi une déclaration subite ! — Il y avait de quoi perdre la respiration et devenir toute rouge. Juliette porta son mouchoir à son visage, et s'écria :

» — No, no, no !

» C'était répondre dans les deux langues à la fois.

» Une lampe qui éclairait seule la chambre, se trouvait posée sur une table où j'appuyais mon coude. Un léger coup dans le pied de la lampe, suffit pour la faire tomber avec un grand vacarme. Dans le tumulte et l'obscurité je pressai dans mes bras la taille de Juliette ; ma bouche rencontra ses lèvres, et j'eus le temps d'ajouter :

» — Croyez-moi ; rien n'est plus vrai : Je vous aime.

» On apporta de la lumière. Juliette pleurait à chaudes larmes. Un homme en culottes courtes observa, en prenant une prise de tabac, que les jeunes filles ont les nerfs fort délicats. Il sera sans doute parlé longtemps de l'accident de ce soir ; ce sera un souvenir pour Juliette. Pour avoir une idée de l'importance de cet événement, il faut connaître l'honnête père. Ancien administrateur et homme formaliste, si un valet fait une faute, cet homme régulier écrit une lettre, dont il garde la minute, à son intendant, pour que celui-ci se charge de réprimander le valet placé sous ses ordres. Si un meuble dégradé demande une réparation, il faut un rapport sur papier Tellière. On voit que cet heureux propriétaire trouve, dans une vitre cassée ou

une clé perdue, de l'occupation pour toute une matinée. »

Samuel ouvrit aussi une lettre de la jeune fille :

« Quel plaisir j'ai éprouvé hier, lorsque vous avez dit que vous aimiez les femmes d'un caractère sérieux et réfléchi ! Sans doute vous avez raison d'assurer qu'une demoiselle qui rit à tous propos, ne peut être qu'une femme insignifiante, car j'ai trouvé tous vos raisonnements meilleurs que ceux de M. D. Je prenais un grand intérêt à votre discussion, sans oser détourner les yeux de mon ouvrage. Je sais donc à présent pourquoi vous me préférez aux autres demoiselles ; mais moi, qui ne suis pas capable de raisonner comme vous, croiriez-vous bien que je ne saurais dire pourquoi vous m'avez plu ? Le sort l'a voulu ainsi ; je n'en sais pas davantage. Il y a peut-être là-dedans une prédestination. Je voulais absolument demander des conseils et des éclaircissements à quelqu'un de plus savant que moi ; et, ne sachant à qui m'adresser, j'ouvris au hasard des livres dans la bibliothèque de mon père. Je tombai sur une scène d'une pièce anglaise, où une demoiselle s'appelle comme moi Juliette. Ce rapprochement me frappa. J'emportai le livre dans ma chambre. Cette Juliette devient amoureuse d'un beau jeune homme qui se nomme Roméo, en causant avec lui

une seule fois dans un bal. J'ai lu toute la tragédie avec un grand plaisir. Ces amants finissent par mourir ensemble; ainsi leur passion est bien ardente et bien durable pour s'être formée si vite. Malgré tout cela, je suis bien tourmentée. Vous voulez que je vous reçoive en secret pour causer longuement; je désirerais vous l'accorder, et je n'ose. Cette pensée seule m'effraie beaucoup, et cependant je vous assure que je le voudrais. La Juliette de la tragédie anglaise a des entrevues avec son amant la nuit dans sa chambre. Je ne vois pas qu'on la blâme de cela, et pourtant ce doit être fort mal. Je ne sais à quoi me résoudre. Adieu, je vous aime.»

Au bas de cette lettre était une note au crayon.

«Oh! le joli métier que celui d'une jeune fille bien élevée! Oh! l'existence aimable et douce! Pour être une bonne fille à marier, il ne faut pas avoir un caractère à soi; il faut être toute pareille aux autres filles à marier. On a des institutrices ou des mamans qui nous enseignent à être une bonne fille à marier. Les institutrices et les mamans prennent le mot *convenances* et vous le font entrer sous le crâne, après en avoir arraché tout ce que la nature y avait mis.

» Cette opération faite, vous n'avez plus de caractère, vous n'avez plus ni un goût, ni une vocation,

ni une âme, ni une idée. Vous êtes convenable. — Une fois mariée, vous laissez au vent une bonne portion de *convenances*, et votre caractère reprend un peu le dessus ; vous n'êtes plus obligée d'être semblable à toutes les autres femmes. Je serais embarrassée de définir ce redoutable mot ; mais je puis vous assurer que si vous avez un vif désir, quel qu'il soit, *convenances* est là pour vous faire un crime de ce désir, et une nécessité de le dissimuler. Et que sera-ce donc si une jeune fille se laisse aller à aimer tout bas? si elle fait une place dans son cœur à un petit bout de passion? Oh ! la malheureuse créature ! Dans quel infernale série de dissimulations n'est-elle pas obligée de se jeter ! Quel métier, bon dieu ! Me préserve le ciel d'être une jeune fille à marier. — Mais toi, nature, notre mère, toi qui renverses souvent en un jour, comme une marée indomptable, les digues élevées contre toi pendant vingt ans ; toi qui tires de tes trésors de beauté tant d'éblouissantes richesses, comment ne t'indignes-tu pas, et ne viens-tu pas arracher tes dons précieux à ceux de tes enfants qui en font un si misérable usage? Va, nature, notre mère, je travaillerai pour toi ; je ramènerai dans tes voies cette jeune fleur qu'on t'a dérobée. Je la tirerai d'une terre factice où elle perdrait sa sève et son parfum ; je l'emporterai dans mes bras, et je la

rendrai à la terre libre, à l'eau du ciel, au soleil, aux vents et aux orages. Les hommes pourront appeler cela une séduction ; ils pourront crier au rapt ; ils pourront ouvrir les livres sortis de leurs cerveaux desséchés ; les livres au nom desquels ils osent faire de la justice un trafic, et retirer la vie à tes créatures ; les livres au nom desquels ils font asseoir celui que la passion a égaré à côté de celui qui a obéi à un vil intérêt. Mais toi, nature, ma mère, tu m'absoudras, car tu ne connais pas leurs mots privés de sens ; leurs livres tomberont en pourriture ; leurs injustices seront oubliées ; et toi seule tu survivras à tout, féconde et jeune comme au premier jour. Va, je te servirai ; je me fie à toi, nature, ma mère. »

Dans une autre lettre il y avait cette note au crayon :

« Juliette n'ose pas m'accorder une entrevue ; elle demande encore huit jours de réflexion. Il faudra bien qu'elle se décide. L'instant approche. Comme Lovelace, je rôde sans cesse autour de ma charmante ; mais le beau mérite qu'a ce Lovelace à séduire les miss anglaises avec une fortune immense, des laquais en grand nombre, des entremetteuses à gages, une foule d'amis puissants et dévoués qui le servent comme des esclaves ! Je fais la guerre

sans avoir une seule de ces armes, et je veux réussir aussi bien qu'il aurait pu le faire. »

— Voilà qui est plus raisonnable, dit Samuel.

Et il enferma tous ces inutiles papiers.

Rien n'est plus contrariant pour un homme d'un esprit actif, que la nécessité de laisser inachevée une affaire qui lui tient au cœur. Samuel se trouvait dans cette position désagréable. Quelques minutes de réflexion lui suffirent pour acquérir la certitude qu'il était de toute impossibilité pour lui de se rapprocher de Juliette.

— Il y a des moments, pensait-il, où l'homme doit se décourager et attendre. Je n'ai pas à me reprocher une seule négligence, une occasion manquée, ou une maladresse ; le reste est entre les mains du sort. Tout dépend de cette question : Ai-je du bonheur ? La vie n'est qu'une table de jeu dont le banquier est là-haut. Parmi les joueurs on en voit qui risquent peu et qui pourtant perdent tout, d'autres qui placent toutes leurs chances sur une seule carte, et gagnent cent fois leur enjeu. Les plus obstinés sont ordinairement ceux qui portent, sans le savoir, ces mots gravés sur leur front : « Tu perdras toujours. » L'homme médiocre ne sera jamais à ce beau jeu qu'un triste ponte, ballotté par de misérables chances et des gains ché-

tifs, quand il mettrait sa vie sur un dé. Certes, le sort peut me séparer pour toujours de Juliette; mais je fais le serment que, si jamais je retrouve cette femme, je la poursuivrai avec acharnement; c'est une guerre que je déclare dans cet instant; j'en prends le ciel à témoin. Que le hasard dispose des événements à sa fantaisie, les circonstances lui appartiennent; ma volonté est à moi, elle sera invariable; je ne l'abandonnerai qu'en mourant. A présent, que la Providence s'arrange comme elle voudra !

Cet engagement pris avec lui-même rendit à notre raisonneur son assurance et sa tranquillité ; il fit un tour par la chambre, après avoir pourtant répété avec un soupir :

— Tout est dans cette question : Ai-je du bonheur ?

Et il voulut oublier Juliette; mais il sentit avec dépit qu'il avait laissé une pensée s'emparer entièrement de son esprit, et qu'il aurait à lutter contre elle bien longtemps avant de l'en chasser.

— Je ne suis pourtant pas un homme né malheureusement, dit-il ; je n'ai jamais eu à me plaindre d'une fatalité obstinée ; je ne suis pas brouillé avec le hasard ; mais il est bien triste de ne pouvoir jeter un seul regard dans l'avenir. Rever-

rai-je Juliette ? Je voudrais commencer aujourd'hui cette guerre que j'ai juré d'entreprendre ; dussé-je mettre ma tête au jeu et dire : Tout ou rien.

Samuel se souvint enfin qu'il avait oublié d'ouvrir une lettre. Il en regarda le cachet avec distraction. Il était de cire noire. En le rompant ses mains tremblèrent. — Cette lettre lui annonçait la mort de l'usufruitier qui occupait son patrimoine, situé près du château de Beauroc, et l'invitait à s'y rendre sur-le-champ pour en prendre possession.

Il resta un moment stupéfait. Le doigt de Dieu paraissait visible comme au festin de Baltazar. En pensant au serment qu'il venait de faire, il leva les yeux au ciel, et dit à haute voix :

— Tu le sais.

Et il ne donna aucun signe d'une joie puérile Il ajouta :

— Si tu voyais mes projets d'un œil courroucé, tu ne les favoriserais pas à ce point ; que les hommes les déclarent donc coupables, j'y consens.

Puis il croisa ses bras ; son œil étincela, et le coin de sa lèvre se retroussa singulièrement.

— Eh ! qu'est-ce donc ? — Bien, mal, punition et récompense. Ne sont-ce donc là que des inventions humaines, des paroles creuses que tu ne reconnais pas ? Ce sont pourtant de beaux mots.

Je ne sais si Samuel avait tort ou raison de douter; mais je n'oublierai jamais qu'un de mes oncles, homme à principes sévères et à vertus antiques, perdit un jour une place qui le faisait vivre, et reçut la nouvelle de ce malheur au moment même où il venait d'accomplir un sacrifice généreux, par lequel il sauvait toute une famille d'une ruine complète.

On deviendrait fataliste à moins.

Samuel était moins calme en faisant ses préparatifs de départ. Il courut à perdre haleine pour louer une voiture et retenir des chevaux de poste. Il partit le soir même pour Vendôme; et en quittant Paris, il chantait à tue-tête:

— Oui, je suis un joueur heureux au *Pharaon* de la vie.

Tandis que sa chaise roulait avec une infernale rapidité.

III

LES DEUX AMIS

Brave Crillon, je vous aime à tort et à travers.
HENRI IV. *Lettres.*

Dieu seul est Dieu.
MAHOMET.

Le soleil était levé depuis deux heures au plus, et tout dormait encore au château de Beauroc, lorsqu'une chaise de poste qui sortait de Vendôme par la route de Saint-Calais, passa près des grilles de ce château, et se dirigea, à travers la plaine, vers le Gué-du-Loir. Si l'homme qui voyageait dans cette chaise se fût trouvé dans une disposition d'esprit plus calme, il n'aurait pas manqué d'admirer la richesse et la variété du pays qui change d'aspect à tout instant; les coteaux couverts de bois, au

milieu desquels on découvre une quantité de hameaux et de villages, et qui forment un bassin de six lieues, où le Loir promène ses eaux paisibles, tantôt en s'approchant jusqu'au pied d'une montagne, tantôt en traçant de belles courbes dans la plaine, comme une comète qui serpente dans le ciel ; mais l'homme était pressé d'arriver, et ne se souciait guère de la beauté de la campagne. Lorsqu'on se trouve au Gué-du-Loir, la route, serrée étroitement entre la rivière et une chaîne de rochers élevés, devient pittoresque et dangereuse. Des fragments de grès considérables se détachent souvent et vont s'abîmer en traversant le chemin. Plus d'une fois, le dimanche soir, des paysans avinés ont disparu dans les eaux profondes et silencieuses du Loir, malgré les noyers prodigieusement gros qui bordent le chemin et soutiennent les terres. Ce caprice de la rivière est d'autant plus perfide, que les vignerons du pays ont creusé leurs caves dans les rochers, ce qui les expose sans cesse à franchir ce passage difficile après boire. Samuel jeta bien sur ce beau site, qu'il n'avait pas vu depuis dix ans, un regard affectueux, comme à un vieil ami ; mais il était pressé d'arriver à sa jolie maison de la Bienvenue, dont il apercevait une tourelle au milieu des arbres, et il ne remarqua pas même la belle

sentence écrite par le sacristain philosophe, sous le cadran de l'église : « Passants qui passez, l'heure passe. » — Ce qui l'aurait assurément porté à réfléchir sur la brièveté de la vie.

Samuel, rentré dans sa maison par droit de succession, secoua la poussière qui couvrait les portraits de ses vieux parents, et jeta sur leurs figures vénérables des regards de reconnaissance et d'amour. Il parcourut sa propriété avec la curiosité d'un enfant, ouvrant et fermant dix fois les portes et les armoires. Il visita la cave, le grenier, la serre, les tourelles, la loge du chien, les étables, conduit par le vieux Gauthier, son fermier, vrai Vendéen aux yeux gris, que Samuel aimait parce qu'il parlait avec respect de son grand-oncle Bonaventure. En faisant cette revue générale, le propriétaire arriva jusqu'à une petite chambre fort propre de la ferme, où il vit une jeune paysanne qui lisait.

— C'est ma fille Jeanne, dit le vieux fermier.

— J'avais complètement oublié votre fille Jeanne.

— Je le crois bien ; lorsque Monsieur est venu ici à l'âge de quinze ans, elle n'en avait que huit ; mais elle n'a pas oublié son jeune *maître*, bien sûr.

Jeanne fixa sur le jeune maître ses grands yeux.

— Il ne se passe guère de jour, dit-elle, sans que

vous me parliez de M. Samuel ou de quelqu'un de sa famille.

Samuel poursuivit sa revue, et Jeanne reprit aussitôt sa lecture.

— Comme votre enfant a de beaux cheveux noirs, père Gauthier!

— Sa mère était du Midi. — C'est une bonne fille, à cela près qu'elle ne veut rien faire, et qu'elle lit toujours comme une grande dame.

— Allons au jardin, père Gauthier.

Notre homme courait dans les allées de son jardin comme un écolier en vacance; il écoutait les discours d'un vieux paysan avec la curiosité et l'attention que dut avoir le marquis de Carabas, en se voyant si riche, au dire de tous les bûcherons et faucheurs endoctrinés par un chat comme on n'en voit plus.

Égoïsme que tout cela.

Je pardonne seulement à Samuel d'avoir répété plusieurs fois, comme Sergy, dans le *Père de famille*:

— Je suis libre; j'ai quatre mille francs de rente!

Dès le premier jour il fit remettre une corde à la cloche qui sonnait jadis les heures des repas de son grand-oncle. Pour moi, j'aurais préféré que

Jeanne vînt m'avertir, car Jeanne avait des yeux bien fendus, une bouche garnie de belles dents, un son de voix frais et sonore qui annonçait la force et la santé ; surtout, contre l'ordinaire des filles de la campagne, elle avait de belles mains blanches dont elle prenait un soin tout particulier ; aussi l'appelait-on par pure jalousie, dans le pays, la princesse aux belles pattes, ou bien la belle fainéante. — Jeanne s'en moquait bien, son père avait de bons gros écus, à l'aide desquels une fille se marie quand elle veut.

Notre jeune propriétaire aurait passé la journée entière dans l'examen de sa maison, s'il n'avait été interrompu par une visite. Je serais dispensé de vous dire que le nouveau venu était le meilleur ami de Samuel, si vous aviez vu les deux jeunes gens se jeter dans les bras l'un de l'autre. Je vous assure qu'ils se seraient embrassés de même, quand la rencontre aurait eu lieu dans un bal ou à la cour, dans une église ou même au balcon des Bouffes ; car il n'y a pas d'étiquette qu'on n'oublie subitement à la vue d'un ami d'enfance retrouvé après une longue séparation; mais il ne faut pas que ce soit un ami comme on en peut avoir cinquante, auquel on rend service lorsqu'il n'en coûte rien, que l'on aime tant qu'il ne vous

emprunte point d'argent, et dont on séduirait volontiers la femme; il ne faut pas même que ce soit un homme pour lequel on puisse avoir le sentiment infernal que La Rochefoucauld a sans doute découvert dans son propre cœur, le jour où il assura que, dans le malheur d'un ami intime, on trouve quelque chose qui ne déplaît pas. — Non, non ; il faut que cet ami ait souffert avec vous ; qu'il ait pleuré de vos douleurs et ri de votre joie; il faut que votre détresse l'écrase, que votre désespoir le tue ; il faut que vos soucis l'empêchent de dormir, et que vos projets le fassent songer. Tout le monde ne peut pas avoir un tel ami ; mais celui à qui le sort accorde un si grand bienfait jouit d'une double existence. Il a deux cervelles pour réfléchir, deux corps pour exécuter, deux âmes pour sentir. Vous avez sans doute un ami, bon lecteur ; un ami que vous chérissez comme un frère, et auquel votre bourse est ouverte, — moyennant de bonnes hypothèques, parce qu'un père de famille a des devoirs à remplir envers lui-même et ses enfants. — Un ami dont vous hésiteriez à corrompre la femme, pour peu qu'elle soit laide; un ami enfin qui vient chez vous chercher la fortune du pot, et avec lequel vous ne regardez pas aux ports de lettres. — Eh bien! Samuel aimait Henri plus que vous n'aimez cet

ami, s'il est possible. Pour vous faire mieux comprendre à quel point Samuel aimait Henri, je vous dirai que, lorsqu'ils étaient tous deux au collège, Samuel tourmentait un jour son camarade et lui tirait les cheveux :

— Si tu ne cesses pas, dit Henri, je te donne un coup de canif.

Et comme Samuel n'eut garde de cesser, la lame lui entra d'un bon pouce dans le ventre. Voilà l'un dans son lit et l'autre dans le désespoir. — Je vous demande s'ils s'aimèrent après ? Cependant je vous défie de trouver deux caractères plus diamétralement opposés que ceux de Samuel et d'Henri, deux conformations plus différentes. Henri était éminemment paresseux, sensuel et insouciant; il n'aimait au monde que ses aises et Samuel. Il ne recherchait que de chétives jouissances matérielles, comme un lit fort doux, une table bien servie, des cigares exquis, un feu clair et joyeux, un verre d'excellent vin ; mais tous ces minces plaisirs formaient, à la fin de chacune des monotones journées de sa vie, une bonne somme totale de bien-être. Vous ne l'auriez pas forcé, pour un empire, à mettre ses pieds dans des bottes étroites, ni à rester dans une salle trop chaude ou une foule épaisse ; c'étaient là des sacrifices

qu'il ne pouvait faire qu'en faveur de Samuel; mais il les aurait faits sans hésiter pour Samuel. On devine aisément que ce garçon, essentiellement paisible, dut souffrir cruellement pendant les années qu'il passa au collège. Il opposa aux punitions et aux sermons de ses maîtres, une inertie tellement inébranlable, qu'ils l'abandonnèrent à son invincible paresse. Une individualité si obstinée était au-dessus de toute éducation. Samuel, au contraire, par une dose plus qu'ordinaire d'orgueil, fut un bon élève suivant les professeurs; c'est-à-dire que ces maudits pédants faillirent en faire un être insignifiant, et son caractère naturel ne revint à la surface et ne se déploya entièrement que lorsqu'il eut dix-huit ans passés. Cependant on aurait pu deviner ce qu'il serait un jour à le voir souvent conspirer et tenter de folles entreprises pour le plaisir de risquer et d'agir. — C'était un besoin, un instinct. Il montait sur les toits avec ardeur, en exposant sa vie, pour dérober quelques pruneaux que le paisible Henri mangeait en se chauffant au soleil, comme doit faire un bon écolier fainéant.

Pour les lecteurs sceptiques et désenchantés, je dirai que peut-être l'homme paisible avait fait un calcul en s'attachant à Samuel : peut-être lorsqu'il

écoutait les projets de celui-ci, lorsqu'il le voyait s'agiter, lorsqu'il le suivait des yeux dans les courses interminables où Samuel passait sa vie, poursuivant avec acharnement un bonheur introuvable. Peut-être alors l'homme paisible, faisant un retour sur lui-même, sentait-il plus vivement les molles jouissances que donnent la paresse et l'insouciance; peut-être sa vie de Sybarite, comparée à l'existence agitée de son ami, lui semblait-elle plus douce.

Le calme paraît plus profond au sortir d'une tempête, et l'homme paisible retrouvait souvent dans la société de Samuel cette incontestable jouissance qu'on éprouve à se sentir couché dans un lit moelleux et près d'un feu pétillant, tandis que la pluie et la grêle font rage au dehors sur le dos des passants. On retrouve donc de l'égoïsme dans tout? L'égoïsme est donc dans le cœur humain comme le sang dans le corps? En quelque endroit qu'on pose le scalpel, on le voit toujours sortir. Fi! si cela est, je n'en veux rien savoir; je ne suis pas anatomiste, et, vraiment, ne faut-il pas avoir la manie de l'analyse pour interpréter ainsi les sentiments que l'on nomme généreux? Au diable les sceptiques et leurs paradoxes. Ce sont les carabins de l'âme.

Le père d'Henri avait travaillé toute sa vie pour

faire fortune: c'était un négociant laborieux. Il avait passé sa jeunesse dans un entresol, à tenir des livres en partie double. A force de faire des balances, de compter des ports de lettres, de répéter les mots d'escompte, emballage, commission, courtage et timbre, il s'était réveillé un beau jour riche, mais vieux; chauve, mais propriétaire de la jolie terre du Coudray, près de Vendôme. Cet industriel retiré se crut un génie pour avoir acquis une belle fortune. — Comme ils font tous. — Il témoignait un mépris souverain de tout ce qui est arts, littérature ou poésie, et généralement pour ce qui ne rapporte point d'argent; il vous frondait tout cela avec un aplomb commercial, sans songer que la *marchandise* est la plus méprisable façon d'utiliser son savoir-faire en ce monde. Si jamais le vieux proverbe qui dit: à père avare enfant prodigue, put être appliqué justement, ce fut bien à propos du sensuel Henri, car jamais fils ne fut plus dissemblable à son père. L'homme paisible ne s'occupait que d'arts, et le plus souvent de futilités. Il aimait fort à voyager. Il se rappelait avec plaisir que dans telle ville on lui avait servi un dîner passable: dans telle autre il avait couché sur un lit dur. C'étaient là pour lui de grands événements. Son existence lui semblait suffisamment agitée lorsqu'il avait couru le risque d'ar-

river la nuit dans quelque petit bourg de la Suisse, et de n'y trouver qu'un mauvais gîte. Il avait noté sur son portefeuille toutes les auberges passables des douze cantons, et j'en conclurais volontiers que, pour les gens qui aiment par-dessus tout la vie matérielle, il n'y a pas, à vrai dire, de patrie. Leur pays est partout où ils ont leurs aises.— Voyez les Anglais, qu'on trouve à tous les coins du globe, et qui coloniseraient, s'ils pouvaient, les entrailles de la terre.

Nos deux amis passèrent ensemble la journée entière. Samuel montra les attentions les plus délicates pour les goûts de l'homme paisible, en lui offrant l'immense fauteuil où dormait jadis son grand-oncle après ses repas ; de sorte qu'Henri, nonchalamment assis dans une position commode, put écouter les projets de son ami et lui donner d'utiles conseils, car les hommes qui ont pour devise : — Cela m'est égal, — jugent ordinairement les choses avec justesse et sagacité.

Le soir, les paysans qui passaient dans la plaine purent voir les deux amis marcher lentement dans les sentiers qui traversent la montagne du Gué-du-Loir. On les vit s'asseoir sur le sommet des rochers : ils parlaient de leurs souvenirs d'enfance et des amours de Samuel. Sujet inépuisable. Il y avait à

peine une demi-lieue de la Bienvenue au Coudray mais ils furent bien trois heures en route, allant et revenant sans cesse. Samuel était plus disposé qu'à l'ordinaire à des sensations douces et tranquilles ; il se sentait porté malgré lui à la joie, et même à quelque chose approchant de la philanthropie ; lui qui méprisait les enfantillages philosophiques de Sterne, il remarquait avec plaisir une foule de riens ; un chien qui hurlait, une grande ombre projetée par le soleil couchant, une roche semblable à une tête d'homme, que sais-je ? Il était dans cet état d'excitation nerveuse qui précède le moment d'exécution d'un projet important offrant de grandes chances de succès. En supprimant tout à couple voisinage de Beauroc, vous eussiez vu maître Samuel devenir aussitôt tout autre. Comment donc savoir pourquoi un homme parle et agit de telle façon ? Peut-être il vous salue et s'informe de votre santé, vous sourit et invite à danser votre femme, parce qu'hier la rente a monté, ou qu'un ministre lui a touché la main en lui promettant une place. L'humanité est bien petite en toutes choses.

— Que voulez-vous ? L'homme n'a que cinq à six pieds de hauteur, sa cervelle tiendrait dans mes deux mains. Le Koran dit :

— Dieu seul est Dieu.

IV

LES NOUVELLES CONNAISSANCES

Ce Cassius là-bas est trop maigre.
SHAKSPEARE.

L'homme paisible vint chaque jour chez Samuel s'asseoir dans le fauteuil du grand-oncle. Il plaçait une table à côté de lui, allumait une longue pipe rapportée d'Allemagne, et fumait en allongeant ses jambes et penchant la tête en arrière comme un Arabe qui a bu de l'opium. La matinée se passait ainsi. Samuel, qui, par politique, ne voulait point paraître pressé d'aller à Beauroc, reçut une lettre fort polie du père de Juliette. Cet excellent maître de maison daignait lui dire : Mon jeune ami, — et l'inviter à dîner.

Un homme scrupuleux ne se ferait-il pas une affaire de conscience, de prendre pour champ de bataille une maison ouverte avec tant de grâce ?

Samuel dut être satisfait de l'accueil qu'il reçut à Beauroc. Le maître du logis lui répéta plusieurs fois que, la distance qui les séparait n'étant pas grande, on espérait le voir souvent.

Il trouva une société très nombreuse chez M. de R. Il remarqua seulement avec peine que la plupart des jeunes gens étaient plus riches que lui ; ils avaient des chevaux, ce qui n'est pas un mince mérite aux yeux des femmes, qui, pour la plupart, ne sont pas en état dejuger si ce qu'elles entendent dire autour d'elles est spirituel ou niais, plat ou ingénieux, philosophique ou pédant... — A vrai dire, elles ne s'en soucient guère, et peut-être ont-elles raison. Pour moi, j'ai remarqué souvent que, si on leur ôtait leur beauté, leur toilette et leur attirail de séductions féminines, leur conversation ne vaudrait pas mieux que celle d'un maître d'écriture. Avoir un cheval est donc, aux yeux des femmes, un avantage appréciable ; il donne du mérite pour trois mille francs, — plus un napoléon au palefrenier, pour boire.

— Et Juliette ? — Juliette, hélas ! je n'osais vous en parler. Elle accueillit notre héros avec la poli-

tesse obligeante qu'une femme peut témoigner à un ancien ami ; mais elle ne montra pas la plus légère émotion. Lorsqu'il la regarda d'un air qui semblait dire :

— Rappelez-vous le passé,

Juliette fit un sourire gracieux et décent, équivalent à cette réponse :

— Je ne me souviens que de ce que je puis avouer hautement.

« Bon, pensa notre homme : Elle a pris de l'expérience, et cette habileté à dissimuler pourra être utile un jour. »

Puis il voulut jeter sur elle un coup d'œil géométrique, comme ceux qu'un Persan, qui fait ses emplettes, adresse aux charmes d'une esclave. Mais il trouva le visage de Juliette tellement embelli, sa taille si développée, ses mouvements si pleins de grâce, de vie et d'élégance, qu'il sentit les battements de son cœur augmenter singulièrement de vitesse, et qu'il détourna les yeux pour ne pas se troubler. Il en conçut contre lui-même quelque impatience et fronça les sourcils. Alors il pensa que Juliette pourrait prendre ce mouvement pour du dépit, et il se dit :

— Je ne fais que des sottises.

Le lendemain, Henri le Sybarite, étendu dans son fauteuil, écoutait complaisamment son ami :

— Je n'ai que deux suppositions à faire, disait celui-ci : ou Juliette aime quelqu'un, et je n'ai aucun espoir à conserver; ou elle est encore libre, mais la honte et le regret qu'elle ressent de notre ancienne liaison, lui donneront le désir de me traiter avec rigueur, car si son esprit s'est développé, il n'est pas douteux que son orgueil aura reçu aussi un bel accroissement, par les flatteries des hommes et l'usage du monde. — C'est un exemple frappant de cette vérité, qu'avec les femmes, il ne faut jamais temporiser ; une interruption forcée est un malheur, un véritable malheur.

— Tu es amoureux, dit l'homme paisible avec emphase en chassant un nuage de fumée.

L'homme actif ne répondit pas et devint sombre.

— Tu es amoureux, en dépit de cette ambitieuse et incommode toilette que tu fis hier.— Mauvais chasseur ! Tu pars armé jusqu'aux dents et tu tombes dans un filet ; tu rassembles toutes tes forces pour lutter, et tu te laisses garrotter par une femme !

— Pourquoi voudrais-je le nier ? Oui, je suis pris, garrotté ; je l'aime, je l'aime à la rage ; mais je n'agirai pas, pour cela, avec moins de prudence et de sang-froid. Je veux réussir et je réussirai. — J'ai du bonheur. — Il faut que le hasard m'aide, et jusqu'à

présent il m'a servi à souhait. Je ne puis croire qu'il voulût encore apporter quelque interruption à une affaire dont il s'est occupé avec tant de soins. — Ce serait te jouer trop cruellement de tes amis, ô Fortune ! Ce n'est pas sur ce pied que nous sommes ensemble, n'est-il pas vrai ?

— Eh ! mon ami, le sort n'en fait pas d'autres ; il se joue des hommes et de leurs projets les plus chers ; il se joue de lui-même et de ses propres calculs. Sa face est comme celle du vieux Ali de Janina, qui souriait et prodiguait les caresses à ceux qu'il allait condamner à mort. Les déceptions forment son plus doux passe-temps ; et plus le malheur dont il vous frappe est inattendu, plus il se réjouit des reproches amers et des malédictions dont vous l'accablez inutilement. Le sort aime le bizarre, l'inattendu, surtout dans le mal.

— Eh bien ! qu'il me choisisse donc pour son instrument. Mes projets ne peuvent-ils pas devenir une source féconde de maux ? Ne peuvent-ils pas causer la ruine et le désespoir d'une famille ; faire couler des flots de sang, et produire un concert de cris et de sanglots à charmer l'oreille de la Providence ? Va, ce n'est pas sans intention qu'elle m'a amené jusqu'ici. Elle sait trop bien que la résolution et la persévérance ne m'ont jamais manqué. J'aurai donc

confiance, s'il le faut, dans son injustice, dans son infernale indifférence pour le bien, dans son ingratitude pour l'honnêteté ; et lorsque j'aurai réussi, je ne lui adresserai pas un remerciement,car elle choisirait peut-être cet instant pour me frapper, la perfide !

— Mon pauvre ami, tu es vraiment amoureux. Tu parles comme un méchant homme, et tu es le meilleur garçon du monde. C'est que l'amour est un supplice, une maladie de l'âme, et que la douleur rend cruel. Mais que demain tu réussisses, et tu seras aussitôt si bon que tu n'auras plus le sens commun. — Me préserve le ciel d'être jamais amoureux !

L'homme paisible appuya sa tête sur le velours cramoisi du vieux fauteuil, et ses prunelles se cachèrent sous ses paupières à demi fermées. — Il se tut. — Sa pipe avait été près de s'éteindre.

Samuel chercha, parmi les nombreux habitants du château de Beauroc, quel rival heureux avait pu le remplacer dans le cœur de Juliette. Il observa très-attentivement les élégants qui formaient la partie parisienne de cette société. Il les trouva plus occupés de leurs chevaux et de leur toilette, que de l'envie de plaire à la femme la plus charmante du monde. Il est vrai que, pour la plupart, ils regar-

daient une séduction comme une affaire fatigante et ennuyeuse. Il est si commode, lorsqu'on est riche, de s'épargner les frais d'esprit, les soins, les attentions, les prières, l'embarras d'une déclaration, et tout l'attirail des préludes de l'amour, sans compter encore les désagréments nécessairement attachés à une rupture, quand le dégoût est venu ! Une actrice vous épargne tout cela, pour un chiffon de papier au timbre de la Banque. De cette manière on ne risque rien : ni les reproches et la colère de parents offensés, ni les dangers d'un duel, ni le blâme du monde ; de cette manière on a une femme a ses ordres, et on n'est pas esclave des circonstances, ni embarrassé des difficultés élevées sans cesse contre les amants par les usages, la surveillance et les localités. On laisse chez sa maîtresse sa robe de chambre et ses pantoufles ; on la prie de s'abonner au journal pour savoir comment passer l'heure du réveil dans sa compagnie. On n'a pas le cœur et la tête fatigués des secousses et des exaltations que donne une passion ; et puis les femmes deviennent prudes ; la sagesse est à la mode, et la mode, fût-elle de se couper un membre, on en ferait le sacrifice sans hésiter. Les femmes seront sages bientôt par force, car il ne restera plus pour les courtiser que les écoliers et les clercs d'avoués, dan-

seurs intrépides, dont elles ne peuvent en conscience faire leurs amants, puisque ce serait les rendre heureux à perdre la raison, ce qu'elles ne peuvent souffrir. Demandez à l'un des plus riches, des plus spirituels, de ceux enfin qui ont le plus de chances de succès près des femmes, il vous dira ce que Marmontel disait des sonates ! — Femme du monde, que me veux-tu ? Il vous dira que, pour s'amuser à poursuivre une bourgeoise, il faudrait avoir le diable au corps.

Samuel ne trouva donc pas l'homme qu'il cherchait parmi les jeunes gens à la mode. Il ne le trouva pas non plus parmi ces hommes communs qui composent plus des trois quarts de toute société un peu nombreuse ; de ces hommes qui ne se blaseraient jamais quand ils vivraient deux siècles, et n'ont d'idées arrêtées ni de règles de conduite sur quoi que ce soit ; qui vivent sans savoir ce qu'ils font, occupent un certain volume d'air, font une consommation d'aliments, et meurent ensuite sans avoir rempli de mission plus importante en ce monde, que celle d'une plante ou d'une bête. Il semble que la nature les ait mis là pour le plaisir de les y voir, comme elle y a mis un polype ou une mite, le plus inutile des insectes, un cloporte ou un charençon. Ces hommes-là sont pourtant bons à quelque chose

dans nombre de circonstances. Au bal ce sont les quinze danseurs sans lesquels le seizième ne pourrait parler à la femme qu'il recherche ; à la guerre ce sont les dix mille machines qui meurent pour exécuter les plans de Napoléon, — ce grand contempteur de la race humaine. — Leur existence est un rôle de comparse sur la scène du monde, et il en faut cent pour un acteur ; mais malheur au prince qui choisit un ministre parmi eux ! Aujourd'hui que les peuples raisonnent, malheur au pays livré aux hommes médiocres ! C'est le char du soleil confié à l'imbécile Phaéton. Ceux que le hasard a faits puissants doivent s'appuyer sur les hommes forts. Voyez les Médicis soutenus de Machiavel. — Bien leur en a pris, car cet homme, méconnu, eût été le levier d'Archimède, et les témoins de la chute de l'arbre puissant se seraient récriés de la petitesse de l'insecte qui en aurait coupé toutes les racines. Honte et malheur au prince qui a pu choisir, pour son représentant, un Ruffo, la sottise, l'importance et la férocité stupide en habit de diplomate !

Chaque fois que Samuel, à la recherche de son homme, jetait les yeux sur l'un de ces êtres communs dont on voit le vide comme celui d'une bulle de savon, il s'écriait :

— Ce n'est pas pour toi.

Et il cherchait ailleurs.

Notre héros ne trouva que deux rivaux peu redoutables. L'un d'eux, que son père avait eu la bizarre fantaisie de baptiser Florimond, était un de ces hommes heureux à qui la nature a donné une forte dose de sottise et de vanité en compensation de leur imperfection ; ils ne réussissent à rien, ils échouent même si rudement dans leurs plus simples désirs, que le sort semble leur hausser les épaules et leur cracher au visage ; mais ils se retirent baffoués et satisfaits. Ils s'attachent à toutes les femmes comme des guêpes ; ils parlent sans cesse d'eux-mêmes, arrivent mal à propos, ils gênent, récitent des vers, décident ce que l'on fera, où l'on ira ; ils vous conseillent malgré vous ; ils se font vos amis, vos mentors ; ils vous lancent dans la société, vous font réussir, et vous tirent d'affaire en dépit de vous-même, lorsque vous n'êtes nullement embarrassé ; et puis, après avoir été chaque jour la risée de tout le monde, aprés avoir fait l'ennui et le désespoir même de quelques-uns, ils s'endorment contents de leur journée, ils se décernent la couronne. La conviction de leur supériorité leur met la joie au cœur. Florimond était admirablement organisé du côté de la sottise ; c'était pour lui un ample dédommagement des inconvénients mêmes de cette sottise. C'é-

tait une sottise à faire damner l'Alceste de Molière. Cent voix auraient vainement crié à déchirer les oreilles pour lui reprocher cette sottise, il serait resté seul, au milieu de ce concert d'injures, incrédule et confiant, avec le sourire sur les lèvres. Comment cet homme-là n'aurait-il pas été l'adorateur le plus empressé de Juliette? je vous le demande.

L'autre rival de notre héros était un garçon timide et sournois. Il était fort épris de Juliette; mais les ornières tracées par la société pour arriver à posséder une femme légitimement, lui semblaient un chemin hérissé d'obstacles; cette large route ouverte aux hommes médiocres l'effrayait comme un sentier épineux. Dès qu'il se fut assuré de l'amour qu'il ressentait, il ne lui vint à l'esprit qu'un plan fort simple; obtenir de sa belle un regard indulgent, une seule parole flatteuse, et la demander en mariage au père. Sa fortune était suffisante pour qu'on dût hésiter à le refuser. Une terre considérable qu'il possédait dans le voisinage de Beauroc pouvait rendre l'union qu'il désirait agréable à la famille. Cet homme, qui se nommait Raoul, était habituellement silencieux; il se défiait trop de ses forces pour oser prendre la parole, même quand il avait à dire quelque chose de passable. Lorsque Juliette se trouvait isolée un moment, et qu'une

occasion de l'entretenir se présentait, il se troublait, le courage lui manquait, ou il hésitait si longtemps à s'approcher, qu'un autre prenait la place. Le premier jour que Samuel vit cet homme garder un silence obstiné au milieu d'une société animée, sans que sa physionomie sévère et composée se déridât un seul instant, il conçut une légère inquiétude, et, pour mesurer les forces de cet adversaire, il s'approcha de lui et le questionna. Quelle fut sa surprise en voyant cette figure rigide sourire obligeamment ; les mains chercher l'appui d'une table pour arrêter les oscillations subites du corps, qui dénotaient une décontenance complète ! C'était un écolier de philosophie sous une écorce *Byronienne*.

— Oh ! dit Samuel en le quittant, voilà un *lara* campagnard.

Cependant Raoul avait des passions, des sens aussi gourmands que ceux d'un autre, mais point de caractère. C'était, aux yeux de Samuel, l'organisation la plus méprisable. — Et pourtant n'est-ce pas ainsi qu'on est dans la première jeunesse, lorsqu'une femme vous semble une divinité mystérieuse, dont l'éclat vous éblouit et vous fascine, dont la voix vous porte au cœur, et dont l'approche vous paralyse ? Qui n'a songé avec plaisir au noviciat de sa vie ? L'homme expérimenté adresse-t-il donc un vain

regret à ces temps d'illusions ! — Je ne sais ; mais il est sûr que les idées d'un adolescent, quand on a de la barbe au menton, vous rendent un être ridicule.

D'ailleurs quelques médisants assuraient que le timide Raoul ne se laissait pas seulement troubler par l'éclat de deux beaux yeux, et que la pointe d'une épée ou le canon d'un pistolet n'étaient pas de son goût. On allait jusqu'à dire qu'il avait quitté Paris pour ne pas faire la rencontre de ces objets d'un aspect importun. Ne faut-il pas le plaindre ? Sa lâcheté devait être causée par son organisation ; peut-être cet homme faible n'en ressentait pas pour cela une injure avec moins de rage. — Oui ; mais il faut alors boire le sang de son ennemi, comme Falkland.

— Nous avons ici, dit M. de R. à Samuel, un garçon dont l'humeur est bien conforme à la vôtre, et qui vous conviendra fort, j'en suis sûr : c'est notre bon Raoul.

— Voilà qui est bien, pensa notre héros ; je vois avec plaisir que je n'ai pas usé vainement ma diplomatie pour me faire la réputation d'un homme froid et compassé. Vive Dieu ! le monde n'est pas difficile à tromper.

V

LES HOSTILITÉS

J'aime mademoiselle Manon ; un moment passé près d'elle me paiera de tous les chagrins que j'essuie pour l'obtenir.

L'abbé PREVOST.

Les épreuves sont l'escompte de l'amour.

Il n'y a pas de jeune homme ayant une figure passable et l'usage du monde, qui n'ait médité de bonne foi et désiré ardemment de faire la honte de son prochain ; il n'y en a guère qui n'ait joué à quelque honnête père ou au plus adoré des maris, de bien méchants tours. Chacun le sait, et cependant celui qui s'aviserait d'avouer hautement ses désirs, ses projets ou ses actions, se verrait aussitôt fermer toutes les portes. Ce serait comme s'il voulait pa-

raître en public tout nu. Il est donc indispensable de se faire ce qu'on nomme une bonne réputation. Il faut feindre de se renfermer dans le cercle formé par les lois et les convenances. Tout le monde sait aussi que l'homme, emprisonné dans un espace si étroit, n'aurait pas d'air pour ses poumons ni de place pour faire un mouvement. Au moyen d'une bonne réputation, vous pouvez vous écarter dans les forêts et les bruyères qui bordent le chemin, pourvu que vous sachiez à propos reprendre l'ornière. Chacun feindra complaisamment de vous croire esclave des règles qu'il ne suit pas mieux que vous, jusqu'au moment où une imprudence ou un malheur, amenant un éclat, nécessiteront qu'on vous accable de reproches et d'injures.

Personne n'était plus pénétré que Samuel de l'utilité d'une bonne réputation ; personne ne portait plus que lui respect aux usages, personne ne s'y conformait avec plus de soumission ; personne ne paraissait plus scandalisé d'une infraction aux convenances. Or, comme ce sont les femmes de cinquante ans qui font les réputations, qu'en outre elles forment la classe respectable des mamans et des tantes chargées de la haute police, et que par conséquent elles tiennent en leurs mains, comme saint Pierre, les clefs du paradis, il fallait être bien

vu des femmes de cinquante ans. Rien n'est plus facile : il suffit de faire un peu la cour à celles qui ont conservé un reste de fraîcheur ; soyez galant et empressé sans avancer à rien. Vous arriverez sans peine à obtenir une préférence ; alors vous serez à leurs yeux un garçon naïf et innocent. Soyez sûr que la dernière pensée qui puisse leur venir à l'esprit sera que votre retenue soit motivée par leur âge et leur laideur. Elles se diront ; — Mais comment ne voit-il pas que je lui pardonne son audace ?

Et le misanthrope le plus bilieux les trouverait incrédules s'il venait leur dire :

— Eh ! Madame, il ne craint rien tant que votre pardon ; et, dans le désespoir d'un amour méconnu, il prie Dieu que votre cruauté dure jusqu'au jugement dernier.

Vous serez naïf, vous dis-je, en dépit de tous ; le bruit s'en répandra, et ce sera un concert d'éloges qui montera jusqu'au ciel ; — un concert de voix éraillées. Les brevets d'innocence que donnent les femmes qui ont passé la quarantaine sont innombrables, je vous assure. Il aurait fallu que Samuel fût bien imprévoyant pour ne s'être pas muni d'un si utile passeport : aussi en avait-il un des plus complets de la société de Beauroc. Je mets en fait qu'on ne lui supposait ni passions ni désirs, qu'on croyait

son sang à peine capable d'atteindre à la chaleur tempérée : — dix degrés selon Réaumur. — Il faut bien cependant que la santé exerce par moments une influence sur l'imagination. — On le savait. — Mais on pensait alors que la cervelle en feu de l'homme actif le poussait jusqu'à faire des visites, oui, ma foi, des visites aux dames, le coquin ! Il remettait des cartes pour satisfaire ses sens agités ; et voilà comme doit agir un homme convenable, tout en cédant aux exigences de la nature.

Le parc de Beauroc était arrangé avec beaucoup d'art. Devant la façade intérieure se trouvait une fort belle pelouse de gazon entourée d'une allée sablée, qu'on ne pouvait pas apercevoir des fenêtres à cause des arbustes touffus qui la bordaient. Juliette prit l'habitude de faire tous les matins le tour de cette pelouse en suivant l'allée sablée. Arrivée dans un endroit découvert, situé à moitié du chemin, elle restait assise pendant une demi-heure environ sur un banc de bois, ombragé par trois sycomores, et tout à fait en vue du château. Comme c'est en général perdre sa peine que de vouloir deviner les motifs secrets qui font agir une jeune femme et que ce caprice de Juliette était fort simple, je n'en ai jamais cherché la raison. Les premières fois qu'elle fit cette promenade, une foule considé-

rable la suivit. Au bout de quelques jours, le nombre des promeneurs diminua : d'autres femmes firent une diversion. Les hommes à la mode s'éloignèrent les premiers. Ceux qui restèrent le plus longtemps furent ces êtres qui composent la nuée des hommes médiocres : ceux-là sont toujours tenaces en diable. On les voit à la remorque derrière la robe d'une jolie femme, comme ces poissons qu'un plus gros traîne à sa suite. Quel amant ne les a pas maudits mille fois en se voyant interrompu dans un court dialogue avec sa maîtresse par ces mouches incommodes? Et que viennent-ils dire, bon Dieu! quelque phrase si banale qu'elle ne mérite pas de réponse. Mais ce que je ne puis concevoir, c'est que les femmes aiment cet entourage ridicule ; elles sourient à ces hommes-là, elles paraissent flattées de leur assiduité. Est-ce donc encore là un de ces inutiles mensonges dont leur vie n'est qu'un immense tissu? Cela me passe. Cela ne vous fait pas honneur, Mesdames, oh! non, cela ne vous fait pas honneur. — Pardonnez-moi ce léger reproche.

Je suis sûr que Juliette avait trop d'esprit pour donner dans ce travers vraiment inexplicable. Je l'assurerais avec d'autant plus de persuasion, qu'au bout d'une semaine le nombre même des oisifs était diminué de moitié, ce qui prouve, à n'en pouvoir

douter, qu'elle les avait fort peu encouragés à rester. Enfin, je dirai, à sa louange, que le douzième jour elle n'était plus accompagnée que de Florimond et de Raoul. Ce fut alors que Samuel se joignit pour la première fois à cette cour réduite. Il avait eu soin, depuis longtemps, de se rendre odieux à Florimond en le contredisant à tout propos, en repoussant ses conseils, en refusant net d'écouter le récit de ses bonnes fortunes et en critiquant sa toilette; de sorte que celui-ci, voyant arriver cet ennemi insupportable, lâcha pied comme les autres, après avoir essuyé une bordée de sarcasmes des plus acérés que Samuel eût dans son arsenal.

Pour chasser Raoul, il suffit de le regarder fixement à plusieurs reprises.

Le treizième jour on vit, des fenêtres du château, Juliette assise sur le banc, et Samuel seul, debout, et les bras croisés, appuyé sur le sycomore. La conversation insignifiante avec laquelle ils étaient partis du château tomba tout à coup, et il y eut un moment de silence. Juliette devint rêveuse; elle pencha sa tête et regarda la terre comme si elle eût été seule.

— Je cherche à deviner, dit Samuel, quelle variété de discours vous avez dû entendre déjà dans ces courtes promenades de chaque matin, car

vous avez passé en revue tous les convives du château. La belle existence que celle d'une jolie femme ! Quel plaisir ne devez-vous pas éprouver à vous voir ainsi recherchée ! Il doit vous sembler bien glorieux de ne pouvoir jamais porter vos petits pieds dans une de ces allées, sans qu'on se dispute le plaisir de faire aussi crier le sable à côté de vous. Que ne suis-je une jolie femme, pour entendre sans cesse les discours les plus gracieux du monde ! Combien cela doit former l'esprit ! J'aurais pensé qu'on devait prendre les hommes en mépris, après avoir écouté pour la centième fois les mêmes fadaises ; mais il paraît qu'on ne se lasse jamais de ce passe-temps.

— Il semble que vous ayez deviné ma pensée, répondit Juliette ; je faisais la même réflexion. — Seulement, ce plaisir que vous enviez, je le nomme une tyrannie, puisque une femme ne peut ni éloigner ceux qui lui déplaisent, ni retenir ceux qu'elle est disposée à préférer.

— Et qui donc peut l'empêcher de choisir selon son cœur ? N'est-ce pas là, au contraire, le privilège que la nature a donné aux femmes? Qui donc oserait s'y opposer ?

— Les convenances.

— Je n'y songeais plus. Il paraît que j'oublie ce

mot dès que je me trouve seul auprès de vous.

Juliette rougit ; elle se rappelait leurs premières relations. Samuel s'empressa de continuer :

— Prenez garde, imprudente jeune fille ; si vous accusez la société de tyrannie, vous allez commettre une ingratitude. Ne savez-vous pas qu'une récompense vous attend pour votre obéissance et votre docilité? Allez, s'il ne vous est pas permis de choisir, on ne vous laissera point pour cela dans le célibat ; on vous donnera un mari. — Si ce n'est pas l'homme que vous auriez désiré, ce sera du moins un des plus riches, ce sera quelque bureaucrate parvenu, déjà sur le retour, pédant et compassé, et si vous ne pouvez l'aimer, du moins il vous promènera en compagnie de sa sottise, dans une belle voiture ; ou bien ce sera un gentilhomme campagnard qui chassera tout le jour avec de grosses guêtres et des meutes d'un grand prix ; et s'il vous est odieux, du moins ses terres seront immenses ; elles feront le bonheur de votre père, et les fermiers apporteront chaque année leurs sacoches bien garnies. Ce ne sera point celui que vous aurez vu dans vos rêves ; mais qu'importe? Une jeune fille bien élevée ne doit-elle pas être convenable jusque dans son sommeil? On vous désignera donc, quinze jours à l'avance, le monsieur que vous pourrez admettre

dans vos songes, pendant la publication des bans ; et le sylphe charmant qui se pose sur votre front pendant que vous dormez, recevra l'ordre de vous faire voir le monsieur emporté par les anges, soulevant gracieusement les basques de son habit. Si la *Bible*, le plus ancien des livres, nous montre une vierge fuyant sa tribu pour suivre le lévite d'Éphraïm, c'est une preuve que ce vieux procès est depuis longtemps agité. Les femmes le perdront toujours quand elles n'auront pas autant d'amour et de courage que l'amante du lévite. Vous épouserez donc le bureaucrate ou le campagnard ; nous ferons des vers pour le repas de noces, et je voudrais être à ce beau jour ; oui, sur ma vie, je voudrais vous voir livrée à un sot mari.

Le lecteur connaît bien peu Juliette, car depuis ses innocentes amours avec notre héros, elle était devenue une femme. Son caractère était naturellement réfléchi ; les voyages et un long séjour en pays étranger lui avaient donné de prompts développements. On la conduisit beaucoup et de très-bonne heure dans le monde ; sa beauté et son esprit en firent une femme à la mode ; la coquetterie la consola bientôt du contre-temps qui était venu interrompre ses amours enfantins ; mais après quatre ans d'une vie toute de distractions, elle se trouva

tout à coup ennuyée de n'être qu'un enfant gâté, fatiguée du monde et des bals, rassasiée des flatteries, indifférente sur les triomphes de salons. Elle voulut reposer sa tête de tout ce bruit, et ce fut alors qu'elle sentit le vide énorme de son cœur ; elle sentit quel tort lui avait fait le monde, et elle prit le monde en aversion ; elle reconnut combien elle s'était éloignée du bonheur en suivant la route où les autres le cherchaient, et, sans savoir encore quel chemin elle prendrait, elle résolut de changer absolument de direction. Pendant les premiers temps de repos qui suivirent sa rupture avec les bals, elle tomba dans la tristesse ; elle resta longtemps enfermée. Bientôt elle prit en passion la campagne, les bois, la solitude, les amours champêtres ; ses rêves lui montrèrent le bonheur de vivre deux, retirés dans une maisonnette toute petite. — A peine pouvait-on y tenir ; un chien à la porte, une laiterie, des arbres énormes ; on battait le beurre soi-même ; elle préparait le dîner de son amant, qui était allé à la ville : elle s'apprêtait à lui verser à boire et à essuyer son front, parce qu'il aurait bien chaud ; mais aussi quelle belle promenade elle ferait avec lui le soir dans les bois ! — Un clair de lune magnifique. Dans cet endroit-là il n'y pleut jamais. — La pauvre enfant jouait à la poupée avec son cœur. Je

serais sa maîtresse et je *l'aimerais* bien. — Mais *lui* où est-il? Va-t-il venir? — La femme de chambre entrait. — Un laquais demandait si mademoiselle voulait aller au spectacle. — Juliette pleurait d'ennui.

Un jour elle se trouva toute aise et toute tranquillisée par une résolution ferme qu'elle prit :

— Il faudra bien, se dit-elle, que je rencontre quelque jour un homme qui me plaîra. Il sera beau, parfait, plein d'esprit. Je l'aimerai ardemment, exclusivement; — je serai une femme passionnée. J'ai trouvé le secret, le moyen d'être heureuse. Le bonheur est dans l'amour: j'en ferai une affaire sérieuse; j'attendrai longtemps s'il le faut; je veux choisir avec attention. Mon amant aura peu de fortune; on ne voudra pas me le donner pour mari; on me rendra malheureuse. Ce sera une existence toute nouvelle pour moi; mais je ferai tant qu'on nous mariera, et alors ce seront des jours délicieux jusqu'à ma mort.

Les prières de Juliette influèrent beaucoup sur la détermination que prit M. de R. de revenir en France. Quand cette aimable fille retrouva Samuel, dont elle n'avait jamais bien connu le caractère, elle eut la curiosité de connaître et de juger celui pour qui avaient été ses premiers rêves de jeunesse. Peut-

être la promenade quotidienne autour du gazon ne fut-elle imaginée que pour arriver à des conversations avec notre héros. La belle Juliette, habituée à entendre toujours, de la bouche des hommes, les mêmes paroles de froide galanterie, demeura stupéfaite pendant le discours que Samuel prononça avec le ton d'une moquerie amère.

— Que vous ai-je donc fait, dit-elle, pour que vous me souhaitiez un si grand malheur? Avez-vous quelque motif de haine contre moi ?

— Vous seriez bien surprise, sans doute, vous que tout le monde aime et caresse, si je vous disais que je devrais vous haïr, et rien n'est plus certain ; je devrais vous haïr mortellement, vous dis-je, car vous avez exercé sur toute ma vie une influence funeste. Vous m'avez abandonné dans l'instant où je vous aimais ardemment. Le tort que vous m'avez fait est immense, irréparable ; je vous en ai maudite mille fois, et je vous maudis encore tous les jours.

— Cela est injuste ! Ne savez-vous pas que c'est à la société qu'il faut vous en prendre ?

— La société, dites-vous ? — Je lui ai ouvert aussi un beau compte sur mes registres, et je lui fais chaque jour un paiement acompte sur la somme des maux qu'elle m'a faits ; mais comme c'est une

mère attentionnée, j'attends avec impatience l'instant où je la verrai tourner ses regards tendres sur vous, et vous prendre par cette jolie main pour vous jeter dans le lit de quelque butor que vous ne pourrez souffrir. Nous célébrerons alors, sur un air de vaudeville, cet heureux vol fait à la nature, qui en poussera des cris de rage jusqu'à la fin des siècles, à la grande joie des inventeurs de convenance.

— Que vous ai-je donc fait, hélas ! Que vous ai-je donc fait ? Est-il possible que j'aie un ennemi ?

— Non, je ne vous hais pas ; parce que vous serez infailliblement sacrifiée un jour, comme je l'ai été par vous. Quand nous en serons là, je vous dirai : « Faites comme moi, déclarez aussi la guerre » ; et j'applaudirai à chacune de vos victoires.

— Vous vous trompez, reprit Juliette avec moins de douceur. Je ne me laisserai pas sacrifier. Une femme n'a qu'une force négative ; mais je resterai inébranlable dans ce retranchement, et si je ne puis obtenir d'être heureuse, au moins je ne consentirai pas à mener une vie tout à fait misérable. Quant aux circonstances que vous me rappelez, je ne sais pas si je ne dois pas regarder comme un grand bonheur d'avoir échappé au danger que mon imprudence m'avait préparé. Après avoir été sur le point de manquer aux devoirs les plus importants,

d'où dépend l'existence entière d'une femme, je dois remercier le ciel de m'avoir sauvée, et je dois espérer dans sa justice. Si la société ne m'en récompense pas, j'en trouverai le prix quelque part.

— Oui, oui, c'est un bon placement. La Providence et la société sont également justes, sur ma foi ! — La Providence, c'est la nature, et la nature est souverainement équitable, comme on sait. Fiez-vous-y. — Elle est bonne et attentionnée ; elle regarde avec une tendresse toute maternelle le petit monstre informe qui fera un jour un empoisonneur ou un voleur de grands chemins ; elle étouffe souvent, dans le sein de sa mère, un embrion qui deviendrait un homme de génie ; mais, en revanche, elle a mis un lait pur et nourrissant dans le sein qui allaita Ravaillac, et cette créature fut poussée à sa perfection comme une fleur précieuse. — *Gloria in excelsis !*

Juliette se leva :

— Vous me troublez, dit-elle ; vos discours sont pleins d'amertume ; je ne puis les entendre plus longtemps ; ils m'épouvantent comme si le génie du mal vous les dictait.

Ils reprirent ensemble le chemin du château, en gardant tous deux un silence absolu. Comme ils montaient la dernière marche du perron, ils se regardèrent par un mouvement spontané. Le regard

de Juliette fut doux comme celui d'un ange; celui de Samuel fut incisif: il pénétra jusqu'au fond du cœur de la jeune fille.

— Oui, le fiel qui a soulevé mon âme comme un levain, perce dans mes discours, dit-il; mais c'est vous qui m'avez fait ce que je suis. — Vous seule, Juliette; et tout n'est pas fini, car je vous aime; je vous aime de toutes les puissances de mon être.

Juliette tressaillit. — Elle avait deviné d'avance ce qu'elle venait d'entendre; elle venait de le deviner pendant le silence qui avait précédé cet aveu, et lorsque Samuel avait ouvert la bouche pour le prononcer, elle savait tout; elle aurait pu dicter la phrase même qu'on vient de lire.

Qui m'expliquera ce langage rapide de la pensée, où l'entremise des organes est inutile?

Elle voulut fuir, et n'en eut pas le courage; une force magnétique s'emparait de ses sens.

— Il faut que je vous voie encore, dit Samuel.

Juliette montra du doigt le sycomore. Puis elle courut s'enfermer dans sa chambre. Ils n'avaient pas eu besoin de se dire:

— Demain.

— Il ne m'est pas permis de douter qu'il m'aime, pensa Juliette. Je l'avais deviné; mais moi, je suis si troublée que je ne sais pas encore ce que j'é-

prouvé pour lui. Si je viens à l'aimer, ce sera bien heureux. Combien je me féliciterai qu'il n'ait pas de fortune ! je cacherai soigneusement ma passion au fond de mon cœur, car l'amour doit être une source de bonheur si féconde, qu'il en faut savourer lentement et sérieusement toutes les douceurs. — Mais si je viens à l'aimer, dois-je lui en faire l'aveu ? Oh ! non, pas encore. — Il faut mettre son amour à l'épreuve. Il ne s'agit pas ici d'une intrigue de quelques mois ; je serai très sévère ; je veux lui faire attendre bien longtemps la plus légère faveur, car l'amour des hommes s'éteint, dit-on, par la possession.

La pauvre enfant faisait là un faux calcul où tombent bien des femmes ; — les épreuves sont l'escompte de l'amour.

Quand le soir fut venu, on valsait au son du piano. Juliette valsa jusqu'à perdre la respiration. Elle devint tout à coup extrêmement pâle. — Elle eût été embarrassée de dire qui la soutenait. Elle s'arrêta prête à suffoquer. Une dame qui la regardait attentivement, vit ses lèvres remuer. — Elle avait dit tout bas :

— Et moi aussi.

Elle prétexta une indisposition, et se retira :

— Et moi aussi, j'aime, répéta Juliette dès

qu'elle fut seule; et moi aussi, j'aime, de toutes les puissances de mon être.

Cette découverte lui causa une joie excessive. Elle regardait depuis longtemps avec ennui ce que le monde appelle plaisirs; son existence lui semblait uniforme et insignifiante, car Juliette avait trop d'esprit, elle était trop grave et trop formée pour trouver une nourriture qui suffît à son imagination, dans les misérables occupations que l'on donne aux jeunes personnes pour endormir leurs pensées et les retenir dans un état de végétation semblable à l'enfance. Son organisation était trop parfaite et trop belle pour que son cœur ne sentît pas le besoin ardent d'une patrie nouvelle; aussi lorsqu'elle aperçut enfin dans les solitudes de son âme une image humaine, elle l'accueillit avec autant de joie que dut en avoir Colomb à la vue des terres du Nouveau-Monde. Elle lui ouvrit ses bras comme à une amie depuis longtemps attendue; elle l'accabla de caresses, et jura de ne jamais la quitter. Pour obéir fidèlement à cette promesse, elle veilla pendant une partie de la nuit, et retrouva notre héros dans ses songes.

L'homme paisible prêta une attention scrupuleuse au récit que lui fit Samuel de sa conversation avec Juliette. Ce garçon vraiment calme n'aimait

pas à ouvrir la bouche inutilement; mais lorsqu'il se décidait à entamer une discussion, sa parole devenait haute et emphatique, sans qu'il eût pour cela aucune affectation.

— Es-tu bien sûr, dit-il après un moment de réflexion, que ton cœur soit de la partie dans cette guerre dangereuse que tu viens d'engager? Es-tu bien sûr que ton orgueil ne soit pas le seul mobile de toutes ces démarches extravagantes?

— Ce que je sais, répondit Samuel, c'est que, si je ne réussis pas, ou si le sort apporte à cette affaire un nouvel obstacle, une seconde interruption, je ne m'en consolerai de ma vie.

— Et moi je te prédis que, si tu n'aimes pas cette aimable fille du fond de ton cœur, et si tu es emporté par une ridicule vanité, si tu ne travailles que pour rendre satisfaction aux importunités de ton amour-propre, tu ne tireras de tout ceci qu'une série de contrariétés et de déboires; tu ne trouveras dans la victoire qu'un mince plaisir, et tu éprouveras les persécutions sans nombre qu'une séduction entraîne toujours à sa suite, car le sort ne favorise qu'un amour également partagé.

L'homme paisible prononça cette prophétie d'une voix lente et saccadée, en appuyant sur une des syllabes de chaque mot d'une façon inégale et

inattendue. Samuel le regarda en souriant avant de lui répondre.

— La fortune est une vieille coquette, mon ami; mais parmi ses nombreux amants, elle en a toujours qu'elle préfère aux autres, et, comme font toutes les vieilles femmes, elle secoure et protège ceux-là pendant toute leur vie. Ils peuvent l'invoquer dans leurs moments d'embarras et de crainte, elle les reconnaît et leur tend la main. Elle n'a pas pour eux de dégoût ni de rancune, elle est leur maîtresse, leur amie et leur servante, tandis qu'elle n'est pour les autres qu'une perfide courtisane qui égorge ses compagnons de débauche à la fin de l'orgie. Or, je crois qu'elle m'aime et qu'elle me servira comme elle a fait jusqu'à présent. Crois-tu, d'ailleurs, que je ne sache pas aussi bien que toi tout ce que vaut cette céleste fille que je poursuis? Crois-tu que je n'aie pas calculé tout le bonheur qu'elle peut me donner, et crois-tu qu'une nuit, une seule nuit, — moins que cela, une heure passée dans ses bras, ne vaille pas la peine de courir quelques risques? Je donnerais, te dis-je, pour cette heure-là, cinq à six bonnes années bisextiles à prendre sur le temps de ma vieillesse. Et que peut-on me faire, je vous prie, mon cher maître? Ma charmante ne touche-t-elle pas à ses vingt et un

ans, et ne savez-vous pas que les lois, dans leur judicieuse indulgence, ne reconnaissent plus de séductions possibles un certain jour et à heure fixe? Une fois cette heure sonnée, c'est en vain qu'un père outragé crie vengeance. O sagesse des législateurs qui attachent le boulet aux pieds de l'imprudent amant entraîné par la violence de sa passion, et qui accordent protection au séducteur habile qui ne fait l'amour que le Code en main! Je ne vois pas sur leurs tablettes qu'il soit parlé d'enlèvement de filles majeures, je suis donc parfaitement en règle. Qu'avez-vous à dire à cela, maître?

— Je dirai que les lois de l'honneur te feront un devoir de jouer ta vie à croix ou pile avec quelque parent de ta belle.

— Fort bien : je leur ferai beau jeu, et je leur rendrai même quelques points; mais alors la Fortune, ma vieille concubine, me donnera le meilleur dé, en riant de ce bon tour à montrer tous les chicots de sa bouche flétrie. — Voyez plutôt.

Samuel prit un pistolet qui pendait à la muraille, et il ajusta par la fenêtre un peuplier qui se trouvait à cinquante pas de la maison. Henri put entendre le bruit que fit la balle en entrant dans le bois, immédiatement après la détonation du pistolet.

— Eh bien, dit l'homme paisible, s'il y a dans cette famille un seul homme de cœur, il prendra le premier couteau venu, et te fera un bon gros trou dans le corps, et tu appelleras la Fortune à ton aide, si tu veux.

— Un assassinat ! un guet-apens ! O ciel ! quelle horreur ! A moi les législateurs et leur registre cornu. Vite, verbalisons. Qu'on fasse venir ce monsieur en habit noir qui reçoit cinq mille francs pour jouer le rôle touchant du simple et vertueux Louis IX. Montez en chaire, Monsieur. — Le voilà qui parle : Je demande vengeance, dit-il, pour une malheureuse victime tombée sous les coups d'un meurtrier. — Il nous fait quelques douzaines de bonnes grosses phrases sonores, ornées de bonnes grosses citations en bon gros latin, au bout desquelles pendille la tête d'un pauvre vieux qui, dans l'égarement du désespoir, a lavé dans le sang son honneur outragé. — Mais que dis-je ? on reconnaîtra l'évidence des circonstances atténuantes, et on l'enverra seulement traîner aux galères le reste de ses jours empoisonnés par le chagrin, parce que la justice est juste.— O mes amis, mes frères, quand donc finirons-nous cette pasquinade et rendrons-nous la justice comme le bon Sancho Pança ou comme le mari de la belle Inès de Portugal ?

— Mais pourquoi veux-tu donc toujours faire la guerre aux hommes puissants? Tu te feras briser quelque jour comme le pot de terre.

— Le puissant et le fort n'est-ce donc plus celui qui sait mettre à exécution une périlleuse entreprise en dépit des obstacles? Croyez, mon cher maître, que ce n'est pas sans intention que la Providence a répandu sur ce globe une si glorieuse majorité de sots.

— Fais donc comme tu voudras.

— C'est mon dessein.

VI

LE TRAITÉ DE PAIX

> Pourquoi tant résister, lui dis-je?
> Ces deux mois de combat sont enlevés
> à la durée de notre amour.
>
> GUICHARDET *le bon*. — Correspondance privée.

> Des pensées extravagantes germent
> dans son esprit, comme les mauvaises
> herbes dans un champ non cultivé.
>
> DIDEROT.

Le lecteur sait mieux que moi qu'une femme, après avoir entendu l'aveu d'un amour qu'elle connaissait depuis longtemps, ne manque jamais cependant de montrer une grande surprise; il sait bien que plus la femme a d'expérience, et que plus sa surprise ou sa colère sont invraisemblables, plus elle s'obstinera dans une feinte inutile. — Je parle ici des Françaises, qui ont pour habitude de n'obéir

jamais à leur première impulsion. — Juliette avai t trop réfléchi sur l'état de son cœur, et sur la brusque déclaration qu'elle avait entendue de la bouche de notre héros, pour ne pas arriver au rendez-vous du sycomore avec un maintien sévère et composé ; aussi Samuel devina au premier regard tout ce que cette aimable fille avait résolu de lui dire ; et loin de s'en effrayer, il fut satisfait de voir qu'elle avait daigné s'occuper de lui pendant une partie de la nuit. Rien ne dérange les plans de défense d'une femme, comme une objection prévue et réfutée d'avance. Notre homme avait une logique serrée ; il sut mettre à profit ce principe.

— Je lis dans vos yeux la réponse que vous m'apportez, dit-il avec l'accent de l'effroi; vous vous tenez pour offensée de l'aveu que je n'ai pu me défendre de vous faire. Je le vois, je le sais. Épargnez-moi la douleur de l'apprendre de votre bouche. J'aimerais mieux vous fuir à l'instant même et ne jamais vous revoir.

Il mentait horriblement. Il serait plutôt mort sur la place que de fuir.

— Votre père, poursuivit-il, aurait poussé un rire inextinguible en me voyant aspirer à votre main. Je veux me justifier à vos yeux de cette apparence de fatuité. Lorsque j'ai formé le projet

de chercher à vous plaire, j'ai maudit votre fortune, et j'ai juré, pour la tranquillité de mon cœur, que jamais je ne vous attacherais à moi par ces liens que la société impose et qu'elle déclare indissolubles ; j'ai juré que le ciel seul recevrait nos serments, et que les astres en seraient les seuls témoins; et, je vous le répète encore ici : jamais je ne serai votre...

— Arrêtez ! s'écria Juliette; voulez-vous donc élever une barrière entre nous?

On voit que les résolutions de cette aimable fille s'étaient envolées dans les airs. Le feint découragement de notre homme avait une double intention. C'était habituer la pauvre enfant à ne point voir en lui un prétendant à sa main. C'était aussi jeter sur lui-même un intérêt aux yeux d'une jeune fille romanesque, en paraissant sentir avec peine la différence de leurs positions. L'empressement que Juliette venait de mettre à interrompre Samuel dans le serment qu'il allait prononcer, de ne jamais rechercher sa main, était un engagement pris et une sorte d'aveu ; elle le sentit, et demeura fort embarrassée de savoir comment elle retournerait en arrière. Notre héros la laissa dans ce sentier glissant, en gardant tout à coup un silence obstiné.

— Comment voulez-vous, dit-elle, que je croie à votre amour, lorsque vous êtes prêt à faire le serment de renoncer à moi?

— Osez donc lever votre main vers le ciel, répondit Samuel en lui lançant un regard qu'elle n'osa soutenir; et affirmez sur l'honneur que vous doutez encore de mon amour, je vous en défie.

— Alors, Monsieur, pourquoi rejettez-vous le seul moyen de rapprochement que les convenances permettent? Ne serait-ce donc rien si je vous disais que je verrais avec plaisir vos démarches auprès de ma famille?

— Ne me parlez jamais de convenances; je ne vous ai jamais rien dit de convenable, depuis que je vous connais. — Je ne commencerai pas à cette heure. Que mille malédictions tombent sur les inventeurs de ce mot ridicule!

Samuel se mit à sourire singulièrement; il prit un son de voix flûté pour faire le dialogue suivant:

— Asseyez-vous donc, Monsieur, je vous prie; que désirez-vous de moi, Monsieur? Puis-je vous être utile à quelque chose? Vraiment oui, Monsieur; vous avez une fille charmante et jolie: seriez-vous assez bon, Monsieur, pour me permettre de l'aimer éperdûment? Je suis déjà venu pour vous demander cette permission; mais, ne vous

ayant pas trouvé, je me suis borné à vous remettre des cartes, et j'avais la crainte vraiment que mon cœur, emporté hors des convenances par la force de la passion, n'attendît pas votre paternel assentiment. Du reste, Monsieur, si vous ne consentez pas à me voir célébrer la beauté de votre enfant dans les vers les plus jolis du monde, je suis trop bien élevé pour ne pas savoir imposer silence aux cris de la nature. Croyez, Monsieur, que je n'aurais pas commandé d'avance un habit de noce à mon tailleur; mais si vous daignez donner le signal du départ aux élans de mon amour, encore prisonnier, vous le verrez voltiger avec la vivacité d'un oiseau sur les pas de votre fille; et pour peu que les tantes, les oncles et le parrain de la plus exquise des demoiselles daignent aussi m'encourager dans la délicieuse tentative de lui plaire, je suis capable, Monsieur, de soupirer nuit et jour après l'instant où je mettrai la plus parfaite de toutes les culottes noires pour joindre ma destinée à la sienne par un bon contrat de mariage où je vous prierai, Monsieur, d'ajouter au don d'un trésor si précieux, celui de la plus grosse somme d'argent qu'il vous soit possible de me donner. — Dites un peu que je ne sais pas procéder convenablement, de par Dieu! O Juliette, Juliette, lorsqu'on vous aura

mariée, si jamais vous venez à éprouver une profonde et irrésistible passion, lorsque cette passion vous aura enlacée de mille plis comme un serpent monstrueux, alors vous me direz ce que sont les convenances, et si un grain de sable peut arrêter dans sa course un torrent qui arrache les arbres et change le cours des rivières !

Il se fit un second silence ; nos jeunes combattants se donnèrent un moment de repos, comme font les héros de l'Arioste, dans leur duels effroyables. Juliette pensait aux étranges discours qu'elle venait d'entendre. Elle éprouvait à les écouter une sorte de plaisir assez semblable à celui que prennent les enfants aux récits exagérés des nourrices. — Il y avait de la crainte, de la surprise et de l'admiration. Or, l'admiration est la cause première de l'amour. Elle croyait deviner que l'ironie de ces discours venait d'une lutte engagée dans le cœur de Samuel, entre son orgueil et son amour. Cette aimable enfant éprouvait une joie naïve à croire qu'elle avait pu être en partie la cause d'une rage concentrée, peut-être même d'une guerre entre un homme et les hommes. Lorsque notre héros, qui la regardait attentivement, la vit pencher sa tête blonde avec distraction, tenir ses prunelles bleues fixées sur la pointe de son petit pied, et soupirer

imperceptiblement, il se douta que ce soupir était équivalent à cette réflexion pleine d'une douceur angélique :

— Allons! il n'est pas heureux ; j'en suis bien aise.

Il est vrai aussi que notre héros, qui suivait sur le visage de Juliette les premiers symptômes de l'amour, faisait de son côté cette réflexion :

— Elle hésite. — Elle est égarée sur une mer d'indécision. — Eh bien, quand cette frêle barque aura vacillé dans un monde idéal et vaporeux, où rien n'est arrêté, je vous l'attacherai à la terre par un câble bien solide, fabriqué des mains habiles de la nature, et que vainement les hommes s'évertueraient à rompre en y travaillant des ongles et des dents, de la lime et de la hache, d'ici à l'accomplissement de la comédie apocalypsienne.

L'une valait bien l'autre. — Et certainement il y avait, des deux côtés, de l'amour. — Alors qu'est-ce donc que l'amour?

Juliette était devenue le champ-clos d'un rude combat entre la nature et l'éducation : celle-ci avait son siège dans la tête, et s'y tenait retranchée comme dans une forteresse élevée ; l'autre parcourait un beau corps, parvenu à sa perfection, altéré de la soif des sensations nouvelles ; elle agitait

un sang pur et brûlant, une sève de vingt ans, et par moments elle livrait de si furieux assauts que la forteresse en chancelait dans une sorte d'ivresse. Il y avait d'autres instants où la forteresse prenait l'avantage: alors les dérisions de Samuel, son mépris pour tout usage reçu reposant sur une logique vicieuse, l'audace avec laquelle il osait analyser les lois humaines, et faire ressortir l'injustice des unes, l'absurdité ou le ridicule des autres, tout cela semblait alors à cet enfant docile une monstruosité, et Samuel devenait aussitôt une espèce d'homme noir, d'être fantastique, sorti exprès du ventre de l'enfer pour critiquer tout ce que disent les parents, les vieilles femmes et les instituteurs; c'était le génie du mal en frac à la mode, avec une barbe fraîche et de la pommade à la vanille.

L'éducation fut donc un instant la plus forte pendant le silence que garda Juliette:

— Écoutez-moi, dit-elle: je vais vous parler franchement et simplement. Vous êtes un homme étrange, et vous avez une façon inexplicable d'aimer les gens. Je vous ai dit tout à l'heure que je vous verrais avec plaisir faire des démarches auprès de ma famille; n'est-ce pas là le seul aveu qu'une femme puisse faire sans manquer à sa délicatesse? — Vous répondez à cette marque de con-

fiance par une ironie choquante dont je suis blessée. Il semble que l'offre de ma main soit une misère, et vous feignez de ne pas me comprendre. Que fallait-il donc vous dire et que voulez-vous de moi ? Voyons. — Parlez à cœur ouvert, comme je fais en ce moment; dites ce que vous voulez, quels sont vos désirs et vos projets. Parlez une fois sincèrement, si vous l'osez. Je vous écoute, et surtout cessez une raillerie hors de saison, qui me désole et m'épouvante comme si j'avais sous les yeux un épileptique.

Elle se tut pour écouter la réponse. L'éducation triomphait ; le visage de Juliette était calme, son maintien sévère. La nature, vaincue et mise en fuite, se sauva, par un millier de veines, jusqu'à la plante des pieds, où elle se blottit, laissant le sang circuler paisiblement. Samuel était trop prudent pour risquer de sourire, quoiqu'il en eût quelque envie; il répondit avec une douceur et une tristesse affectées:

— Ne voyez-vous pas qu'un homme sans fortune sera inévitablement repoussé ? Ne savez-vous pas qu'il sera injurieusement congédié, que ses tentatives ne serviront qu'à lui fermer à jamais votre maison, et pouvez-vous vous étonner que cet homme s'adresse à vous seule ? — Ce que je veux,

Juliette, je ne crains pas de vous le dire : je veux vous faire descendre jusqu'à moi, ne pouvant m'élever jusqu'à vous. Vous blâmez sévèrement mes discours, qui ne sont pourtant que l'expression nécessaire du sentiment de ma position. Est-ce bien vous qui pouvez m'en faire un crime ? Vous, qui avez causé tous les maux et les chagrins de ma vie ? qui avez seule fait naître ce désespoir froid et continu, cette irritation mortelle de mon âme ? Vous m'avez demandé une explication franche, je vous la donne; mais puisque vous l'avez provoquée, répondez-moi donc à votre tour, et donnez-moi un conseil. Dites-moi si je dois vous fuir pour toujours, ou si je dois rester près de vous ; ne consultez que votre cœur, sans entrer dans aucune considération sociale : si je n'ai rien à espérer, parlez hardiment, je vous quitte à l'instant, et jamais vous ne me reverrez. Si la pensée d'une séparation éternelle vous cause un regret, dites-le sans crainte, le ciel vous le pardonnera et les hommes ne nous entendent pas. Prononcez donc l'arrêt : il faut que ce soit l'absence et l'oubli, ou bien un amour indépendant des hommes et des circonstances. Je vous écoute : parlez à cœur ouvert, comme j'ai fait.

Le regard de Samuel était ferme ; mais Juliette

put voir en lui des signes d'une vive émotion. Elle voulait faire une réponse consciencieuse, et ce qu'elle sentait au fond de son cœur lui causait un grand embarras. La rougeur qui couvrit aussitôt ses joues et le battement violent de ses artères en faisaient foi. — La nature avait repris le dessus, et l'éducation, en déroute, s'était repliée dans un coin fort étroit de la cervelle. Notre héros était aussi passablement inquiet.

Il se fit un troisième silence. Ce silence fut long. Ces amants perdaient à rêver un temps précieux ; on pouvait les interrompre. La figure épanouie de Florimond les regardait de loin par une fenêtre avec un sourire fort malicieux ; le front soucieux de Raoul parut aussi un moment, jaune et triste comme une muraille de prison. Juliette se leva, et reprit le chemin du château, appuyée sur le bras de Samuel. Ils marchaient lentement et la tête baissée. Dans un endroit où l'allée tournait et où les arbres épais et serrés les cachaient à tous les yeux, leur pas se ralentit davantage encore ; Samuel sentit à son bras une très légère pression. Il regarda Juliette, et remarqua enfin les symptômes attendus depuis longtemps. La pauvre enfant pouvait à peine se soutenir ; ses mains tremblaient, sa respiration était brève et haute ; son

cœur voulait s'élancer hors de sa poitrine ; elle s'arrêta suffoquée. Samuel eut le courage de lui dire :

— Vous ne m'avez pas répondu.

— Jamais je n'oserai, dit-elle en cachant sa figure de ses deux mains ; mais ne voyez-vous pas la vérité ?

Samuel la prit dans ses bras. Leurs bouches se rencontrèrent.

Le pacte était signé.

— Que ce soit pour la vie, dit-elle.

— Pour la vie, répondit Samuel.

— Je veux que vous soyez heureux.

— Je le suis plus que je ne mérite.

— Vous ne me parlerez plus avec cette ironie qui me tue ?

— Jamais.

Ils entendirent une voix de femme qui appelait Juliette. Il s'embrassèrent encore. Elle répéta :

— Que ce soit pour la vie !

— Pour la vie, répéta Samuel.

Et il disparut à travers les arbres, bondissant de joie comme un chevreuil.

L'homme paisible, étendu sur le dos dans l'herbe molle du jardin, attendait patiemment son ami.

Il souleva sa tête pesante, et s'appuya sur un coude pour écouter Samuel :

— Voilà qui est bien, dit-il ; tu es maître de son cœur ; mais tu n'auras pas de longtemps la possession de sa beauté, je te l'assure.

— On ne peut pas tout prendre à la fois.

— Dépêche-toi d'en finir.

— Il faudrait que tous les diables fussent conjurés contre moi pour qu'elle m'échappât encore une fois. Je la tiens, te dis-je.

— Je ne voudrais pas en répondre. Presse-toi, je t'en supplie.

— Tu peux t'en rapporter à moi. L'occasion, cette vieille coureuse, a senti plus d'une fois mes mains dans ses cheveux gras. Laisse-lui au moins le temps de me présenter sa nuque chauve.

— Il faut courir après elle et la poursuivre à toutes jambes, te dis-je.

— Je le ferai.

L'homme paisible approuvait et conseillait le mal ; mais il était trop paresseux pour le faire. Malgré son inquiétude sur les succès de Samuel, celui-ci ne pouvait cacher la joie de son cœur ; il riait à tout propos, et chantait le reste du temps. La journée entière se passa ainsi ; mais le soir il songeait déjà aux moyens de triompher des scru-

pules de sa belle, et son cerveau, machinalement, commença à fermenter, à organiser et prévoir.

— Quand on aime une jolie femme, disait-il au silencieux Henri, il n'y a que trois façons de procéder. Il faut ou l'épouser, ou la séduire, ou s'en aller. Il appartenait au seul Jean Sbogar de ne prendre aucun de ces partis, quoiqu'ils fussent tous trois également à sa disposition ; et je ne suis ni brigand ni sentimental à une si exquise perfection. Or, je ne puis et ne veux guère faire un mari. Je ne m'en irai pardieu pas; il ne me reste donc qu'à prier ma charmante de m'ouvrir ses jolis bras, sans demander l'autorisation du maire et du curé, à qui je n'en porte pas moins de respect.

— Fort bien, répondit l'homme paisible ; et crois-tu que cette sage fille ne se fera pas prier pour cette cérémonie, comme si elle renfermait des trésors qu'on ne puisse trouver nulle part? Elle te fera languir et damner pour te donner ce qu'elles ont toutes. — Quatre membres et un corps, le tout plus ou moins parfait. — Cela se rencontre partout. Sans chercher bien loin, la petite Jeanne, qui est à quelques pas de toi, en possède autant que ta belle, et sans doute elle ne ferait pas la renchérie ; donc tu fais une mauvaise spéculation.

— Il n'y a de beau et d'aimable que ce qu'on désire, mon maître ; ce n'est pas ma faute si je ne songe point à Jeanne. Je ne vous empêche point de lui adresser vos hommages.

Peut-être le lecteur ne sera-t-il pas fâché de savoir comment procédait l'homme paisible en matière d'amour. Le lendemain de cette conversation, tandis que Samuel était à Beauroc, le calme d'Henri, en entrant dans la bibliothèque de son ami, surprit Jeanne, qui replaçait un livre qu'elle avait emporté dans sa chambre sans la permission du maître, pour se livrer à son goût pour la lecture. Elle poussa un petit cri d'effroi en trouvant Henri derrière elle, et parut fort déconcertée.

— Je vous promets de n'en point parler, mon enfant, dit-il à Jeanne. Et il regarda le titre du volume dérobé : c'était *la Religieuse*, de Diderot.

— Oh ! dit l'homme paisible, à l'aide de pareilles lectures, vous devez être fort instruite pour votre âge, ma mignonne ; mais puisque j'ai promis de n'en rien dire, je tiendrai parole, à une condition pourtant, c'est que vous m'accorderez un baiser.

Jeanne y souscrivit de bonne grâce, et l'homme paisible prit le quadruple de ce qu'il avait demandé sur les joues fraîches de la paysanne ; mais comme

il prenait goût à cet exercice, Jeanne s'échappa de ses bras comme une anguille.

— Vous avez tort de ne pas me laisser faire, dit Henri ; il est certainement agréable pour une jeune fille d'enflammer son imagination par la lecture ; mais il est plus doux encore de mettre en pratique les préceptes qu'on en recueille, et je vous assure que je puis vous procurer des plaisirs plus vifs que le plus beau de tous les tomes possibles. Prêtez-moi seulement ces lèvres roses pour un moment, et vous serez aussitôt de mon avis.

Henri voulut saisir de nouveau la paysanne ; mais elle lui échappa encore, et s'enfuit à l'autre bout de la chambre.

— Voilà bien les femmes, dit-il ! A quoi vous sert d'être jeune et jolie et de lire *la Religieuse?*

Il fit une dernière tentative infructueuse. Jeanne le repoussa fortement en disant qu'elle avait promis son amour à un autre.

— Vous avez un amant ? A la bonne heure, je vous pardonne. Pourtant, si vous vouliez, ce ne serait pas lui faire grand tort ; en amour, une femme peut être généreuse, elle n'y perd rien, et son amant peut encore compter ses richesses, après une infidélité, sans trouver qu'il y manque rien.

Jeanne s'en alla et laissa Henri médiocrement sa-

tisfait. Il la rappela par la fenêtre de toutes ses forces, et quand il la vit devant lui :

— Encore un mot, ma petite, dit-il en s'asseyant dans un fauteuil comme un pacha, et la regardant avec attention.

Il tira de sa poche une belle poignée de louis, qu'il posa sur une table.

— Finissons-en, ma belle enfant ; prenez ceci acompte sur un bon nombre d'autres et soyons bons amis ; mais montrez-vous complaisante.

La petite fermière fixa ses yeux noirs et perçants sur les yeux d'Henri avec une expression de colère et d'indignation, puis elle tourna le dos sans répondre et disparut.

— Décidément, dit l'homme paisible en remettant l'or dans sa poche, le plaisir est un grand fuyard ; mais, tudieu ! il peut bien courir à toutes jambes, je ne me fatiguerai point à le poursuivre. Le bien-être bourgeois sera mon consolateur.

Au bout de cinq minutes, Henri sifflotait nonchalamment entre ses dents en préparant sa pipe, ayant oublié déjà sa mésaventure.

VII

LA GUERRE OBSTINÉE

> Si l'opposition à toutes les règles reçues est la preuve de supériorité de l'esprit, nous devons fléchir le genou devant ce maître de chapelle.
>
> E. T. A. HOFFMANN.

> Mon plaisir, quand je creuse une fosse, est d'y faire descendre ma proie d'un pied sûr et les yeux ouverts, afin qu'un passant qui la voit d'en haut soit en droit de lui dire : — Eh ! ma belle, que faites-vous donc là-bas ?
>
> RICHARDSON.

Dans la vie d'une femme, il y a une époque bien belle : c'est celle où elle se livre à une première passion qui n'a rien encore de criminel. C'est lorsqu'elle nourrit un amour encore au berceau, avec les aliments légers que les hommes ne savent pas

apprécier et qu'ils trouvent fades et creux. C'est lorsqu'il lui suffit de voir l'objet aimé en public, de le suivre des yeux, de l'écouter parler, de respirer le même air que lui, d'emporter, en le quittant, un regard, un serrement de main.

Les femmes savent bien mieux que nous goûter ces jouissances qui n'ont rien de fatigant, ni de convulsif. — Ce sont des plaisirs de tous les instants ; elles savent bien savourer ce moment, souvent si court, qui suit l'aveu de leur amour et qui précède leur défaite. Ce temps-là est vraiment celui de leur règne. C'est alors qu'elles trouvent une aveugle soumission, un empressement et une docilité dont elles ne cherchent pas à deviner le but intéressé ; c'est alors qu'elles ont le gouvernement de leurs amours. L'homme ne sait pas se contenter d'un esclavage si doux, et pourtant il le regrette souvent plus tard. Il veut gouverner à son tour ; alors la femme, descendue de son trône, se fait l'esclave obéissante, et, dans ce rôle passif, elle est souvent supérieure au maître, en constance et en dévouement.

Juliette était donc au plus beau moment de sa vie. — Elle régnait. Il ne lui entrait pas dans l'esprit que son règne pût finir : depuis trois jours que ce règne glorieux était commencé, son esclave n'avait

pas encore fait une plainte, et vraiment, de quoi pouvait-il murmurer? On l'aimait, on le lui disait à toute heure des regards ou de la voix; on saisissait exactement toutes les occasions de lui parler et de se rapprocher de lui, qu'avait-il encore à désirer? D'ailleurs, Juliette était bien décidée à ne pas souffrir la révolte ni la moindre usurpation sur ses droits. Le baiser donné sous les arbres était le gage d'un amour qu'elle n'avait pas osé avouer autrement. C'était le cachet apposé au traité; cette garantie accordée, elle regardait comme inutile et dangereux de céder à de nouvelles importunités. Hélas! elle ne savait pas que l'homme, dans son orgueil, compte les minutes d'esclavage et d'attente, et qu'il en tient note, pour se venger, après la victoire, de ce qu'il ose appeler des cruautés; elle ne savait pas qu'une récompense trop longtemps attendue n'a plus de prix à ses yeux et ne lui laisse que le désir de la payer d'une ingratitude; elle ne savait pas que le cœur d'un homme se lasse plus vite encore de désirer en vain que de posséder, ni que les jours d'épreuves sont à diminuer sur le temps de sa fidélité; elle ne savait pas qu'un homme, après avoir longtemps combattu pour remporter la victoire, veut y trouver une somme de plaisirs proportionnée aux peines qu'il s'est données, comme si

l'amour était un commerce, et comme si une femme devait faire, de son cœur et de ses charmes, bonne mesure pour un prix modéré ! Elle ignorait cela, la pauvre enfant, et, vrai Dieu ! où aurait-elle trouvé quelque trace d'une pareille monstruosité ?

Après plusieurs jours d'un bonheur tranquille, Samuel commençait à s'impatienter de la lenteur des choses. Il voulait passer outre. Le cœur des hommes est malheureusement fait ainsi : un bien acquis est un bien qui ne compte plus ; on veut en acquérir un autre.

Un soir que Juliette goûtait le plaisir de voir son amant au milieu du monde, et d'échanger avec lui quelques mots pendant une contredanse, notre héros montra un front soucieux. Les regards tendres ne le transportaient plus au ciel, un sourire amoureux pouvait à peine le dérider ; il restait les yeux fixés sur le plancher et la tête appuyée dans sa main.

— Qu'avez-vous ? lui dit Juliette.

— Je suis triste.

Tout le plaisir de la pauvre enfant fut gâté par ce seul mot. Elle ne pouvait plus se réjouir ni se livrer aux extases de son innocente passion. Son ami était triste. L'inquiétude et la tristesse s'emparèrent aussi de son esprit, la soirée lui sembla longue et la nuit

insupportable. Le lendemain, quand elle fut assise auprès du sycomore, elle regardait le visage de Samuel, toujours obstinément soucieux, et, comme elle répéta ses questions, notre homme répondit avec l'accent le plus passionné :

— Je suis profondément triste et malheureux, Juliette ; mon amour, où je croyais trouver une source intarissable de plaisirs, ne me donne qu'une série de supplices cruels. Les contraintes du monde me tuent, le désir me dévore et brûle mes veines ; je vous le jure par le ciel qui nous éclaire, je suis profondément triste et malheureux.

— O mon Dieu ! que faire?

— Il faut m'aimer plus que vous ne faites, Juliette : il faut m'aimer comme je vous aime.

— Eh ! ne vous l'ai-je pas dit ?

— Cela ne suffit pas, il faut me le prouver, Juliette.

— N'est-ce donc pas le prouver que de vous le dire ? Pourquoi vous le dirais-je si cela n'était pas ? Ne feignez pas un doute que vous ne pouvez avoir. Cela ne suffit pas, dites-vous? Et croyez-vous que je veux m'en tenir là ? Ne vous ai-je pas dit aussi que je voulais conduire nos amours à une heureuse fin ? Que tout ce qui sera possible pour faire qu'on nous unisse un jour, je le ferai ! J'y mettrai le soin et la

persévérance dont une femme est capable ; mais il faut du temps et de la patience.

— Voilà bien des mots faits pour me calmer. Du temps et de la patience ! Par la mort ! pouvez-vous les prononcer si simplement ? J'aime mieux renoncer à tout, j'aime mieux vous fuir que de souffrir inutilement comme je le fais ; oui, sur mon âme ! je préfère l'absence, la mort même, à une telle existence. Juliette, je ne puis vivre ainsi : ayez pitié de moi.

L'accent de cet amant était vraiment celui de l'angoisse. Comment une fille sensible n'en aurait-elle pas été touchée ?

— Hélas ! mon ami, dit-elle, ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis.

— Je sais que je manque à mes promesses ; je sais que je vous afflige, que vous me trouverez exigeant et injuste ; mais ce n'est pas ma faute si je souffre, et puis je veux ne pas vous importuner de mes plaintes lorsqu'il est en votre pouvoir de me rendre le bonheur. Écoutez-moi, Juliette : vous ne savez pas combien je suis malheureux. Vous ne savez pas qu'une fois éloigné de vous je tombe dans le désespoir ou l'accablement. Vous ne me voyez pas la nuit quand je pousse des cris de rage. J'ai perdu le sommeil ; le désir brûle mon sang, la gêne de la société me le fait tourner. Les choses ne

peuvent pas rester ainsi, je souffre une mort de tous les instants.

Le lecteur se trompe s'il croit que notre héros mentait ; Samuel mettait seulement un peu d'exagération dans la peinture de ses souffrances. Il y en avait une bonne moitié de vraie, et bien peu d'amants peuvent se vanter de ne mentir qu'à moitié. Il est certain même que sa détresse, dans le moment où il parlait ainsi, n'avait rien de feint ni d'exagéré. Juliette en fut émue :

— Que faut-il ? Dites ce que je puis faire ?

Samuel pâlit de crainte et d'espoir, ses lèvres tremblèrent :

— Je ne puis me contenter de quelques minutes d'entretien par jour. Il faut que je vous parle pendant une heure au moins.

— C'est impossible : je saisis toutes les occasions ; mais la prudence ne me permet rien de plus.

— Et moi, ne me devez-vous rien ? Suis-je un esclave qu'on peut martyriser, repousser du pied et qui doive encore s'estimer trop heureux ? Je vous dis, Juliette, que vous pouvez ce que vous voulez. Vous êtes majeure ; les lois humaines elles-mêmes, qui attendent inflexiblement une heure fixe pour accorder la liberté d'agir, vous ont donné cette

liberté. Vous ne devez plus de compte à personne de vos actions.

— O mon Dieu ! il ne songe pas même à ma réputation !

— Je ne vous propose aucun parti extrême ; mais ne pouvez-vous m'accorder une entrevue d'une heure sans que votre réputation soit en danger ?

— Une entrevue ! où donc, et à quelle heure ?

Notre homme se remit à trembler.

— Que sais-je, moi ? Où vous voudrez. — Dans ce jardin, — quand il vous plaira, — la nuit.

— La nuit, dans ce jardin ! Non, non, ce n'est pas ainsi, vous dis-je, qu'une fille garde sa réputation. Je ne m'exposerai pas à un tel risque. Pourtant, mon ami, votre tourment m'afflige : je vous promets de redoubler d'empressement à vous fournir des occasions de me voir ; j'organiserai quelques promenades, je prendrai votre bras. Le soir nous pourrons valser ensemble une fois de plus, enfin je ferai tout ce que la société permet.

— Sans doute, je sais bien que je passe après elle. — Mais n'irez-vous jamais plus loin ?

— Fiez-vous à moi ; j'espère dans quelques mois amener les choses à bien, et je pourrai alors répondre à toute l'énergie de votre amour sans dangers et sans remords.

— C'est cela, — dans quelques mois : remettez à une époque éloignée. Gardez-vous bien de profiter du présent. Inconcevable imprévoyance ! Parce que vous êtes ici tranquillement assise près de moi, à l'ombre de ces arbres, parce que vous voyez marcher dans ces allées les convives de chaque jour, vous agissez comme si ce repos devait durer éternellement. — Laissez seulement s'écouler deux de ces mois que vous attendez, laissez l'automne se couvrir d'un ciel sombre : les mille souffles de la destinée auront passé sur votre maison et nous disperseront comme les feuilles, et lequel de nous peut dire où il sera emporté ? Mais aussi qui me montrera une femme prévoyante ? O Juliette ! ce n'est pas ainsi qu'on aime ; non, ce n'est pas cet amour accommodant et glacé que le ciel favorise. — Il faut nous unir devant lui, le prendre à témoin de nos serments ; jusque-là je ne puis être tranquille, ni avoir de patience ; enfin il n'y a pas entre nous de lien.

— Par quels serments voulez-vous me lier? Je les prononcerai sans hésiter dans toute la sincérité de mon âme.

— Eh bien, je vous les dicterai ; mais il faut que ce soit dans une entrevue où nous ne puissions pas être troublés.

Pourquoi donc Samuel hésitait-il en ajoutant :

— La nuit, — dans ce jardin ?

— J'y songerai.

Juliette avait bien aussi de petits moments d'ennui véritable, d'ennui dans toute la force du mot. — Il faut l'avouer à sa honte. — Faire de la tapisserie ou broder un mouchoir n'avait plus aucun charme pour elle ; préparer le thé ou manger des sucreries n'était plus le comble du bonheur, se mirer dans une glace avec une robe nouvelle était une jouissance d'un instant, mais trop vite passée ; et puis les sujets de conversation permis aux jeunes filles sont fort restreints. Il y a tant de choses qu'elles ne doivent ni savoir ni comprendre, que je m'étonne sans cesse de les voir promener leurs pauvres idées dans un cercle si étroit qu'on s'y casse le nez à chaque pas. Avoir une opinion arrêtée sur quoi que ce soit, serait de mauvais ton ; et quels livres leurs mettrez-vous dans les mains, autres que ceux de M. Bouilly, qui trempe sa plume, exprès pour elles, dans l'eau de rose ? Ce ne sera pas même Plutarque, le bon, le vertueux Plutarque, car elles y verraient que Caton le Censeur couchait avec sa servante, et, ma foi, je ne me charge pas de donner à cette particularité une explication ingénieusement convenable. Je leur abandonne les fadaises de M. de Florian ; encore l'institutrice chargée de cette lecture

aura, je vous l'assure, une quinte de toux subite, à la dixième page de *Bliombéris*. Connaissez-vous rien de moins attrayant que cet amour bourgeois et matrimonial qu'on leur représente en culotte noire, introduit par le père, et ayant la rage de conduire les gens à l'autel avec des gants glacés et des escarpins ? De quoi peut-on donc parler ? Des robes et des chiffons. — Les femmes perdent à approfondir ce sujet récréatif les sept huitièmes de chaque journée. — Vive Dieu ! voilà du temps bien employé ! Quand la nature se donne tant de peine pour pousser, chez les jeunes filles, leur beauté, leurs forces et leur santé à une perfection complète, la vieille travailleuse ne se doute pas qu'elles en feront un usage si triste.

Après ces moments d'ennui et de dégoût, Samuel avait beau jeu à se plaindre de la perte d'un temps précieux. Depuis longtemps il s'efforçait inutilement de familiariser Juliette avec l'idée d'une entrevue nocturne. Elle y résistait de toutes ses forces. C'était une entreprise dont elle paraissait sentir tout le danger. Elle en avait bien quelque désir au fond de son cœur ; mais la seule pensée de l'exécution la faisait frémir. Notre homme affecta un découragement absolu. Dans les courts instants de leurs rencontres près du sycomore, Samuel restait silencieux

et abattu, ou bien il se jetait dans une effrayante raillerie, en feignant, pour un amour qu'il connaissait bien, une incrédulité désespérante. Quand Juliette le suppliait de quitter ce ton de reproches, il prenait celui d'une ardente passion et renouvelait ses demandes avec une persévérance infatigable, et puis, après le refus, arrivait ce mot désolant pour une femme.

— Vous ne m'aimez pas.

Qui osera dire que les amants ne sont pas ainsi ?

C'était une consolation pour Samuel que de troubler sa belle par des discours étranges, que de lui arracher ses illusions de jeune fille en lui montrant leur union comme impossible. Il aimait surtout à lui peindre comme de ridicules inutilités tous les devoirs qu'elle avait suivis avec respect sans avoir jamais la pensée de les approfondir. C'était une séduction; une infernale séduction ; et pourtant quel homme franc aurait le courage de le blâmer ?

Un jour qu'il avait essuyé, pour la centième fois, un refus :

— Vous croyez donc, disait-il, que votre amour pour moi est un crime affreux ? Vous vous imaginez que c'est manquer à des devoirs et offenser le Créateur ? — Rassurez-vous, Juliette, vous suivez une route battue ; vous ne faites qu'obéir à une loi

qu'aucun être de l'univers ne peut manquer de subir. Vous m'aimez parce que vous êtes dans l'âge fixé pour l'amour. Vous remplissez une destination qui vous était assignée dans le sein de votre mère. Le premier moucheron qui va passer dans l'air suit la même loi. Il va s'unir à une créature semblable à lui. Cet amour dont vous vous faites un monstre n'est rien de plus aux yeux de la providence que l'union de deux atômes invisibles comme ceux que notre souffle détruit et que chacun de nos pas écrase par milliers.

— Ne m'ôtez pas la pensée consolante que mon amour obtient du Créateur un regard qu'il ne donne pas à un vil insecte.

— Orgueil tout pur que cette pensée, Juliette; folie toute pure que la crainte du blâme lorsque vous obéissez à des règles invariablement établies et dont le besoin est au fond de tous les cœurs.

— Non, non, Samuel, vous me trompez ; la providence daignera tenir compte de mes souffrances, de mes scrupules, et prendre soin de mon bonheur. Je veux le croire, vous ne m'empêcherez pas de l'espérer.

— La providence a mis votre bonheur en vos mains, elle vous a donné pour guide un instinct secret; elle rit de votre folie et de vos préjugés.

Si vous méconnaissez ses dons, si vous en faites un usage misérable, que lui importe? Elle détournera de vous sa face, elle produira mille autres créatures aussi parfaites que vous, puis elle vous oubliera. Et quelle récompense voulez-vous donc? Qu'aviez-vous fait pour mériter d'être jeune et belle ? Continuez à négliger de jouir de ces biens, et vous les perdrez peut-être demain, peut-être ce soir. Vous invoquez la justice céleste. — Oh ! l'heureuse idée ! Vous attendez je ne sais quelle incompréhensible récompense. — Voilà qui est ingénieux ; mais que la peste vienne en France cette année, et la moindre imprudence vous enverra recueillir dans la tombe le fruit de vingt ans d'abstinence. Car le fléau intelligent épargne, sinon l'homme vertueux, du moins celui qui porte de la laine, sinon la jeune fille innocente, du moins celle qui se nourrit de viande ou qui habite un passage éclairé au gaz hydrogène.

Juliette porta ses deux mains à son front pour arrêter le désordre de ses idées.

— Prenez garde, lui dit Samuel, ce geste pourrait être remarqué par les gens de la maison. Une demoiselle bien élevée ne doit pas réfléchir avec tant d'attention.

Elle laissa donc retomber ses mains, et la distance était trop grande pour qu'on pût voir des fenêtres

du château deux larmes brûlantes qui sortirent de ses yeux. Elle était dans un trouble violent.

— O mon ami ! quel mal vous me faites en parlant ainsi ! Je le sens et je ne puis ni me défendre, ni fuir ; mais quel homme êtes-vous donc ? N'avez-vous aucune croyance ?

— Si fait, — attendez. — Je crois qu'on m'a baptisé ; je ne l'affirmerai pas, parce que dans ce temps-là je ne songeais qu'à sucer le sein de ma mère. Il est certain que je n'ai point participé à cette cérémonie, et que j'aurais été aussi bien fait Turc ou Juif. Regardez-moi sans frayeur, je ne suis pas un vampire ni un homme errant. Je n'ai point fait de pacte avec le diable. Je n'ai pas le pied fourchu, comme Méphistophélès, et mes ongles n'ont rien de semblable à des griffes. Mon existence n'est ni infernale, ni chimérique. Je ne suis pas même un Lara jeté hors de la vie ordinaire par des événements compliqués ; ni un Manfred, poursuivi par les remords d'un crime ; ni même un docteur Faust, dévoré par le besoin de l'inconnu ; mais ne saurais-je hésiter à m'en rapporter aux discours des morts, ou demander la permission de réfléchir sur les inventions des autres sans passer pour un fou dangereux ? Je ne me soumettrai pas à cette tyrannie. Le Créateur m'a donné, comme à eux, une cervelle

pour penser. — Vous demandez si j'ai des croyances : assurément, j'ai une conviction intime dont je vous ferai part quelque jour, et je puis bien douter de ce que les autres affirment lorsque le curé de Meudon lui-même a osé dire : *peut-être*.

— Mais ne pouvez-vous me parler d'autre chose ? dit Juliette, comme pour rejeter entièrement sur Samuel la faute qu'elle croyait commettre en continuant cette conversation.

— Bien volontiers, Mademoiselle ; et de quoi vous plairait-il de parler ? Nous avons à choisir : Vous serait-il agréable de savoir que l'arbre sur lequel je suis appuyé, et que l'on appelle improprement sycomore, n'est autre chose que le grand érable, en latin *acer major?* Aimeriez-vous mieux apprendre que les cannes de jonc sont fort à la mode, et qu'on ne porte plus de manchettes ? Je ne vous suis pas nécessaire pour approfondir de si graves questions, Juliette ; vous trouverez là-bas bon nombre de fats qui feront votre partie. — Je vous baise les mains.

Notre homme s'éloigna brusquement. Le dépit commençait à le prendre. Son ami Henri en le voyant lui fit sa question d'habitude :

— Est-ce pour ce soir ?

Samuel fronça les sourcils, et secoua la tête tris-

tement. Son impatience redoublait chaque fois que l'homme paisible, écoutant le récit de tous ses longs débats ; répétait avec emphase cette phrase inutile :

— Je te l'avais bien dit.

En reconduisant son ami par les rochers qui bordent le Loir, Samuel jeta sur le château de Beauroc un regard de colère :

— Tu fais un triste et fatigant métier, dit l'homme paisible.

— O Juliette ! s'écria Samuel les bras élevés, de l'air le plus tragique, jouis bien du temps qui te reste encore à me tourmenter, abuse à ton aise du pouvoir que je t'ai donné de jouer avec mon repos ; fais-moi languir, ris de mon dépit et de mes imprécations. Va ! je te rendrai quelque jour les chagrins et la peine que tu me donnes ; je te ferai perdre aussi tes pas et tes paroles, femme orgueilleuse ; je te laisserai troubler le silence de la nuit par tes cris et tes sanglots ; je te rendrai tout au centuple, s'il plaît à Dieu !

Cet amour-là ressemblait furieusement à de la haine. — L'ingrat ! tandis qu'il blasphémait ainsi, Juliette, mollement couchée, les bras hors du lit par une pose pleine de grâce, s'endormait bercée dans l'espoir d'un avenir de bonheur, et le nom de son injuste amant était encore lisible sur ses lèvres

entr'ouvertes. Samuel fut puni de son ingratitude ; après avoir passé la soirée à causer de ses affaires avec l'homme paisible, il rentra chez lui la tête en feu, le sang échauffé, les nerfs irrités ; le sommeil tourna mille fois autour de son front comme une chauve-souris, sans vouloir s'y reposer. Il se leva au milieu de la nuit et ouvrit une fenêtre pour respirer l'air du dehors. La chambre de Jeanne était encore éclairée ; elle lisait. Le bruit qu'avait fait la fenêtre en s'ouvrant attira l'attention de la paysanne, qui souleva son rideau pour regarder l'homme actif gesticulant tout seul et se promenant en robe de chambre. Elle éteignit sa lumière ; mais Samuel crut remarquer que le rideau restait soulevé.

— Je joue là le rôle d'un sot, se dit-il ; le dépit me tient éveillé comme un écolier amoureux. Suis-je donc un joueur malheureux, un homme ruiné ou insulté pour laisser ma cervelle travailler comme celle d'Hamlet? Il y en a d'autres à cette heure qui veillent, déchirés par la faim, la misère ou la souffrance ; le ciel est sourd à leurs cris ; le calme de la nature insulte à leurs maux ; il y en a d'autres qui ont le râle de la mort. Il faut laisser veiller ceux-là.

L'égoïsme est le meilleur consolateur. Samuel prit une bouteille de vin d'Anjou et la vida entièrement ; puis il se coucha en chantant une valse et les meubles

de sa chambre lui semblèrent tourner en mesure à cette musique languissante. Le bruit sourd de sa respiration remplaça bientôt la chanson. Il dormait comme un plomb. L'homme est une assez méprisable machine.

VIII

LE DERNIER ASSAUT

Ma foi, s'il n'est pas mort, il s'en faut de si peu de chose, que ce n'est pas la peine d'en parler.

CERVANTES.

. . . Vous ne m'avez jamais
De votre amour donné si grande marque.

LA FONTAINE. — *Le Faucon.*

Juliette, dans la plus jolie toilette du matin, seule dans sa chambre, après avoir soupiré d'ennui, étendu ses membres gracieux sur tous les coussins de son appartement, prit enfin une feuille de papier fort soyeux, une plume ornée de dessins et de dorures, et, avec ces instruments élégants, elle écrivit à Samuel une petite lettre. Cette résolution lui était venue après une absence de trois jours

que fit notre héros pour donner plus d'importance à sa dernière brusquerie et une plus grande apparence de vérité à son prétendu découragement. Il brûlait certainement de revenir à Beauroc, mais il se garda bien de céder au désir de revoir sa belle avant le temps qu'il avait fixé pour son retour. Les amants se jettent ainsi dans une affectation perpétuelle ; il n'y a nulle part autant de fausseté, de mauvaise foi et de pitoyables manèges que dans leur conduite. Samuel poussa cette comédie jusqu'à vouloir reparaître devant Juliette avec un visage défait ; et comme son dépit et sa passion n'auraient pas suffi pour arriver à ce résultat, il prit le parti de se griser vilainement pendant trois jours avec son ami Henri, de courir les champs la nuit pour se priver de sommeil et s'accabler de fatigue. Une journée de diète absolue et d'eau de soude acheva de lui donner une mine de déterré, avec laquelle il se présenta chez sa belle. La pauvre enfant, qui ne pouvait deviner d'où venait cet air d'accablement, fut touchée des ravages qu'une passion combattue paraissait exercer sur son amant. En vérité, Samuel, à force de se pénétrer de son rôle dans cette indigne parodie, finissait par se persuader que l'amour seul avait réellement causé son abattement et sa pâleur. Juliette remit au sombre Samuel la

petite lettre soigneusement pliée qu'elle tira de son corset. — Charmant Capharnaüm dont on ne connaît pas les dimensions, puisque jamais on n'aurait cru que Charlotte Corday pût y cacher le couteau long et affilé qui sortit de son beau sein pour le plonger tout chaud dans le sang aigri de Marat.

Notre héros, en retournant chez lui, baisa le précieux papier et lut avec satisfaction ces mots qui lui prouvaient le succès de sa coupable pasquinade.

« Vous me désespérez. Pouvez-vous rester ainsi trois jours loin de moi ? Comment justifierez-vous une si mortelle absence ? Ne vous reverrai-je plus sous le sycomore ? J'y mourrai d'ennui dès demain si je vais seule m'y asseoir. »

— Eh ! ma charmante ! dit Samuel à haute voix, en marchant sur les bords du Loir, je fais comme vous, je néglige les occasions, je laisse passer un temps précieux ; je m'estime un trop grand seigneur pour jouir des biens que le sort m'accorde ; je lui donne, pour me payer une dette qu'il ne tient qu'à lui de nier, un délai qu'il ne demande pas. Vous regrettez de ne plus me voir, ma mignonne ; et que vous sert de m'avoir près de vous s'il ne s'agit que de causer de la pluie et des

étoiles ? Vive Dieu ! je vous apprendrai ce que vaut la jeunesse, et si un amant n'est bon qu'à dire des niaiseries amoureuses ou à rêver creux dans une stupidité contemplative.

Ne pas se trouver le lendemain au rendez-vous du sycomore eût été cependant une grande faute, et notre héros se promit bien de ne pas la commettre. Son sang, échauffé par les fatigues et les excès des jours précédents, ne lui permit point de fermer l'œil de toute la nuit, de sorte qu'il se leva plus pâle et plus abattu que la veille. Un violent mal de tête, le battement de ses artères et des éblouissements, lui donnèrent la crainte de tomber réellement malade et augmentèrent encore son désir d'en finir promptement par un assaut décisif. Quand il fut debout dans sa posture habituelle près de Juliette assise, il remarqua sur le visage de sa belle une délicieuse expression de douceur et d'intérêt qui s'accrut au récit exagéré qu'il fit de ses souffrances. Le moment était favorable pour redoubler ses instances. Juliette se défendit moins vivement qu'à l'ordinaire ; la pensée d'une entrevue nocturne lui causait déjà moins d'effroi ; elle était disposée à la tendresse par quatre jours d'absence et la vue des effets incontestables de la passion de son ami. Son cœur était troublé ; une lutte terrible entre ses

devoirs et son amour avait fini par épuiser ses forces ; son esprit consentait, tandis que sa bouche prononçait encore le refus. Cependant, il faut le dire à sa louange, le refus était officiel ; l'empire des habitudes l'emportait sur l'amour en poussant les lèvres à prononcer machinalement le *non* qui désolait Samuel. Cette sensible fille rougissait de plaisir et de crainte à la pensée d'une nuit entière passée dans le parc à se promener avec son amant ; sa poitrine se soulevait et toutes les fibres de son corps tremblaient par le désir de céder ; mais sa bouche répétait constamment le *non* désespérant. Samuel s'aperçut bien un peu de ce qui se passait ; il redoubla ses prières et renforça d'une belle teinte noire la peinture de ses douleurs : alors la tête pensive de Juliette adopta un petit signe négatif régulier comme le balancier d'une pendule.

Samuel, poussé à bout, regarda le ciel et prononça tout bas une effroyable imprécation :

— Il faut pourtant choisir, dit-il ; je ne puis vivre plus longtemps ainsi, Juliette ; vous le voyez, cela est au-dessus de mes forces.

— Mon ami, il est au-dessus des miennes de manquer à mes devoirs, et, je le sens, je serais perdue si je cédais à votre demande.

Notre homme fit un rire dont le sang de Juliette se figea.

— Oh ! sans doute ! ce serait descendre dans la tombe que de manquer si formellement aux convenances. — Plutôt mourir mille fois que de se promener sous les arbres à telle heure plutôt qu'à telle autre ! Causer à la clarté de la lune plutôt qu'à celle du soleil, ô Dieu ! quelle horreur ! La nature en frémirait, les astres se voileraient, les chevaux de l'Apocalypse viendraient courir sur ce gazon ; tous les oncles, toutes les tantes et tous les vieillards de la terre agiteraient leurs bras décharnés dans un cauchemar de plomb ; les morts sortiraient du tombeau et viendraient devant vous tirer leurs montres, en criant que l'heure n'est pas convenable. Certes, il ne faut pas moins que tout cela pour reprocher à une jeune fille le crime révoltant d'une entrevue nocturne avec celui qu'elle aime. O Juliette ! ne nommez plus amour ce que vous dites éprouver pour moi. Ne profanez plus ce mot en appelant ainsi le puéril attachement auquel vous ne feriez pas le plus léger sacrifice ! — Mais qu'est-ce donc que le cœur d'une femme à principes, pour qu'elle puisse assujétir l'amour aux vaines formalités que le monde prescrit ? C'est donc quelque chose d'informe et de vicié que la nature ne pour-

rait plus reconnaître et où elle n'a plus aucune influence ? Encore si une femme pouvait dire qu'elle suit des lois imposées à elle-même par ses propres réflexions ; mais il n'y en a pas une, fût-ce la plus sévère de toutes, qui n'obéisse machinalement à des règles inventées par d'autres, sans avoir seulement la pensée de s'assurer si elles ne sont pas une tyrannie révoltante.

Samuel perdait sa logique : les femmes mettent souvent à refuser cette obstination qu'elles montrent dans les occasions où elles sollicitent. Juliette ne chercha pas, après cette conversation, à éviter de passer sous les arbres touffus. La nécessité où se trouvait notre héros de garder une pose convenable dans les entrevues sous le sycomore ôtait sans doute beaucoup de force à ses paroles. Quand il se vit sûr de ne pouvoir être remarqué, il leva ses bras dans un geste impétueux de désespoir ; les muscles de son visage se contractèrent violemment, et le son de sa voix s'altéra :

— O mon Dieu ! s'écria-t-il, qu'est devenu l'amour dans ce siècle prosaïque, pour que les expressions de la passion la plus ardente ne puissent plus porter la persuasion ? Comment les femmes aiment-elles de nos jours ? Et vous, Juliette, que mettrez-vous en comparaison avec les sacrifices que je vous

fais. Apprenez que je suis un homme orgueilleux. Eh bien, mon orgueil tombe devant vous, je suis humilié, anéanti, vaincu, je vous supplie par tout ce qui vous est cher de me rendre la vie. —

Ma façon de penser, cher lecteur, est que dans cet instant Juliette aurait dû se jeter dans les bras de son amant. Si elle ne le fit pas, ce fut sans doute parce qu'elle avait résolu de ne point céder ce jour-là, et qu'avec la volonté de tout accorder bientôt, une femme n'aime pas à manquer aux petits arrangements qu'elle a pris avec elle-même. Elle était vivement émue ; mais elle témoignait une défiance singulière, comme on le verra par cette réponse :

— Votre peine me désole, mon ami, et je vous promets de vous donner des preuves de mon amour, oui, je vous le promets. Pourtant vous avez souvent employé l'artifice avec moi ; vous avez cherché à briser tous les liens qui m'attachent à mes devoirs : je ne puis m'empêcher de vous craindre, et vous devez me le pardonner.

C'était mal répondre au langage de Samuel. Je vous assure qu'il parlait sincèrement, et que, si j'avais pu soupçonner dans ses paroles la moindre fausseté, je n'aurais jamais écrit cette histoire ; je l'aurais abandonné comme un incurable scélérat.

Aussi je puis affirmer qu'il ressentit une douleur aiguë de la froideur de sa belle. Cette secousse morale, jointe à la fatigue physique, lui causa une défaillance subite; un nuage se répandit sur ses yeux ; il fut obligé de se coucher à terre.

L'homme s'était évanoui.

Comment une femme sensible n'aurait-elle pas été frappée d'une preuve si inattendue de sincérité ? Dieu seul savait au juste quelle part avaient la fatigue, l'insomnie et l'orgie dans cet évanouissement, cela ne me regarde pas. D'ailleurs, si ce n'était là qu'un heureux hasard, j'ai toujours pensé qu'en amour tout est de bonne guerre. Certes le lecteur sait quelles profondes racines l'éducation avait jetées dans le cœur de Juliette, et j'avoue que j'en aurais eu plus de plaisir à voir cette aimable fille à genoux près de son amant, l'appelant par les noms les plus tendres, et soulevant la tête mortellement pâle de Samuel, qui ouvrit bientôt les yeux. Notre héros sentit les larmes de sa belle tomber sur son visage. Il eut alors assez de présence d'esprit pour répéter les paroles de Juliette :

— Vous avez souvent employé l'artifice !

C'était un habile coup de poignard ; elle ne put supporter ce reproche, et, pour ne pas l'entendre, elle s'écria :

— Ordonne, je suis ton esclave, je t'obéirai.

— Je veux te voir cette nuit, dans ce jardin.

— A minuit je descendrai.

Ils se séparèrent là-dessus. Samuel courut chez lui porter à l'homme paisible cette heureuse nouvelle, et Juliette s'enferma dans sa chambre, où elle eut le loisir de repasser dans son esprit toutes les circonstances qui l'avaient entraînée à prendre un engagement imprudent qu'elle ne pouvait plus rompre. Je n'ai pas le bonheur de savoir quels étaient les projets secrets d'une si jolie personne ; j'oserais seulement assurer qu'elle avait, depuis longtemps, l'intention d'accorder à Samuel l'entrevue nocturne ; mais je ne saurais dire quel jour elle avait fixé, ni si elle fut bien contrariée de voir ce jour avancé par un événement imprévu.

En retrouvant l'homme paisible assis dans sa posture habituelle, la tête en arrière sur le vieux fauteuil de velours rouge, sa pipe en main, une table près de lui, et sur cette table, à portée du bras, une bouteille de bière et un sac rempli de tabac turc, Samuel comprit mieux tout le chemin que la fortune lui avait fait parcourir depuis quelques heures, tandis qu'elle paraissait oublier complètement Henri dans son état de quiétude. Malgré la joie qui précipitait les battements de son cœur, et

l'impatience où il était de raconter les événements de la matinée, l'homme actif, par une prétention ridicule à la diplomatie, voulut cacher le trouble de son âme. Il se plaça donc dans un large fauteuil en face de l'homme paisible. Il attendit que Henri eût fixé sur lui ses yeux myopes, et qu'il eût répété trois fois cette question laconique :

— Eh bien ?

Pour commencer d'un ton d'insouciance le récit de sa conversation avec Juliette, il choisit, pour faire ce récit, les expressions les plus simples et les plus communes, et cependant l'homme paisible écoutait avec le plus grand intérêt les détails de cette entrevue amoureuse, rédigés en style de procès-verbal. Comme s'il avait pressenti l'importance que prendrait la fin de l'histoire, Henri souleva sa tête orientale et pencha son corps en avant, les coudes appuyés sur les deux bras du fauteuil.

Sa pipe s'éteignit.

Plusieurs exclamations sortirent de sa bouche, ordinairement silencieuse ; mais quand il apprit le singulier évanouissement de Samuel, l'homme paisible fut saisi d'effroi :

— Mon Dieu ! s'écria-t-il en essuyant son front couvert de sueur, qu'une séduction est une affaire pénible et difficile !

C'était la première fois que la surprise poussait Henri le tranquille jusqu'à interrompre si brusquement son ami, et Samuel, par esprit de contrariété, se mit à regarder en l'air comme s'il n'avait pas l'intention d'achever son récit. Il le reprit pourtant, et annonça l'heureux résultat.

— Corbleu ! dit l'homme paisible, il fallait supprimer ce fatigant bavardage et conter la chose en quatre mots.

L'homme actif riait aux éclats ; mais Henri, reprenant aussitôt son calme parfait, vida sans rancune la cheminée de sa pipe en frappant à petits coups sur le bord de la table, puis il remplit son verre pour se préparer à causer longuement des événements probables de la nuit.

IX

LA DÉFAITE

Rien n'est sûr ici-bas qu'un humide baiser,
Que le rayon tremblant d'une prunelle noire,
Que de sentir un sein sous la main s'apaiser,
. . . . . .
Rien n'est sûr ici-bas, rien n'est bon que d'aimer.

SAINTE-BEUVE.

Cher ami ! je t'aime du fond de mon cœur.

GOETHE.

Je conviens sans hésiter que l'octogénaire planteur de La Fontaine aurait souri de pitié en voyant Samuel, dans une extrême agitation, comptant les minutes en attendant l'heure fixée pour aller à son rendez-vous amoureux, et pourtant je vous assure que j'aurais donné toute la plantation et l'octogé-

naire par-dessus le marché, pour être à la place de notre héros. — On me croira si l'on veut.

Dix heures venaient de sonner.

— Je pense que je ferais bien de partir, dit l'homme actif, renonçant à cacher son impatience.

— Veux-tu donc te morfondre pendant une grande heure et compter tout ce qu'il y a d'étoiles là-haut ?

— Non, assurément ; mais je pourrais rencontrer quelque obstacle qui me fît perdre du temps.

L'homme actif se trompait lui-même à plaisir : depuis longtemps il avait noté les endroits où les murs du parc étaient faciles à franchir, et son itinéraire était tracé d'avance. Henri voulut malicieusement poser le microscope sur le cœur d'un amoureux palpitant d'espoir.

— Ça, dit-il avec emphase, j'espère que demain nous rirons bien ensemble des scrupules et des débats de ta charmante. Je veux en connaître les moindres détails.

— Je ne sais pas ce que je ferai demain, dit Samuel en regardant son ami de travers ; mais, puisque tu parles si légèrement d'une affaire si sérieuse, tu me feras plaisir en jurant sur l'honneur de ne jamais commettre une indiscrétion. Sais-tu

bien que, pour cette innocente fille, la réputation c'est la vie ?

— Voilà que nous tombons dans le romanesque. — As-tu donc oublié le serment que tu fis hier de punir impitoyablement ta belle des tourments que sa vertu t'a fait souffrir ? Je suis fort de ton avis, mon ami. — Le talion, le talion, c'est la vraie justice ; il faut rendre le mal pour le mal, et le rendre au centuple, si l'on peut. L'usure est permise dans la vengeance. — Or, la vengeance sera demain en ton pouvoir.

Samuel était indigné, il s'écria :

— Qu'as-tu donc aujourd'hui, maître Henri le placide, pour vouloir le malheur d'une céleste fille? Quel bien te reviendra-t-il de sa ruine? Sais-tu que tu me conseilles la plus infâme et la plus inique ingratitude ?

— Je sais bien, dit Henri en souriant, qu'il y a un parti meilleur encore : c'est de faire de tout ceci une bonne spéculation. — La fille une fois séduite, on peut forcer la famille à terminer la comédie par un mariage. On te donnera une grosse dot ; tu seras le plus riche propriétaire du pays, et nous danserons à tes noces ; corbleu ! je veux faire des *jetés-battus* à fasciner toutes les danseuses réunies de la Touraine et du Blaisois.

— Au diable la dot et le mariage ! le bonheur s'envole au son des violons. O Juliette ! adorable fille ! c'est ton amour seul qu'il me faut, ton amour que je déroberai au milieu de la nuit et que je veux savourer longtemps avec toutes les douceurs du fruit défendu.

L'homme paisible pressait avec affection la main de Samuel.

— Je te félicite, dit-il ; tu es organisé merveilleusement pour être heureux : tu es *roué* dans le combat et sentimental après la victoire. — Il faut voir pourtant combien de temps cela durera. — Tu sais que je te l'ai dit souvent dans tes moments de misanthropie : tu te crois méchant, et tu es le meilleur garçon de la terre.

Onze heures sonnèrent. — Les deux amis sortirent ensemble de la maison de Samuel.

— Il est heureux, se disait Henri ; mais que de peines pour arriver à ce résultat ! — Je ne sais si je voudrais de son bonheur à ce prix. Moi, je dormirai bien cette nuit.

Ce tranquille garçon ne fit pas même un soupir en pensant aux plaisirs qu'allait goûter Samuel. — C'est qu'il ne connaissait pas l'envie, et puis il n'avait pas vu Juliette ; mais le lecteur et moi, qui sommes de ses amis, ne sentirons-nous pas quelque

dépit en voyant une si jolie personne prête à se jeter dans les bras d'un homme ? La malheureuse enfant ! que ne suis-je près d'elle pour lui montrer par un discours plein d'éloquence, le gouffre entr'ouvert sous ses pas. — Avec quelle chaleur entraînante je la prêcherais pour la faire renoncer à son épouvantable dessein ! Et vous, lecteur sensible, que feriez-vous ? — J'espère encore qu'il surviendra quelque accident imprévu pour empêcher le crime abominable, — que vous voudriez bien commettre à la place de Samuel. — Je suis comme vous, je n'aime pas que les autres soient heureux. Il me semble que c'est autant qu'on me vole. — Je tremble, à vrai dire, que Juliette ne se tire pas sans accident d'un si énorme danger. — Quoi qu'il advienne, nous glorifierons Dieu, n'est-ce pas, bon lecteur?

Comme il y aurait une lâcheté indigne à dénoncer deux amants dont on a surpris le secret, et qu'il ne dépend pas de nous de mettre obstacle à l'entrevue nocturne de Samuel et de Juliette, il ne nous restera, je le vois, d'autre plaisir que de nous cacher sous les broussailles du parc pous assister furtivement à cette entrevue. Vous y prendrez intérêt, j'en suis sûr, lecteur passionné. Supposez donc que nous attendons tous deux, au pied

d'une muraille, l'arrivée de l'amoureux. La nuit est chaude et noire : point de lune dans le ciel ; des nuages épais et immobiles sont suspendus à l'horizon ; point d'autre lumière que celle de quelques planètes et d'un ver luisant, si vous y tenez beaucoup. Vous tenez votre main posée sur les pans de mon habit, de peur de vous égarer, car moi seul je connais les localités. Nous écoutons de toutes nos oreilles.

Un homme arrive à travers les blés par un sentier étroit. Son pas est ferme et précipité. On reconnaît au bruit de ce pas que tous les muscles de l'homme sont parfaitement souples et disposés à l'exercice, que ses nerfs sont à un haut degré d'excitation. Escaladons ce mur, sans quoi ce garçon-là serait bien vite arrivé près de nous. Glissons-nous le long de ces arbustes et marchons sur ce gazon, pour éviter de faire aucun bruit. Nous voici tout près du château. Cachons-nous sous ce lilas, et tenez-vous coi. Voyez : une seule fenêtre brille d'une lumière rouge. C'est la chambre de Juliette. Nous sommes à peine blottis dans ce coin depuis trois minutes, et déjà je vous montre du doigt quelque chose de noir qui se meut près de nous, c'est Samuel. Eh ! que fait-il donc, le malheureux ? Il s'assied sur le sable. Il vient de pousser un soupir plein

d'éloquence ; vous avez compris son angoisse. — Je vous assure qu'un flacon de sels ne lui serait pas inutile. Vous croiriez au soufflement de ses poumons que le pauvre garçon va rendre l'âme. Le voici qui se trouve subitement sur ses pieds : c'est qu'il a vu une ombre se dessiner sur la fenêtre éclairée. Regardez-la : c'est Juliette. — Samuel est donc fou ? Il agite un mouchoir en l'air. Il ne songe pas que, dans une telle obscurité, un vaisseau passerait sur ce gazon, toutes les voiles au vent, sans que personne pût rien voir d'un si beau phénomène, excepté quelque chat courant sur les toits.

Si je ne craignais d'être entendu, je vous prierais de faire sonner votre montre à répétition pour savoir si nous devons encore attendre longtemps. Silence ! — Minuit sonne à l'horloge du Gué-du-Loir. — La lumière de Juliette est éteinte. L'imprudente jeune fille se glisse sans doute dans un dédale obscur d'escaliers et de corridors. Elle ouvre les portes avec l'adresse d'un vieux forçat. Notez bien que dans toute autre occasion, elle serait morte de peur en parcourant ainsi le château sans lumière. O puissance de l'amour ! qu'es-tu donc pour jeter dans le cœur d'une fille timide une telle résolution ?

Voyez. — Un grand quart d'heure s'est écoulé

depuis que Juliette a éteint sa lampe. Quelles transes mortelles elle doit éprouver chaque fois qu'elle fait crier une serrure ! Cela fait frémir. N'est-ce pas qu'il faut se donner bien de la peine pour courir à sa perte ? Samuel est debout, immobile. — Je crois que ses bras sont croisés et qu'il regarde le ciel. Que murmure-t-il tout bas ? Il vient de répéter :

— Oui, je suis un heureux joueur au *pharaon* de la vie.

Ecoutez-le ; il parle italien cette fois ; il s'écrie :

— *Adesso, adesso.*

Comme l'Égiste d'Alfieri, il a une sorte de délire, dites-vous ? N'en croyez rien. Au moment de l'exécution, cet homme-là reprend tout son sang-froid ; c'est un diable incarné, je le connais. Il s'approche d'une porte par où va sans doute venir la coupable jeune fille. N'avez-vous pas entendu un bruit de fer ? Si je retrouve Juliette dans quelque bal à Paris, cet hiver, je vous ferai voir sa main au milieu d'une contredanse, et vous me direz s'il n'est pas incroyable qu'une main si petite ait pu soulever l'énorme barre de fer qu'elle tient dans ce moment. Samuel, qui connaît ces doigts mignons, sourit en y pensant, et tout l'enfer est dans son sourire. La porte s'ouvre, — c'est elle !

Nos deux amants se tiennent longtemps embrassés. Bon lecteur, si vous n'avez pas encore été dans une circonstance semblable, vous ne pouvez avoir aucune idée du bonheur qu'ils goûtent dans ce premier embrassement. Il faut, pour le comprendre, calculer tout ce que l'attente et la terreur viennent de leur faire souffrir. Avez-vous éprouvé, dans une cruelle maladie, une fièvre horrible qui faisait craquer vos dents, qui raidissait vos membres et vous poussait à désirer de mourir? Eh bien, supposez que tout à coup cette fièvre s'éteigne, que vos forces reviennent et que vous sautiez hors du lit, prêt à mettre votre plus bel habit pour courir vous asseoir plein de joie au balcon de l'Opéra, vous sentirez ainsi quelque chose approchant du plaisir de nos amants. — Mais non, ce n'est pas cela, et j'y renonce.

Ils s'éloignent ensemble sous les arbres les plus épais. Les suivrons-nous jusque-là? En vérité, je craindrais que nous ne vinssions à jouer un rôle assez sot. Pourtant ces jeunes gens s'aiment, et la passion ennoblit tout. Il n'y a plus de grotesque dès que la passion est de la partie; ne troublons pas le bonheur des amants. Ils se jurent de s'aimer toujours; ils ne croient plus à l'inconstance. — Laissons-les dans cette délicieuse illusion. — O Ju-

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF

liette! pauvre Juliette! qu'es-tu devenue! Nous n'avons plus que faire ici. Il n'y a plus de jeune fille innocente. Fuyons. J'ai besoin de prendre l'air; je me sens la tête en feu. Vous, bon lecteur, courez chez votre maîtresse, car vous allez vous trouver bien isolé sur la terre, et vous aurez besoin d'entendre une bouche adorée vous répéter que, vous aussi, vous êtes aimé. Demain nous pleurerons sur le malheur de Juliette. Mais voici une chose bien étrange. Je vous serre le bras fortement. Nous ne sommes pas seuls. Quelqu'un est auprès de nous à regarder aussi nos amants. O ciel! quel peut être cet homme! Je ne l'ai vu qu'un moment, et je n'ai pu le reconnaître. Il était debout, appuyé sur un arbre. Les malheureux jeunes gens sont donc découverts? Est-ce un espion, ou n'est-ce qu'un curieux? Peut-être c'est un fantôme sorti de la tombe? Quelque ancêtre de Juliette qui vient se tordre les bras dans la nuit, en voyant la perte de sa nièce chérie. — Les morts sont discrets. — Mais non; c'était bien un homme; j'ai entendu sa respiration brève et haletante. Il a poussé un soupir de rage et de détresse, comme celui de Shylock à la nouvelle de la fuite de sa fille. — Ou peut-être de plaisir, car les hommes sont ainsi faits, et Tibère, vieux et ridé, sentait bondir son cœur endurci à la

vue d'une orgie ou d'une danse lascive de courtisanes. Comment cet espion a-t-il surpris le secret de nos amants ! J'en frissonne. — Que va-t-il arriver, bon Dieu ! Fuyons, fuyons ; il y a ici quelque affreux malheur prêt à tomber sur cette maison, comme la foudre.

Voici justement de gros nuages qui s'avancent. Il va faire de l'orage ; et puis ce côté du ciel commence à s'éclairer. — Le jour va venir. Ces jeunes gens sont bien imprudents. Enfin ils se sont séparés. Samuel sans doute emporte la promesse d'une seconde entrevue. Voyez-le marcher là-bas dans le sentier. Il baisse la tête et paraît plongé dans une rêverie profonde...

Songe bien à ton crime, vil séducteur. Repasses-en dans ton esprit toutes les circonstances. L'enfer triomphe avec toi. — Tu ris. — Tu ne t'aperçois point de la pluie qui tombe à torrents.

Pourtant le voilà qui s'arrête, saisi aux cheveux par ses remords. Sa conscience mugit et s'élève comme une marée impétueuse. — Le scélérat ! je l'ai vu, à la lueur d'un éclair, faire de son bras droit un geste expressif pour repousser les reproches de son cœur. — Sans doute il s'est écrié :

— Au diable ! — Qui oserait dire qu'il eût été plus scrupuleux que moi ?

Et il reprend sa marche dans le sentier glissant qui borde le Loir.

Puisses-tu disparaître dans les eaux tranquilles de cette rivière, maudit séducteur !

X

L'ARROSOIR

> Mets des ailes à ta meilleure bête; cours, viens, vole ; c'est l'ordre de ton maître et la prière de ton ami.
>
> HENRI IV. — *Lettre au baron de Batz.*
>
> Guaï à me !
>
> ALFIERI.

On devine aisément qu'après cette nuit agitée, la pauvre Juliette resta longtemps enfermée dans sa chambre, et qu'elle ne se décida qu'avec peine à descendre au salon. Il lui semblait qu'elle allait paraître devant un tribunal sévère, et, tandis qu'elle regardait les assistants avec effroi, chacun s'extasiait de la beauté de son visage défait et du charme nouveau que la souffrance donne aux jeunes filles. Hélas ! toute son existence était changée ; le monde

était revêtu à ses yeux d'une forme nouvelle. — Il lui fallait désormais mentir incessamment dans son maintien, dans ses discours, dans ses pas et ses gestes, dans le silence et l'immobilité. Heureusement que les femmes sont habituées de bonne heure au facile exercice du mensonge. Juliette n'eut pas une grande peine à tromper des regards pleins d'indulgence. Qui pouvait douter de son innocence ? — Le diable y eût été trompé. — Il n'y avait qu'à fermer les yeux et à dire : Si ce n'est pas la sagesse même, si ce n'est pas la vérité, c'est la sagesse qui a tort et la vérité qui est mensonge.

Samuel et l'homme paisible ne dirent pas un mot de la nuit aventureuse dont le lecteur connaît les détails, dans leurs conversations du lendemain ; Henri ne voulut pas faire une question indiscrète, et Samuel eût regardé, dans ce moment, une confidence comme un sacrilège. Il faut leur savoir gré d'avoir montré ce respect religieux pour les mystères de l'amour. Il est vrai que l'homme actif, heureux du succès de ses projets, plein de confiance dans la bienveillance de la fortune, dormit pendant une grande partie de la journée. Son sommeil était profond et délicieux, le réveil fut plus délicieux encore. Le second jour avait été fixé pour une seconde entrevue, et la perspective d'un bonheur

prochain donne une couleur bien brillante à la vie.

Quand le soir attendu fut venu, Samuel prit le chemin de Beauroc avec plus de plaisir encore que la première fois. Cette nuit n'était pas moins obscure que l'autre ; le feuillage des sycomores, dont le soleil projetait les ombres pendant le jour en découpures innombrables, se dessinait sur le ciel comme une masse noire et compacte ; il prêta encore son abri à nos amants. Les grillons qui chantaient sous l'herbe se turent et prirent la fuite en voyant leur lit ravagé par deux êtres de dimensions incalculables pour leur petitesse. La chaleur était excessive ; ce fut pour Samuel un prétexte d'ôter à Juliette un fichu de soie qu'elle avait à son cou, et qu'il voulut emporter comme un souvenir de leurs moments d'ivresse. Jamais une femme n'a refusé d'accorder à son amant une faveur si simple ; Samuel posa donc le fichu sur l'herbe à côté de sa cravate, dont il venait aussi de se débarrasser. L'entrevue fut longue, et cependant l'heure fixée pour la séparation sembla trop tôt venue, car les amants heureux ont toujours murmuré du peu de temps que met ce grain de sable qu'on nomme terre à faire la moitié de sa révolution. Vraiment, je n'aime pas à penser que nous dormons pendant que ce globe infatigable continue de tourner avec une vitesse de neuf lieues par seconde.

Il fallut donc se quitter, et dans cet instant on regarde toujours l'avenir avec une sorte d'inquiétude ; Juliette se jeta au cou de Samuel et le serra convulsivement dans ses bras, comme pour se débattre contre l'impérieuse nécessité d'une séparation. Il en résulta que notre héros, dans cette douce distraction, oublia sur l'herbe sa cravate et le fichu de soie. Il faut savoir ce que c'est que le trouble d'un amant pour comprendre comment un garçon aussi prudent que Samuel pût tomber dans une telle faute. Il était rentré chez lui depuis une heure, et le paisible Henri venait d'arriver lorsqu'il s'aperçut de son oubli. Le lecteur, qui sait quel soin l'homme actif avait toujours mis à éviter la plus légère imprudence, comprendra la colère violente qu'il ressentit contre lui-même. Si quelque personne du château venait à trouver ces deux objets sur l'herbe foulée, ce pouvait être une matière à de singulières conjectures. Samuel s'arracha les cheveux et courut par la chambre comme un insensé. Il s'arrêta devant Henri, qui suivait des yeux tous ses mouvements.

— Comprends-tu que je suis un homme perdu, écrasé, le comprends-tu ? Le soleil est levé ; si je cours au château, et que je sois rencontré à une telle heure dans les allées du parc, ce sera donner une nouvelle preuve. Si je ne vais point retirer ce fu-

neste fichu, il ne peut manquer d'être trouvé par quelqu'un de la maison. O hasard, fortune ! m'abandonnez-vous déjà ?

Et il se remit à courir, renversant tout ce qui se trouvait sur son passage. Le tranquille Henri lui-même ne put voir froidement l'agitation et la cruelle perplexité de Samuel. Il se frappait le front et marchait à grands pas, répétant :

— Quelle terrible situation !

— Écoute ! s'écria l'homme actif : tu peux me sauver de ce danger. Cours à Beauroc sans perdre une minute, et va chercher le fichu maudit.

— Comment, mon ami, tu veux que ce soit moi ?

— Sans doute, on ne te connaît point. — Viens, je t'indiquerai le lieu.

— Mais je n'ai jamais escaladé un mur de ma vie.

— Eh bien ! tu commenceras aujourd'hui.

Samuel prit Henri par son habit et l'entraîna de force. L'homme paisible, électrisé malgré lui, commençait à perdre la tête ; il courait à travers champs comme un furieux, répétant :

— O ciel ! tout est perdu si j'arrive trop tard ! avec plus de chaleur qu'il n'en avait jamais mis dans l'exécution de ses propres desseins. Il franchit la muraille fort lestement pour une première fois,

et parvint sans obstacle jusqu'à l'endroit indiqué par Samuel ; il reconnut le groupe de sycomores, et vit l'herbe foulée ; mais les deux objets avaient été enlevés. L'homme paisible retourna, consterné, annoncer cette nouvelle à son ami, qui tomba aussitôt dans une profonde tristesse, car sa conscience était horriblement bourrelée par le sentiment de sa faute. Cependant, comme Henri avait remarqué que les fenêtres du château étaient encore fermées, Samuel pensa que le fichu avait été trouvé par quelque jardinier, qui peut-être aurait eu l'heureuse fantaisie de se l'approprier ainsi que la cravate. Cet espoir le rassura un peu.

— Peut-être, dit-il à son ami, la fortune a-t-elle poussé sa prédilection pour moi jusqu'à prendre la peine de réparer mon imprudence.

Henri secoua la tête avec un air d'incrédulité.

— Je crois plutôt que le sort te prépare quelque infernale trahison ; et ce serait un grand malheur pour toi, car si de nouveaux obstacles te séparent de ta belle avant que ta première ardeur soit apaisée, tu tomberas dans une passion sérieuse et tu seras extravagant comme Werther. Il n'y a pourtant rien à tenter pour prévenir le mal, s'il doit arriver. — On ne peut jouer au plus fin avec le sort sans être battu à plates coutures.

Quand la nuit fixée pour la troisième entrevue fut arrivée, l'homme paisible se sentit agité par des pressentiments funestes. Il répétait souvent, avec son emphase indolente :

— Jouis bien de cette entrevue, amant malheureux, savoure bien les embrassements de ta maîtresse, car c'est ton dernier jour de bonheur, et peut-être que tu cours à la mort. Prends des armes ; crois-moi, il vaut mieux revenir, comme Don Juan, avec un meurtre sur la conscience, que de laisser ta vie dans une misérable aventure.

— Persuade-toi bien, répondit Samuel, que si le sort a résolu de me trahir, ce sera par quelque combinaison que nous ne saurions deviner. Il suffit que nous ayons prévu la possibilité d'un guet-apens pour que ce soit une chance à écarter. Je ne prendrai point d'armes. Je fermerai les yeux et me fierai à la fortune, ma fidèle servante, mon entremetteuse dévouée, jusqu'à ce que la perfide me frappe si rudement que je puisse l'accabler de reproches, comme César assassiné par son fils bien-aimé. Je persisterai à me confier à mon heureuse étoile, parce que je remplis une mission de mal, et que dame nature, cette aimable dévergondée, est de moitié dans mes projets.

—Il faut pourtant songer, reprit Henri, qui pouvait

écouter sans horreur de pareils discours, que jamais le plus heureux joueur du monde n'a gagné vingt coups de suite. Les probabilités ne sont pas à dédaigner.

— Chaque fois que la roue tourne, la machine ne consulte point les chances qui ont précédé ; c'est donc comme si le jeu commençait. La vie est courte, pourquoi ne pourrais-je placer mes années de jeunesse sur une série heureuse ? Ce sont les audacieux qui forcent la main au hasard. Il ne faut pas se retirer du jeu dans le plus fort d'une veine de bonheur ; alors, au contraire, l'homme hardi double sa mise. C'est dans le malheur qu'il faut lutter, prévoir, calculer avec courage et prudence.

— Suis donc ton instinct ; mais demain, si j'en crois mes pressentiments, tu m'annonceras quelque nouvelle malheureuse, et cette nuit la chance doit tourner.

— Nous verrons.

L'homme actif courut à Beauroc, plein de confiance dans son étoile. Je ne sais dans quel coin brillait cet astre bien intentionné ; mais, comme le ciel était couvert de nuages, Samuel l'aurait vainement cherché des yeux. Il fut contrarié par la crainte de voir le temps de son entrevue abrégé par un orage. En arrivant près des murs du parc, Samuel

entendit avec surprise quelqu'un marcher devant lui. Il s'arrêta et le passant s'éloigna ; mais notre héros regarda le ciel d'un air d'impatience, et lui adressa ce juste reproche :

— Que signifient ces ridicules obstacles, fortune, ma mie? ce sont là de sottes combinaisons. Si je ne dois point réussir ce soir, il faut me le faire voir à l'instant.

Cette apostrophe inattendue déconcerta sans doute le hasard, car un silence parfait suivit, et le vent de la nuit se mit à dissiper les nuages. Minuit sonna bientôt. La fidèle Juliette vola dans les bras de son amant. Les scrupules de jeune fille, la timidité, la pudeur, les liens de famille, l'empire de l'éducation, tout cela s'était envolé dans les airs, et l'amour seul était resté maître de son cœur. En peu de jours une femme fait du chemin, une fois que le premier pas est franchi. Juliette savait tout le prix de cet instant, elle en goûta le charme avec toute l'ardeur d'un cœur de vingt ans. Samuel aussi, dans l'effusion de sa joie, remerciait la nature et sa maîtresse ; il s'écria :

— O mon Dieu ! jamais je ne fus si heureux.

Le feuillage s'agita tout auprès de nos amants à cette exclamation. C'était sans doute quelque pauvre oiseau chassé de son gîte. Qui peut veiller à une

telle heure ! Il n'y a que des amants ou des voleurs. — Je suis fâché de ce rapprochement. — Il y a encore les hibous et les savants : — ceux-là sont inoffensifs ; — les jaloux et les meurtriers : — ceux-ci ont mené à triste fin plus d'une affaire. Mais qui aurait pu en vouloir aux jours de la douce Juliette ? Et Samuel était bon pour défendre sa vie. Vogue la galère ! Soyez heureux, jeunes gens, et jouissez du présent. L'amour est le premier des biens ; après lui la vie ne vaut plus un fétu. J'aurais volontiers monté la garde sous les sycomores pour veiller au repos de nos amants ; oui, je l'aurais fait avec joie ; je me serais armé de sabres, de haches et d'épées ; j'aurais impitoyablement mis en pièces le premier qui serait venu troubler leur bonheur, et cela, non pas pour eux, mais pour l'amour, le seul dieu qu'on ne puisse nier. — C'est ma religion.

Le jour vint pourtant mettre fin à cette longue entrevue. Il se posa d'abord tout doucement sur la cime des arbres pour regarder ces amants qui l'allaient maudire ; il écouta leurs soupirs ; il voulut éclairer le visage de Juliette, pâle de plaisir ; il se joua dans ses beaux cheveux blonds, qui flottaient au vent mêlés de brins d'herbe et de feuilles mortes ; le coquin se glissa sur l'épaule la plus blanche du

monde et jusque dans une poitrine admirable, qu'un peignoir large cachait à peine. Il fallait absolument se séparer. Nos amants reprirent le chemin du château. Tout à coup les pieds de Samuel vinrent à heurter un objet qui rendit un son métallique. Ce n'était ni une épée *meurtrière*, ni un glaive *vengeur*, ce n'était qu'un arrosoir de cuivre ; mais cet arrosoir ne se trouvait point à cette place lorsque Juliette était descendue ; il semblait qu'on l'eût posé exprès au milieu du chemin et vis-à-vis de la porte, encore ouverte, par où devait rentrer la pauvre fille, afin de lui faire voir qu'on savait son secret. Je vous demande si ces amants furent interdits ? L'Espagnol Cervantes n'aurait pas manqué de vous prévenir de ce bizarre événement, cher lecteur, en donnant pour sommaire à ce chapitre :

Où l'on verra comment Samuel et Juliette restèrent stupéfaits et saisis de terreur à la vue d'un arrosoir.

— Peut-être, dit notre héros pour rassurer sa maîtresse, qu'un jardinier plus matinal que les autres est passé par ici sans que nous l'ayons entendu.

— Malheur ! malheur !

C'est tout ce que put dire Juliette avant de rentrer précipitamment chez elle.

— Henri avait raison, dit l'homme actif tristement, on ne peut jouer au plus fin avec le sort sans se faire battre.

Il voulut se cacher derrière les arbres pour voir qui viendrait retirer l'arrosoir ; mais personne ne parut, et Samuel, découragé, regagna son logis. Sa confiance dans la prédilection de la fortune avait reçu là un coup mortel. — La trahison était évidente. Juliette aussi pleurait à chaudes larmes dans sa chambre. — Voilà bien du bruit pour un arrosoir, le plus innocent de tous les instruments.

— Tu avais raison, dit l'homme actif à son ami, la fortune m'abandonne.

Henri trembla ; il crut que Juliette était morte, que Samuel ne devait sa vie qu'à un combat opiniâtre, dans lequel, sans doute, un père, un oncle et quatre valets étaient restés sur la poussière.

— Ce n'est que cela ? s'écria-t-il avec joie. Les malheurs dont j'avais hier le pressentiment ne sont pas si affreux que je le pensais d'abord.

Samuel était douloureusement affecté. Cet arrosoir lui semblait l'annonce d'une catastrophe prochaine ; il répéta plusieurs fois.

— Hélas ! il est donc vrai que les chances du jeu vont tourner contre moi.

XI

LE SOURNOIS

> La tête de ce gaillard-là est donc le bissac du diable ?
>
> CERVANTES.
>
> La honte est une invention humaine ; par elle, la société se venge de la nature.

Samuel, Henri et Juliette réfléchirent toute une matinée sur le mystère de l'arrosoir, au point d'en avoir des vertiges ; de nouveaux sujets de réflexion furent encore donnés à notre héros par la visite bien inattendue de Florimond accompagné de Raoul. Samuel et l'homme taciturne causèrent ensemble fort longtemps. Si la visite de Raoul avait un but secret, sa diplomatie fut si tortueuse qu'on n'y pouvait rien découvrir. Sans doute il était de ces gens qui poussent la manie de dissimuler jus-

qu'à envelopper d'un voile épais leurs plus simples pensées et les actions de la vie ordinaire. Les jeunes gens aiment assez à parler de leurs maîtresses ; Raoul se compromit jusqu'à attirer la conversation sur ce sujet ; mais, Samuel se tenant sur la réserve la plus sévère, l'homme taciturne en vint jusqu'à faire des questions.

— Nous avons à Beauroc de jolies femmes : laquelle préférez-vous ?

— Je ne sais ; et vous ?

— Ni moi. On prétend que vous êtes épris de la belle Juliette.

— Eh ! eh !

— Je ne m'en étonnerais nullement, et je vous complimenterais de ce choix.

— Ah ! ah !

— Ce serait un riche parti.

— Pou-ouh !

— L'ingénuité de cette jeune fille est surtout aimable, autant que son visage est charmant.

— C'est votre avis ?

— Sans doute. — Et vous, qu'en pensez-vous ?

— Vous avez bien raison.

— Ce sera une femme aussi sage que belle.

— Il faut la demander à son père.

— Je ne songe point au mariage.

— Ni moi.

— Je la soupçonne d'avoir l'imagination plus vive qu'on ne pense.

— Peut-être bien.

— Heureux celui qui pourrait lui plaire !

— Il faut essayer.

— La pensée ne m'en est pas venue.

— Ni à moi.

— Une séduction n'est point mon fait ; d'ailleurs, j'avoue que je m'en ferais un scrupule ; et je suis persuadé qu'en cette occasion, un projet si coupable exciterait une indignation générale.

— Vous croyez ?

— Le corrupteur d'une si charmante fille serait honni et peut-être persécuté jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

— Il n'est pas impossible.

— Cela mérite considération pour nous autres jeunes gens.

— Sans doute, dit Samuel en traçant négligemment un petit dessin sur le sable ; mais une chose fâcheuse, c'est qu'un acier de deux pouces seulement, introduit sous le pectoral gauche par un simple coup de seconde, suffit pour causer une mort instantanée, ce qui mérite aussi quelque considération : avouez-le.

— Assurément.

— Une mort douloureuse, un froid mortel, — le sang se précipite dans les poumons et arrive jusqu'à la bouche du blessé ; le cerveau, qui reste intact, a le loisir de sentir la douleur d'une dissolution subite dans toute son intensité. — Ce doit être horrible.

Raoul pâlit et répéta :

— Horrible !

— Je n'aimerais point à éprouver cette torture.

— Ni moi.

Raoul, interdit, prit son chapeau et s'en fut, entraînant le loquace Florimond.

— Que voulaient ces sots personnages ? dit Samuel après avoir poliment reconduit ses hôtes.

L'homme paisible et son ami, accoudés sur la même table, se mirent à conjecturer. Ils se frottèrent le front, clignèrent les yeux, les fixèrent au plafond et réfléchirent profondément ; puis ils dirent tous deux en même temps :

— Je ne comprends pas.

— Décidément, reprit l'homme actif, le hasard s'amuse à mes dépens.

— Il ne se contentera pas longtemps de ce jeu innocent ; quelque grand malheur plane dans les

airs, au-dessus de toi, comme le vautour de Marius. S'il vient à s'abattre sur ta maison, tu es perdu, car il ne descendra pas seul.

Peut-être l'homme paisible avait-il raison ; peut-être un malheur était-il prêt à fondre sur Samuel ; mais les deux amis avaient beau ouvrir leurs yeux et regarder de tous côtés, ce malheur restait invisible. Sans doute il tournait dans les nuages, à une distance prodigieuse, comme un condor ; ou bien il s'avançait lentement sous la terre, comme une taupe ; peut-être qu'il attendait la nuit pour sortir de son trou, comme une chauve-souris, ou bien il se tenait caché derrière quelque muraille pour se jeter sur son homme au passage ; toujours est-il que nos deux jeunes gens, avec leurs deux cervelles, se trompaient grossièrement en s'obstinant à regarder du côté de Beauroc et à chercher ce malheur dans ce que Benengeli n'aurait pas manqué d'appeler l'épouvantable aventure de l'arrosoir. Je suis persuadé que cet accident n'était qu'une feinte du sort, adressée à Samuel comme une fausse botte, pour que la pointe fatale qui devait le percer au cœur pût entrer profondément. Le destin est un habile tireur d'escrime, et si j'avais, pour un moment, le plaisir d'être assis sur son siège, à regarder la comédie du monde, je

serais de son goût : j'aimerais fort à tuer raide celui de mes petits acteurs qui se croirait le plus heureux ; je m'amuserais à lui présenter d'une main quelque friandise pour l'attirer, et je lui ferais sauter la cervelle d'un coup de marteau lorsqu'il serait prêt de l'atteindre. Quand je serais de bonne humeur, je lâcherais la bride à quelque bon gros fléau, et je lui dirais de tuer tout le monde. — Combien j'envie les passe-temps que s'est donnés la providence sensible dans cette année fantastique de grâce 1832, où elle nous a détruits par milliers, comme les mouches, au moyen de quelque assiette remplie de mine de plomb, malicieusement déposée dans un coin de l'Europe que nous ne pouvons découvrir ! C'est là un bon tour de servante d'auberge ; elle s'est donné la triste récréation de Domitien ; il faut la plaindre : la solitude rend féroce, et l'ennui déprave le cœur. — Pauvre Providence ! Nous qui mourons pour la divertir, nous sommes peut-être plus heureux qu'elle. — Et pourquoi lutter contre elle, mes amis ? Emplissons nos verres et nos pipes, faisons venir nos femmes, comme Mahmoud ; que le vin d'Espagne coule ; dansons jusqu'au jour ; fixons nos regards railleurs sur l'être inconnu que le *spleen* dévore, et puisse le bruit de nos chansons lui donner le marasme et la jaunisse !

Il est nécessaire de mettre le lecteur au courant des affaires pécuniaires de Samuel.

En prenant possession de sa terre de la Bienvenue, il avait aussi hérité d'une inscription de rente, dont l'intérêt suffisait pour fournir aux frais d'entretien et de réparations de ses bâtiments, ce qui lui permettait de jouir du revenu complet de sa propriété. Il se souvint qu'un agent de change de ses amis, qui passait dans le monde pour millionnaire, lui avait souvent offert de prendre ses petits capitaux, de les placer dans ses affaires et de lui en payer un intérêt double de celui que donne l'État. L'homme actif vendit ses inscriptions et remit tout ce qu'il possédait à cet agent de change. Il attendait avec impatience un premier paiement pour faire l'achat d'un cheval anglais.

La pensée de cette prochaine acquisition et de tous les plaisirs qu'il s'en promettait, n'était pas étrangère à la confiance de l'homme actif dans son heureuse étoile, car ce qu'on craint le plus au monde, c'est de perdre son bien-être de chaque jour, et on ne se dit vraiment malheureux que lorsqu'on est ruiné. Hélas ! est-il donc vrai que la perte d'une personne aimée ne soit vivement sentie que par ceux qui ne figurent point sur son testament ! Malheureuse humanité, combien tes difformités

m'attristent ! Mangeons tous notre bien pour garder nos neveux du crime d'ingratitude.

Samuel avait observé un silence religieux sur les détails de ses entrevues avec Juliette ; mais j'avoue avec répugnance, qu'après la visite de Raoul, ce silence méritoire fut rompu, et que les indiscrétions de l'homme actif commencèrent. Je dois affirmer qu'il eût mieux aimé mourir que de rien en dire à tout autre qu'à son ami Henri ; mais je n'en regarde pas moins la manie d'avoir un confident comme une profanation. Samuel parlait bien encore avec enthousiasme des charmes de Juliette et des moments d'ivresse qu'il lui devait ; il croyait bien encore l'aimer du fond de son cœur, et cet amour lui semblait bien devoir durer longtemps ; mais ce n'était plus cette exaltation, cette passion exclusive et profonde, ni ce culte du premier jour. — Pourquoi faut-il que le cœur de l'homme change au point que l'œil en puisse suivre les mouvements ! Ne devrait-il pas au contraire s'élever, par la constance, au-dessus du sort et du temps ? Je voudrais que l'homme n'aimât qu'une fois, que son amour le suivît, toujours fort, jusque dans la tombe ; je voudrais que cet amour fît honte à l'odieuse loi de la destruction ; je voudrais qu'on en pût trouver les traces jusque dans les ossements épars des fossiles.

Honneur au bon Pétrarque, honneur à l'indomptable Abélard ! On assure pourtant que le premier n'aurait jamais tant assemblé de rimes si sa belle n'eût été fort cruelle ; on a même voulu me persuader que la sévère Laure réalisait dans les bras de je ne sais quel rustre les rêveries gracieuses et mythologiques du chantre de Vaucluse. — Il y en a qui osent penser qu'Abélard eût été un mari comme un autre si l'orgueilleuse famille d'Héloïse avait été fléchie ; qu'il aurait peut-être quelque jour négligé sa femme, bâillé en sa compagnie, et caressé le menton d'une chambrière ; — mais honte à ceux qui doutent. Ah ! s'ils ont raison, et s'il est vrai que l'amour de Samuel fût déjà près d'atteindre à son période de décroissement, combien je me réjouis de ce malheur qui planait dans les airs, et qui sans doute allait le séparer de sa maîtresse avant qu'il eût le temps de voir clair dans son cœur.

Nos deux amis déjeunaient ensemble, lorsque maître Henri, qui parcourait des yeux un journal, interrompit l'homme actif en poussant un cri de surprise. On annonçait la banqueroute de l'agent de change qui tenait en ses mains la fortune de Samuel. Malgré ses prétentions à la fermeté, notre héros fut saisi de frayeur. Il voulut courir, à l'ins-

tant même, jusqu'à la ville pour s'informer si la même nouvelle serait confirmée par d'autres gazettes. Il acquit promptement la certitude de son malheur. Adieu le beau cheval anglais ! Des réparations considérables, qu'il fallait faire promptement aux bâtiments de sa ferme, devenaient impossibles : — ses revenus d'une année n'auraient pu y suffire. Il fallait trouver d'autres ressources. Dans cette extrémité, l'homme actif resta quelques moments plongé dans ses réflexions. — L'amour s'envola bien loin. —

Toute l'existence de Samuel était bouleversée :.

— Bon ! dit-il, voici donc la débâcle qui commence ? Eh bien ! je lutterai des ongles et des dents contre la destinée ; je lutterai jusqu'à la mort.

Il ne put songer sans douleur à la nécessité où il allait être de louer sa maison à des étrangers ; mais il pensa qu'il pourrait vivre honorablement à Paris avec le produit de ce loyer joint à celui de ses talents, et que, l'hiver approchant, il retrouverait bientôt Juliette. Il partit donc pour la capitale sans perdre une minute, afin de sauver quelques débris de sa petite fortune. Il eut le temps, pendant la route, de rassembler ses idées. Le dôme du Panthéon ne paraissait pas encore au-dessus des va-

peurs infectes de la première ville du monde, l'homme actif, dévoré d'ambition, avait déjà résolu de solliciter des emplois : il rêvait à de hautes fonctions, il s'élevait par son mérite, il dominait les diplomates étrangers, il sauvait l'honneur de la France ; son nom devenait européen ; il foulait aux pieds la multitude des médiocrités. — Le pauvre garçon ! comme si les êtres médiocres n'étaient pas, au contraire, les plus insurmontables obstacles qui encombrent toutes les avenues. Et qui t'élèvera, qui te reconnaîtra, misérable songe-creux, s'il n'y a devant toi que des aveugles ? O Napoléon ! que la terre te soit légère ! — toi seul, tu savais mettre chacun à sa place.

Samuel, dans son rêve, oubliait Juliette ; il négligeait, pour des chimères, la plus douce, la plus féconde des réalités, — l'amour ! Il retrouvait seulement sa belle au retour d'une glorieuse mission, et la voyait tremblante de crainte et d'espoir, attendant qu'il daignât lui rendre le bonheur. — Il consentait à la reprendre pour maîtresse ; mais il accablait de son mépris l'altière et odieuse famille.

Le Panthéon parut. — Le souvenir des premières démarches à faire précipita le rêveur du haut de son trône.

Nous laisserons notre ami Samuel s'agiter dans

les boues de la capitale, et nous retournerons respirer l'air pur de la campagne. Le taciturne Raoul se promenait seul dans le parc de Beauroc. Il gesticulait et parlait haut. Il préparait un long discours. Je pense que celui qui devait entendre cette improvisation rédigée d'avance demeurait au château, car Raoul s'acheminait par moments de ce côté avec un air de résolution, et puis la crainte le forçait tout à coup de retourner sur ses pas. Vers le soir il sentit pourtant en lui-même quelque chose de semblable à de l'assurance. Il s'approcha donc du père de Juliette, et demanda au digne vieillard la faveur d'un entretien particulier. Quoique cette prière verbale ne fût pas dans toutes les rigueurs de l'étiquette, cet excellent père de famille daigna s'y rendre sans délai. Il fit asseoir son hôte, ainsi favorisé, sur un pliant, s'installa devant sa table de travail, mit en ordre ses papiers et ses plumes, afin de les avoir à sa portée dans le cas où les discours de l'orateur nécessiteraient un calcul ou mériteraient une annotation ; puis il croisa ses tibias de soie noire, et tendit le col en avant, dans une pose à la fois digne et attentive. Raoul commença d'une voix un peu tremblante :

— Monsieur, vous n'ignorez peut-être pas que mes parents m'ont laissé des biens considérables, et

que je suis un des plus riches propriétaires du département. Mon père, qui a toujours vécu fort retiré, a beaucoup augmenté ses capitaux ; moi-même, depuis que j'en suis possesseur, j'ai vu s'accroître encore mes revenus par mon économie, et je me trouve aujourd'hui à la tête d'une fortune qui dépasse de beaucoup mes besoins.

Le digne M. de R., loin de témoigner aucune impatience, ponctuait les phrases de son hôte par des signes de tête d'approbation. Il posa même sa main sur le genou de Raoul, et lui dit affectueusement :

— Je sais tout cela, mon jeune ami.

— Monsieur, comme je touche à ma trentième année, que la solitude commence à me devenir importune, j'ai songé à m'établir, et j'ai jeté les yeux sur une jeune personne que je vous nommerai tout à l'heure.

M. de R. ne voulut pas interrompre l'orateur ; mais il se disait tout bas :

— Quelle peut donc être cette jeune personne ?

Et il prit une plume pour en écrire le nom dès qu'il le connaîtrait, afin de ne point l'oublier.

— Monsieur, ajouta Raoul, cette jeune demoiselle, réunissant tous les charmes et les talents qu'un homme peut désirer, et joignant les grâces

de l'esprit aux qualités du cœur, j'ai résolu, pour l'obtenir avec plus de sûreté, de la demander à son père sans dot.

— Fort bien, jeune homme, dit le vieillard, pénétré d'admiration.

Raoul était plein de courage.

— Monsieur, mes revenus s'élevant à près de cent mille francs, et le quart de cette somme m'ayant toujours été plus que suffisant, j'ai encore le projet de laisser à ma femme la liberté de dépenser à sa fantaisie les trois quarts de mon revenu annuel. Pensez-vous, Monsieur, que j'aie, de cette façon, plus de chances de réussir près des parents et près de la demoiselle ?

— Sans doute, mon jeune ami ; je crois que des procédés si pleins de délicatesse et de générosité doivent doubler vos chances de succès.

— Monsieur, il ne me reste plus qu'à vous dire le nom de la jeune personne.

M. de R. prit une plume pour écrire le nom.

— C'est mademoiselle Juliette, votre fille.

Le digne père avait déjà tracé un J majuscule, mais la plume lui tomba des mains, et il fit une tache sur son agenda.

— Comment, c'est ma fille ?

— Mademoiselle votre fille.

— Permettez, mon jeune ami ; vous me faites donc les propositions avantageuses que je viens d'entendre, et c'est une demande en mariage que vous m'adressez ?

— Précisément, Monsieur.

— C'est que vous avez pris une manière fort bizarre de me faire entendre la chose. — Eh bien ! mon jeune ami, donnez-moi huit jours pour réfléchir ; il faut que je consulte par correspondance deux tantes de ma fille ; j'aurai leur réponse promptement, je vous la transmettrai, ainsi que la mienne, le huitième jour à pareille heure. J'entrevois, à l'aspect favorable de cette affaire, qu'elle offre de grandes probabilités de succès ; je vous autorise donc à gagner, pendant ce délai d'une semaine, les bonnes grâces de ma fille, et ma volonté ne souffrira de sa part aucune opposition.

Ce digne père de famille ne parla point à Raoul de ses négociations pendant les huit jours qui suivirent cette importante entrevue ; mais l'homme taciturne put voir, aux manières pleines de politesse de ce respectable maître de maison, que la réponse serait favorable.

Juliette était bien malheureuse. L'abandon de Samuel et l'événement étrange de l'arrosoir avaient

détruit sa tranquillité. La pauvre enfant commençait à regarder l'avenir avec bien de l'effroi. Elle tomba dans l'accablement. Cependant les caresses que son père prodiguait à Raoul ne purent échapper à son attention. Elle en conçut de nouvelles inquiétudes, car l'amour silencieux de cet homme timide lui était bien connu ; les femmes ont de ce côté une sagacité de lynx, et je pense que, dès qu'elles ont fait naître de l'amour quelque part, elles le savent avant même celui qui l'éprouve.

Un certain jour que M. de R. s'était éveillé de bonne humeur, il eut de lui-même une ingénieuse idée. Le digne homme fit mettre ses chevaux à une calèche, il y fit monter avec lui une vieille dame, Juliette et le favorisé Raoul, puis il les conduisit à deux lieues de chez lui visiter une fort belle propriété de l'homme taciturne. Pendant le chemin, Juliette, qui avait deviné sur-le-champ le plan de son père, résolut tout bas de se montrer si froide et si sévère pour le timide Raoul qu'il n'eût jamais le désir de solliciter un nouveau tête-à-tête. M. de R., triomphant, prit le bras de la vieille dame, et Juliette, d'un air boudeur, posa le bout de ses doigts sur la manche de l'homme sournois. On se promena dans un jardin magnifique. Malgré les efforts de la pauvre enfant pour ne point s'éloigner de son père, il lui

fallut rester seule avec l'homme détesté. Déjà elle s'apprêtait, en se rengorgeant comme une colombe dédaigneuse, à repousser ce timide amoureux ; mais il était écrit que jamais ce qu'elle avait préparé d'avance ne lui servirait à rien. Son maintien changea donc complètement pendant que Raoul parlait comme il suit :

— Les jeunes gens ont aujourd'hui une étrange façon d'aimer. — A peine ont-ils triomphé d'une femme, qu'ils la perdent à plaisir en livrant son secret au premier venu.

La main de Juliette trembla sur la manche de l'homme sournois.

— Pourquoi me dites-vous cela ? s'écria-t-elle suffoquée par la terreur.

— Je vous le dis parce que vous aviez un secret déposé dans le cœur d'un homme qui ne l'a point gardé.

— Je ne vous comprends pas.

— Je vais m'expliquer : M. Samuel a tout dit à son ami ; celui-ci m'a tout répété, et sans doute à bien d'autres encore.

Juliette poussa un cri de détresse et cacha sa tête dans ses mains. Elle eût voulu que la terre s'ouvrît pour l'engloutir.

L'homme timide prenait courage à mesure que la pauvre fille le perdait.

—Je sais tout, répéta Raoul en fixant, pour la première fois de sa vie, un regard assuré sur une faible femme. Je sais tout; mais il y a des choses que j'oublierai, si vous le voulez, des choses que, moi seul peut-être au monde, je puis oublier et vous pardonner, parce que je vous aime autrement que ne le faisait votre Samuel. Sans doute vous ne reverrez jamais cet homme; il vous abandonne lâchement et rit du mal qu'il vous a fait dans les bras de quelque autre. Écoutez-moi; voulez-vous traîner une existence misérable, être honnie, chassée de la société? ou bien voulez-vous que je vous sauve d'un déshonneur complet? Une jeune fille qui a commis une seule faute reçoit une tache dont elle ne peut jamais se laver; une femme mariée peut faire ce qu'elle veut, on ne la maudit que le jour où son mari apprend sa conduite. — Je n'apprendrai jamais rien. Il faut que le mariage se fasse promptement. Si la chose devenait publique, je ne pourrais plus vous sauver.

— Mais je ne vous aime pas! dit Juliette écrasée.

— Vous voyez que je le sais bien. On n'épouse presque jamais l'homme à qui on a donné son premier amour; ce sera un mariage que l'on dira de

convenances. Je suis riche, je vous abandonnerai la jouissance de tous mes revenus ; je vous entourerai d'un luxe immense. Vous donnerez des fêtes, cela ajoute à la considération ; personne n'osera lever les yeux devant vous, et peut-être un jour votre Samuel lui-même sera-t-il bafoué et ne trouvera-t-il que des incrédules lorsqu'il voudra se vanter de vous avoir subjuguée. Si vous le voulez, je vous emmènerai à l'autre bout de l'Europe ; si vous l'exigez, je ne vous verrai, je ne vous parlerai pas plus que si j'étais un étranger. Mais pressez-vous, sans quoi tout est fini. Que votre résolution soit arrêtée demain.

M. de R. vint retrouver les jeunes gens, qu'il appela ses enfants avec une intention bien marquée. Puis, au moment de monter en voiture, il tira sa montre, et, prenant à part l'homme taciturne :

—Les huit jours sont écoulés, dit-il ; je vous annonce avec plaisir que votre demande est accordée. Seulement, les tantes de ma fille ayant pensé que ce serait manquer à notre dignité que de vous la donner sans dot, je me bornerai à vous remercier de vos offres généreuses sans les accepter. Même, comme il arriverait nécessairement que l'un ou l'autre ferait cette question : « Combien a-t-on donné en dot ? » — vous comprenez ? — et qu'il est convenable que la

réponse soit proportionnée à ma fortune, la somme ne sera pas moins forte que si vous n'aviez pas eu le dessein de ne rien accepter. L'affaire est donc entendue : ma fille sera votre femme.

Juliette baissa le menton sur sa poitrine, et resta comme étourdie pendant tout le reste de cette journée. Le père s'en aperçut, et dit tout bas à Raoul :

— Voyez comme les idées de mariage font rêver ces petites têtes.

La pâleur de son enfant étant notable, le bon vieillard ajouta :

— J'enverrai mon médecin dans l'appartement de ma fille, avec l'ordre de me faire un rapport sur l'état de sa santé; car s'il était nécessaire de retarder le mariage, il faudrait bien en passer par là.

Je n'ai pas besoin de vous dire, cher lecteur, tout ce que souffrait Juliette. Son malheur lui avait paru si immense qu'elle n'avait osé l'envisager. Elle laissait aller les choses et comprenait à peine les propositions de Raoul. Elle n'avait ni la force de refuser, ni la liberté d'esprit nécessaire pour sentir ce qu'il y avait, en apparence, de généreux dans le dévouement de cet homme. Elle ne voyait que l'abandon et le mépris de Samuel, d'une part, le déshonneur, de l'autre. Si l'amour est puissant dans le cœur d'une jeune fille, la crainte de la honte s'élève

bientôt, non moins forte, au premier accident, qui met au grand jour ses secrètes imprudences. Elle voudrait alors, au prix de la moitié de sa vie, racheter sa faute, elle le voudrait au prix de la vie de son amant ; plutôt que d'avoir cédé aux importunités de cet amant, elle voudrait l'avoir poignardé de sa main et l'avoir enterré ; car la honte est le plus insupportable des tourments : la honte est une invention humaine. — Par elle la société se venge de la nature.

Il y avait des moments où Juliette, au comble du désespoir, enfonçait ses ongles dans son front ; d'autres où elle doutait, criant dans le silence de la nuit :

— Il dit que je suis déshonorée. — Je ne vois pas cela. — Je n'en sais rien. — Mon Dieu! faites que cet homme ait menti.

Mais pourquoi cet homme aurait-il été si bien informé ?

Raoul glissa dans la main de Juliette un billet ainsi conçu :

« J'ai arraché de l'ami de Samuel, au prix d'une forte somme, le serment de ne jamais dire qu'il m'avait informé de votre faiblesse. Tout va bien ; dans quelques jours vous pourrez être heureuse, indépendante et honorée dans le monde comme par le passé. »

Ce garçon-là, il faut l'avouer, était un insigne fourbe. Des espions, largement payés, furent envoyés par lui aux postes environnantes avec l'ordre de l'informer, par courriers, dans l'heure même, du retour de Samuel, s'il venait à reparaître. Une entreprise bien organisée m'a toujours plu : j'avouerai donc que maître Raoul a gagné quelque peu dans mon esprit. Sa taciturnité n'était pas absolument privée de réflexion. — Il mérite de réussir ; mais je ne vois pas bien quel avantage il en peut tirer.

Il se passa trois jours pendant lesquels la pauvre Juliette eut le loisir de se désespérer. Raoul fut assez généreux pour ne point trop la fatiguer par sa présence. La nouvelle de son prochain mariage était répandue ; le jour devait en être bientôt fixé, c'était tout ce que pouvait désirer l'homme sournois. Il fut convenu que la cérémonie se ferait sans apparat, à la paroisse du village. Il fallait que le paisible Henri vécût bien retiré, dans sa terre du Coudray, pour que le mariage prochain de Juliette lui fût encore inconnu. Il l'apprit cependant un beau matin, en se promenant au soleil d'automne sur les bords du Loir, où le curé vint à passer. Ce fut un sujet de stupéfaction pour l'homme paisible, qui rentra aussitôt chez lui et fit une lettre pour Samuel. Un gar-

çon de ferme fut chargé de la porter de suite à Vendôme; mais un espion de Raoul, ayant fait boire le paysan, déroba la lettre, dont il ne fut plus question. L'homme paisible fuma donc sa pipe pendant quatre jours, attendant une réponse de Samuel, qui poursuivait ses projets d'ambition sans songer à revenir. La réponse n'arrivant point, Henri pensa que son ami ne prenait aucun souci du mariage de sa charmante, et il écrivit une seconde lettre pour le féliciter de son indifférence.

Le moment fixé approchait. La perplexité de Juliette devenait terrible. Elle commençait à douter des paroles menaçantes de Raoul. Une autre fille aurait épousé à tous risques, en disant tout bas:

— S'il m'a trompée, je le lui rendrai largement.

Mais Juliette aimait, et son âme était plus élevée que celle de nombre de jeunes demoiselles. — Soit dit sans intention d'offenser aucune de nos blondes Françaises, qui excellent dans la rédaction d'un poulet romanesque.

Je me demande pourquoi Juliette mouillait la nuit son oreiller de larmes grosses comme les gouttes d'une pluie d'orage. Tout cela en valait-il bien la peine? Après tout, Raoul était un homme comme un autre. Pourquoi l'aurait-elle refusé? Ce n'était pas ce qu'on nomme dans le monde un bon enfant,

mais il avait, aussi bien que Samuel, une figure et un corps; — le nez un peu long peut-être, la jambe menue et les doigts osseux en diable, le regard oblique et le menton incliné vers la cave, comme un loup qui a faim; mais des habits fort propres, une coiffure soignée, — ce qui plaît assez aux dames, — de bons rasoirs anglais qui lui faisaient le menton frais; — au dedans, une pensée et un souffle vital fort passables; une faculté de vouloir non moins arrêtée, un amour du *moi* non moins appréciable que celui de tout autre; *item* une grande fortune, — ce qui ne nuit à personne. — Et, ma foi, quand on n'a que cinquante ans probables d'existence, est-ce la peine, pour si peu de temps, de regarder de bien près à la compagnie qu'on choisit pour traverser ce globe? Bah! un homme vaut un homme. Demandez plutôt à une beauté de quarante ans qui a vécu, qui sait le fond des choses, et qui apprécie le sexe masculin d'une facon nette et mathématique. Vous verrez si elle ne rit pas d'une fillette toute en pleurs à la pensée de s'unir à un être qu'elle n'aime pas; vous verrez si elle ne lui fait pas sentir l'inutilité d'une vaine délicatesse. Mettre ses bras au cou de celui-ci ou de celui-là, qu'est-ce que cela? Ce n'est pas la différence du vin d'Espagne au vin du Rhin. O préjugés des jeunes filles qui aiment pour la pre-

mière fois ! elles ne comprennent pas qu'on puisse ouvrir à un inconnu le sanctuaire de sa beauté, qu'on puisse livrer à un reptile impur le calice des sucs destinés à l'abeille, ni qu'on laisse le juif laver ses pieds dans l'eau de la fontaine sacrée. — Vains scrupules ! Elles pleurent, elles se lamentent, elles veillent pour livrer au vent de la nuit leurs cheveux, leurs charmes palpitants et leurs plaintes amères. —Sottises ! ce n'est qu'un nom d'homme substitué à un autre ; mais vraiment, celles qui ne sont pas absolument stupides ne vont-elles pas jusqu'à accuser le ciel ? — Ceci devient coupable.— Jusqu'à accuser la société ?— Voilà qui est révoltant ! — Jusqu'à maudire les parents avides, les usages, les vieilles gens, les notaires, les régisseurs et les biens régis eux-mêmes ? — O perversité ! Juliette fit tout cela ; oui, dans une seule nuit elle commit tous ces impardonnables crimes. — Elle en avait commis bien d'autres ! — Ce n'était là pécher que par pensés, paroles et omission. — Je l'absous.

XII

L'ORACLE

Il avait mangé plus de pâté qu'il ne convient à un avocat rempli de douleur.

HOFFMANN.

Pourvu que l'effet réponde au songe de mon cerveau, ma barque cingle rapidement avec vent et marée.

SHAKSPEARE.

Je l'ai entrepris, et ce qui est bien pis, je l'ai exécuté par un pur dégoût de la justice et par un ragoût exquis de l'iniquité.

SAINT AUGUSTIN.

Comme le sort daignait favoriser Samuel d'une attention particulière, la banqueroute de son agent de change se trouva complète. Rien n'y manquait, et les créanciers reçurent la nouvelle qu'ils auraient à peine le dixième de leurs capitaux. L'homme actif ne se désolait jamais deux fois du même malheur; il avait calculé que ses quarante mille francs étaient

réduits à quatre mille, et avait résolu de n'y pas songer davantage ; mais il avait senti l'ambition le talonner ; il s'était sottement imaginé que son malheur pouvait bien être un moyen employé par la fortune pour le tirer de l'oisiveté. Il avait sollicité, visité des protecteurs puissants, usé le velours des banquettes dans les antichambres et respiré l'air nauséabond des corridors de ministères. Je n'ai pas le courage de vous conter, bon lecteur, toutes ses démarches, ni ses dialogues avec ces gens dignes de pitié dont le cœur est desséché, le jugement faussé, le corps déformé par la vie de bureau ; qui ne sont plus agités que par ces misérables petits semblants de passions tracassières qui peuvent pousser comme des orties au milieu des papiers, des cartons, des paravents, et à la chaleur des poêles. Nous ne le suivrons pas dans les dédales administratifs, où nos poumons se sentiraient mal à l'aise. Je vous dirai seulement que le pauvre garçon ne reçut que des déboires et des trahisons, qu'il vit échouer toutes ses tentatives, que tout le monde l'abandonna. Enfin, il fut forcé de reconnaître que la fortune le repoussait du pied de quelque façon qu'il se présentât devant elle. Le plus habile astrologue thessalien n'aurait pu découvrir dans le ciel sa bonne étoile. Il était donc soucieux et humilié ;

il ne répétait plus, comme autrefois, que le jeu de la vie lui donnait toujours le plus beau dé. En le voyant, le chapeau sur les yeux, les mains dans ses poches et la démarche agitée, vous l'auriez pris pour un amant congédié. Par un matin de septembre, sa dernière ressource lui ayant échappé, l'homme actif, découragé, posa ses coudes sur une table et tomba dans la rêverie. L'image de Juliette vint alors se présenter à son esprit comme un enfant caressant, et lui, comme un digne père, il l'accueillit avec tendresse et lui fit de son cœur un berceau.

Peut-être, pensait-il, la destinée a-t-elle vu avec indignation tous mes projets, parce qu'elle veut me rapprocher de ma charmante. Elle seule me reste, elle seule me garde son amour comme un trésor inépuisable. Oui, je reviendrai bientôt vers toi, ma chère maîtresse. — Si je ne reçois pas une réponse favorable de l'ambassadeur de Naples.

En attendant la lettre de Naples, Samuel en ouvrit une de son ami Henri. L'homme paisible parlait d'une autre lettre qui n'était point parvenue ; deux pages suivaient de plaisanteries sur l'inconstance, sur les douceurs de l'indifférence, de la vie matérielle et du calme des passions. Puis venaient des compliments sur la révolution opérée dans le cœur de l'homme actif, et quelques détails sur le prochain

mariage de Juliette. La lettre tomba des mains de Samuel. Malgré toutes les déceptions qu'il venait d'éprouver, ce dernier coup le surprit et l'épouvanta !

— Il me manquait encore cela ! s'écria-t-il avec rage. Il me faudra tomber au dernier degré de l'abaissement du malheur ; il ne reste plus qu'à me réduire à la mendicité, puis à me priver d'un œil ou d'un membre, ou bien à me jeter dans l'idiotisme. — Mais la fortune est donc une hideuse courtisane, dont les excès ont tellement rongé le cœur et abruti l'esprit, qu'elle ne peut plus trouver de plaisir dans la simple débauche ; il faut qu'elle l'assaisonne de perfidies, de crimes, il faut qu'elle perce d'un stylet le cœur de son favori en le pressant dans ses bras. Il faut qu'elle accomplisse sa prostitution dans le sang, et qu'elle presse de ses lèvres une bouche que la mort fait râler. — C'est une femme qui cache dans son corps épuisé l'âme de l'infâme de Sade. Eh bien ! je la combattrai, je la défie, je lui cracherai au visage dans les convulsions de l'agonie.

L'homme actif entendit sonner neuf heures du matin à l'horloge de la Bourse, et il s'écria :

— Je serai ce soir à Vendôme, et nous verrons ; oui, nous verrons.

Le défi était en règle. Les chevaux furent mis à sa

chaise au bout d'une demi-heure ; le postillon reçut le signal du train de prince, et jamais voiture ne roula si rapidement sur la route de Vendôme. Les chevaux eurent beau s'abattre, la pluie fine tomber, le pavé devenir glissant, la volonté de l'homme était inflexible comme l'arc de Nemrod, il fallut bien qu'il arrivât le soir comme il l'avait dit.

La fatigue de la route eut une influence notable sur les idées de l'homme actif. Les nuages semblaient toucher la terre à l'horizon, les rues des villages étaient désertes ; quelques voyageurs, enveloppés de leurs manteaux, cheminaient lentement, le visage soucieux et le dos courbé. — C'était un de ces jours où la nature entière s'ennuie, grelotte et geint. Il était plus de minuit quand Samuel, brisé par la fatigue et mouillé, parvint à sa maison. L'homme actif sentit son âme plier sous le poids de l'ennui et du chagrin. Il se demandait à quoi sert de vivre, de poursuivre un bonheur fuyard, pour finir par devenir tôt ou tard un objet infect et glacé qu'on cache dans la terre, où la pluie vient glisser sur vos membres insensibles. L'avenir se présentait devant Samuel comme un gouffre noir et humide. — C'était l'effet du froid, de la fatigue et de la fièvre. — Le courage et l'énergie d'un homme sont-ils donc subordonnés à sa situation physique ? — Ceci me semble fort croyable.

Samuel se rendit dans sa chambre à coucher. En traversant un long corridor, il crut entendre marcher derrière lui ; en fermant la porte de sa chambre, il fut étonné de sentir une résistance, — quelqu'un essayait d'entrer ; il entendit une voix, mais le vent qui mugissait dans la porte entr'ouverte ne laissa point distinguer le son. La lumière s'éteignit ; le corridor était éclairé. Samuel s'efforça de fermer la porte, et la résistance devint plus grande. Peut-être l'homme actif, saisi de frayeur, s'attendait-il à voir, comme Hamlet, l'ombre de son père, ou bien à être attaqué par un assassin, lorsqu'il reconnut la voix de Jeanne.

— C'est vous? dit-il ; que venez-vous faire ici ?

— Je me suis souvenue que j'avais ôté les clés de vos armoires, et je vous les rapporte.

L'homme était un peu confus d'avoir eu peur d'une jolie fille.

— Vous êtes-vous levée pour cela, Jeanne ?

— Non, M. Samuel, je n'étais pas encore couchée.

— Que faisiez-vous donc à une telle heure ?

— Je lisais.

— C'est bien. — Bonsoir, Jeanne.

— Bonsoir, M. Samuel.

— Eh ! Jeanne, vous oubliez de me donner de la lumière.

— Je suis bien étourdie.

Jeanne tremblait en voulant allumer une bougie que tenait Samuel. Leurs mains se touchèrent.

— Vous avez bien froid, dit la fermière ; voulez-vous que j'allume du feu ?

— C'est inutile : je vais me coucher.

Jeanne rangeait à n'en plus finir tous les meubles, tandis que Samuel regardait tristement la terre.

— Vous êtes pâle, M. Samuel, dit-elle.

— Ce n'est rien, Jeanne.

— Seriez-vous malade ?

— Point du tout.

— Si vous aviez besoin de quelqu'un cette nuit, ma fenêtre est près de la vôtre ; vous n'auriez qu'à m'appeler ; je viendrai tout de suite.

— Merci, Jeanne.

— Il ne vous manque rien ?

— Non, rien.

— Bonsoir, M. Samuel.

— Bonsoir, Jeanne.

L'homme actif s'enferma ; puis il se jeta tout habillé sur son lit ; et, dans un accablement complet, il s'écria :

— Juliette ! Juliette ! m'as-tu donc si vite oublié ! Ah ! je suis malheureux ! je suis vaincu. Fortune, tu m'as terrassé ; je demande grâce.

Il s'endormit. Peut-être la fortune fut-elle satisfaite de ce triomphe sur l'esprit d'un garçon si fier et si obstiné ; peut-être permit-elle enfin aux nuages qui couvraient la bonne étoile de Samuel de se dissiper. Peut-être que cet astre bienveillant venait de passer son solstice d'hiver, et qu'il s'acheminait vers le soleil, source de tout éclat et de tout bonheur. — Peut-être devait-il se croiser avec une comète, et se précipiter de son orbite pour tomber et disparaître dans les abîmes sans bornes de l'espace.

Samuel resta longtemps au lit le lendemain de cette triste nuit. Une heure après son lever, il vit arriver Henri, et ne put s'empêcher de sourire tandis que ce tranquille garçon s'installait dans le grand fauteuil avec sa pipe, gardant la même pose et la même quiétude, que le ciel fût noir ou clair, que la guerre fût dehors ou bien la paix, que la peste décimât les villes, ou que la providence daignât pardonner à ses créatures. Quand Samuel eut terminé le récit de ses déboires et de ses essais infructueux, l'homme paisible lui dit avec son emphase orientale :

— Eh bien ! mon ami, ne commences-tu pas à te convaincre de l'inutilité de s'agiter ? Ne sens-tu pas que la fortune et les emplois ne valent pas une dé-

marche, et ne prendras-tu point le sage parti de mener tout doucement une vie paisible, partagée entre les jouissances que donne une honnête aisance? — Va, rien ne vaut le repos.

— Tu pourrais bien avoir raison, dit Samuel, s'installant dans un large fauteuil et prenant une pose commode.

— Oui, j'ai raison, mon ami; crois-moi: à quoi sert de se donner tant de soins pour se créer une existence? La providence n'en a-t-elle pas mis une toute faite entre tes mains? Laisse-toi conduire, et ne rejette pas les biens qu'elle te donne chaque jour pour en poursuivre d'autres qu'elle ne t'a point destinés. Les travaux et les calculs de l'homme ne sont que des châteaux de cartes; en un jour s'envole, comme une fumée, la peine de vingt années; la mort vient faire un repas bien réel d'un cadavre qui s'est toujours repu de chimères. Crois-moi, te dis-je; l'ambitieux s'élève, à la sueur de son front, sur le tranchant d'un sabre et par un angle de quarante-cinq degrés; mais, au moment de jouir, il retombe par la ligne perpendiculaire.

— Tu pourrais bien avoir raison, répéta Samuel.

Et les deux amis philosophèrent sur les vanités de ce monde. Henri triomphait.

— Qu'irais-tu faire à Beauroc? disait-il. — Une

sotte figure, mon ami. Ta belle ne t'aime plus. — Et pardieu! veux-tu que je t'éclaire sur l'état de ton cœur? — Tu ne l'aimes pas non plus. — Tu ne l'aimes pas, te dis-je. Ton orgueil seul et ta manie d'entreprendre t'ont poussé à cette intrigue dont les difficultés faisaient tout le charme. Si tu avais réussi dans tes projets ambitieux à Paris, tu l'aurais abandonnée sans regret. Aujourd'hui te voilà triste et vexé parce que tu vois que ton abandon ne lui a causé aucune peine; tu voudrais la savoir accablée par le chagrin, à la condition de ne la revoir jamais. Tu as une vieille dette de tourments à lui payer, n'est-ce pas? Va, mon ami, il faut être généreux, et faire comme Joconde. L'amour est le meilleur remède aux douleurs de l'amour. Et que veux-tu tenter, je t'en prie? Veux-tu importuner ta belle de tes plaintes, et l'assommer par une pantomime de mélodrame? Je te renie si tu fais une pareille sottise et si tu abaisses un homme à une telle dégradation. Mon ami, buvons et arrangeons une partie de plaisir. Demain tu ne penseras plus à ton infidèle.

Samuel tomba bientôt dans la distraction. Il resta pendant trois heures de suite le dos appuyé contre une porte, à chanter cinq cents fois le même refrain. — L'homme paisible l'ayant supplié de se

taire, il prit des ciseaux, et coupa mille petits bouts de papier qui s'éparpillèrent sur le carreau.

— Ce garçon-là ne sait pas rester en repos, murmura Henri.

Samuel descendit au jardin, et se promena, les bras croisés, le long d'une allée, en repassant cinquante fois à la même place.

— Hélas, dit l'homme paisible, c'est ainsi qu'il fait toujours lorsqu'il a dans sa tête quelque projet diabolique en train de germer.

Il courut auprès de Samuel.

— Que diable fais-tu là? Pourquoi courir dans ce chemin comme un ours dans une fosse?

— Je m'ennuie, mon ami. — Laisse-moi au moins m'ennuyer.

— Et pourquoi t'ennuies-tu?

— J'en ai plus d'une raison : j'ai perdu le tiers de ma fortune : je serai obligé de louer ma maison à des étrangers et d'en sortir; de plus, je suis amoureux et abandonné. — On peut bien me permettre à ce prix d'être triste.

— Écoute-moi, mon ami; je te propose, pour dissiper ton ennui, de faire avec moi un beau voyage.

— C'est bien dur de perdre du même coup sa fortune et sa maîtresse.

— Tu ne m'écoutes pas.

— C'est vrai; il faut que je l'avoue, j'aime encore Juliette, mon ami.

— Eh! mille diables! ne l'aime donc plus. Je veux t'emmener avec moi. Nous irons d'abord à Genève. Là, nous prendrons la route de l'Italie par le Simplon.

— Va en enfer si tu veux; je reste ici. — Sur mon âme! je n'abandonne pas ainsi la partie. Ce n'est pas là une affaire terminée, je te le jure.

Henri fit un soupir et se tut. Les deux amis dînèrent ensemble, et la gaîté revint pendant le repas, à l'aide du meilleur vin que Samuel eût dans sa cave. Le dîner terminé, Samuel sentit qu'une disposition physique tout autre s'était établie en lui. Il s'était assis à table sans faim; mais il avait bu et mangé fort copieusement par distraction, ce qui donne toujours un certain courage pour supporter les coups du sort. La cervelle de cet homme abandonné était dans une douce exaltation. Ses forces, réparées par le sommeil et l'oisiveté, commençaient à le pousser au désir de l'activité. Les idées fâcheuses qui l'écrasaient le matin, se montrèrent plus riantes à son imagination à travers le prisme léger des fumées du vin. Il les considéra sans colère, comme des sujets dignes de ses calculs

et de ses résolutions. Il sentit, avec une sorte de plaisir, qu'il y avait dans tout cela matière à une jolie entreprise, — là, — bien énergique et bien pittoresque. Une nuit douce, un zéphyr du midi, un ciel sans lune et bien étoilé semblaient l'inviter à l'action, en lui prêtant leur aide.

— Pardieu ! disait-il tout bas, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de faire cette nuit un petit coup de ma façon ? — Il ne faudrait jouer ni le rôle d'un Werther, ni celui du brigand délicat Jean Sbogar. Nous y songerons tout à l'heure.

L'homme paisible, voyant son ami en belle humeur, le crut rendu à la raison. Il le quitta, en l'engageant beaucoup à se coucher de bonne heure.

A peine Henri était-il parti, que Samuel se promena fort agité par la chambre, et s'écria :

— Voyons, — qu'est-ce que je vais faire ?

Puis il s'arrêta tout à coup, saisi par une réflexion importune :

— Hélas ! si Juliette ne m'aime plus, je ne puis rien. Si je tente de la voir cette nuit, elle me repoussera avec indignation. Comment savoir ce que je dois résoudre ?

Il pensa aux oracles virgiliens de Panurge, et à celui que tira saint Augustin pour savoir quelle vie il devait embrasser, ce qui en fit le plus dévot moine

de son temps. Samuel choisit donc le beau roman de *Clarisse*, comme offrant plus de rapprochements avec sa situation que tout autre ouvrage. Il prit un volume, et, avant de l'ouvrir, il adressa de la meilleure foi du monde ces paroles à la providence :

— Je te demande un conseil, ô hasard ! Moi qui ai toujours suivi obstinément mes caprices sans m'embarrasser de ta volonté ; moi qui ai souvent lutté contre toi de toutes mes forces, je t'offre aujourd'hui la paix, et je fais les premières avances d'un accommodement. Si tu daignes accepter mes propositions, parle-moi sans rancune et sans arrière-pensée, avec toute la bonne foi que je te montre. Quel que soit ton ordre, je jure de le suivre aveuglément, fût-ce de renoncer pour jamais à Juliette. Éclaire-moi sur l'état de son cœur et sur l'accueil que j'en recevrai si je me présente devant elle ce soir. Je le répète, je t'obéirai ; je suis prêt à tout entreprendre ou à tout abandonner.

Samuel leva sa main droite, armée d'un couteau, et la tint suspendue au-dessus du précieux in-octavo.

— Certes, dit-il avec quelque émotion, je fais beau jeu à la raison, et je pourrais redouter les sermons de la divine Clarisse ; mais encore une fois, je m'en rapporte au hasard.

La pointe du couteau tomba dans le milieu du vo-

lume. Les premiers mots qui frappèrent les yeux de Samuel furent ceux-ci :

— *Une fois qu'une femme est subjuguée, Belford, c'est pour la vie.*

Samuel fit un cri de joie. Le perfide Lovelace avait triomphé de la malheureuse Clarisse.

L'homme actif remercia le hasard de cet avis. Il restait à régler les démarches à faire. Quelques minutes de réflexions lui suffirent pour trouver, qu'à l'aide de boules en mie de pain, jetées dans les vitres de Juliette, on pourrait attirer cette aimable fille à sa fenêtre ; un mot alors devait l'amener aux pieds de son vainqueur, pour peu que l'oracle eût dit vrai, et il ne pouvait mentir. — Tout le pain nécessaire fut pétri à l'instant même. L'impatience de notre héros était extrême. Neuf heures venaient de sonner. Il lui fallait encore attendre trois mortelles heures.

Tandis que Samuel, plongé dans ses réflexions, préparait les discours les plus touchants du monde pour en accabler son ingrate, Jeanne entra pour remettre des livres dans la bibliothèque, où elle avait la permission de puiser à son aise. La petite paysanne était dans une toilette élégante pour une fermière. Samuel, qui se sentait le cœur joyeux, prit la main fort blanche de Jeanne en lui disant :

— Comme vous êtes jolie, mon enfant !

Le visage de la fermière se colora aussitôt d'une belle teinte rose, et ses paupières se baissèrent gracieusement, comme si elle eût voulu répondre : « Est-ce que je ne suis pas mieux encore à présent ? » Et c'est ainsi que font d'ordinaire les jeunes filles : l'attention des assistants fait épanouir leur beauté dans tout son éclat.

— Oh ! monsieur Samuel, répondit Jeanne ; ce n'est pas à une paysanne qu'il faut faire des compliments. — C'est mademoiselle Juliette qui est belle.

— Quand donc avez-vous vu cette belle demoiselle ?

— Je suis allée hier au château pour voir le trousseau de noce. Son mari est un homme riche et généreux ; il est bien amoureux de mademoiselle Juliette. Croiriez-vous qu'il a donné de l'or à la femme de chambre qui couche dans la pièce voisine, pour qu'elle mît tous les soirs son lit en travers de la porte, comme s'il avait peur qu'on ne vînt lui enlever sa prétendue ?

Jeanne, en disant cela, releva ses longues paupières pour regarder Samuel d'un petit air curieux et malin. — Je ne sais pourquoi. — La nouvelle était fâcheuse pour l'homme actif ; mais il avait appris à recevoir une contrariété avec un visage impassible. Quand la paysanne fut sortie, Samuel tomba dans

l'indécision. Ce nouvel obstacle à l'entrevue que l'oracle venait de lui promettre, lui causa un violent dépit. Si Juliette ne pouvait quitter sa chambre la nuit, l'oracle avait donc menti. Pour peu que le lecteur ait étudié les façons de procéder du hasard, il reconnaîtra bien là les fantaisies de cet être capricieux ; ce qui a réussi vingt fois, il lui prend tout à coup l'envie de ne plus vouloir que ce soit possible ; il élève des obstacles par milliers, et semble regarder comme une exigence ridicule ce qu'il vous a si souvent accordé. En vérité, il y a dans ses manières une espèce de régularité qui fera peut-être qu'un jour on saura deviner toutes ses combinaisons. Cependant l'homme actif avait pris trop de confiance dans son oracle pour regarder encore l'affaire comme manquée. Puisque Juliette ne pouvait descendre, il fallait monter par la fenêtre. — C'était une réflexion naturelle :

— Tu me traites bien sévèrement ! dit Samuel au hasard ; mais nous ne nous brouillerons pas pour cela.

Il se procura, sans perdre de temps, une forte corde. L'appartement de Juliette était au second étage ; Samuel en calcula la hauteur approximative d'une fenêtre de sa maison. Il fit des nœuds ; puis il passa, dans chacun de ces nœuds, un anneau fait

d'une corde plus fine, de manière à pouvoir y faire entrer le pied. Il était plus de minuit quand ce travail fut terminé; l'homme actif, en nage et les mains fort meurtries, ne se mit pas moins en route plein de résolution, portant sa précieuse échelle sous son bras, un poignard sous son habit, et vêtu et chaussé légèrement comme un matelot qui veut briller au sommet d'un mât pendant la revue de l'amiral. Chemin faisant, il adressa nombre d'allocutions conciliatrices au hasard, dont la bienveillance lui était bien nécessaire; il lui fit comme un point d'honneur de seconder l'exécution d'un plan qu'il avait conseillé. Je tremble qu'il n'arrive malheur à cet imprudent garçon, quand je songe aux innombrables moyens qu'a le sort de faire tourner à mal une telle entreprise. Prions Dieu qu'il lui sauve au moins la vie et les quatre membres.

O Pétrarque, gentil et ingénieux rimeur! je te dédie ces lignes, je les dédie à tes mânes, qui, sans doute, comme les ombres qu'un nuage transparent projette sur la terre, courent dans les prairies. Je sais bien que ceci ne sera point de ton goût, timide troubadour; mais je tiens à te faire voir ce que c'est qn'un homme d'action près d'un aligneur de vers. Tu te croyais un être fort passionné, parce que tu chantais la beauté de ton inflexible, et moi, je te le

dis franchement, tu n'étais qu'un homme faible, un amoureux sans courage. Philomèle chante comme toi ses tourments, il est vrai ; mais elle chante sur le bord de son nid, et quand son gosier mélodieux se fatigue, elle se repose près de sa compagne reconnaissante et reçoit sa récompense ; mais toi, pauvre musicien, tu retournais seul à ton lit chaque soir, et jamais tu n'as recueilli le prix de tes mythologiques ardeurs. Tu répondras que, si ta belle eût été sensible, tu n'aurais pas mis au jour le poudreux in-quarto tout plein de sonnets qui occupe tant de place dans ma bibliothèque, et que je n'achèverai point de lire ; mais quelles jouissances as-tu tirées de ces enfantements, dis-moi ? la gloire est une creuse nourriture près de l'amour. Je t'assure que Laure t'aurait plutôt aimé si tu n'avais été qu'un brutal casseur de lances, et que tu lui eusses offert ton cœur après une de ces joûtes d'où l'on ne sortait pas sans être tout sang et poudre. Elle t'aurait cédé te dis-je, si tu avais pressé dans un gantelet de fer sa main délicate ; elle se serait jetée à ton cou, si tu lui avais juré de mettre le feu à sa maison pour l'enlever, si tu l'avais menacée de tuer vilainement père, frères, mari et valets, car les femmes sont ainsi faites ; — elles ont horreur de la faiblesse. Je te le dis, dussent tes mânes se cacher de honte dans le

fond de la terre : ta belle t'a méprisé, homme sans énergie. Tous tes sonnets ne valent pas un baiser. Puisque aujourd'hui ton corps est rendu à la circulation, puisqu'il ne pourrait plus fournir de sève à une chétive marguerite, je voudrais en rassembler, pour un moment, toutes les molécules divisées, et l'interroger sévèrement. Je te forcerais de me dire combien de fois tu as manqué de courage près de Laure, combien d'occasions tu as perdues, combien de fois tu as voulu saisir sa main, sans avoir assez de résolution pour le faire ; combien de fois la parole a expiré sur tes lèvres, combien de fois tu as volé près d'elle, décidé à la prendre dans tes bras et à presser sa bouche sur la tienne, pour retourner chez toi sans avoir rien osé. Je te ferais mourir de honte une seconde fois.— Va-t'en au diable, fade rimeur ! je ne voudrais point de ta gloire ; puisses-tu apprendre un jour comment Samuel tenta une périlleuse entreprise, et jeter de dépit ta charretée de sonnets dans le cratère du Vésuve !

Il était une heure lorsque l'homme actif parvint sous les fenêtres de sa belle. Pas une lumière ne brillait. Le château entier paraissait noir comme une soutane. Tous les yeux étaient fermés, toutes les bouches étaient silencieuses, toutes les cervelles végétaient. Juliette aussi avait abaissé ses pau-

pières blondes comme une belle de jour au vent du soir, et tous ses petits soucis de jeune fille étaient là mollement posés sur son oreiller, tout prêts à l'agiter encore à son réveil. Samuel lança inutilement dans les vitres force boulettes de pain. Outre que dans l'obscurité il était difficile d'ajuster, le bruit était faible et le sommeil de la pauvre enfant profond. Le temps s'écoulait ; Samuel prit un petit caillou dans le sable et le jeta en l'air au risque de casser une vitre. Le hasard, qui ne dort point, conduisit heureusement le caillou sur le bois de la fenêtre, où il ne produisit qu'un bruit raisonnable. L'homme actif vit, après un moment d'attente, une masse blanche qui se dessinait sur le cadre noir de la fenêtre ouverte. Le laconisme le plus sévère était indispensable, il appela donc fort doucement :

— Juliette !

— C'est vous ! dit-elle, reconnaissant aussitôt la voix.

— Un lacet ! demanda l'homme actif.

Juliette ne perdit pas une seconde à réfléchir, ni à s'étonner de l'arrivée imprévue de Samuel. — L'oracle avait dit vrai : la femme subjuguée obéit sur-le-champ. Elle fit descendre un lacet par la fenêtre. Fort heureusement elle n'avait point, comme la courtisane de La Fontaine ou la Turgis de Mérimée,

coupé son corset avec le poignard de son amant dans un empressement amoureux. Elle avait eu un coucher virginal comme la Marguerite de Faust. Samuel attacha l'extrémité de son câble grossier après le lacet en même temps qu'un petit billet contenant cette instruction ,

— Si vous pouvez quitter votre chambre, venez ; sinon, liez cette corde à votre balcon.

Juliette tira de son alcôve une lampe de nuit, et l'homme actif put voir les mains blanches de sa belle, qui nouaient la corde fort habilement.

Sans doute, l'imagination rapide du lecteur lui montre déjà notre héros franchissant la courte distance qui le séparait de sa maîtresse, avec la grâce et la légèreté d'un écuyer de Franconi ; elle lui représente cet heureux garçon, enlevé sur les ailes de l'amour et pressant dans ses bras son amante, la pointe du pied basse et les bras arrondis, comme on fait à l'Opéra ; elle ne peut admettre une seule pose outrée ou disgracieuse. Hélas ! bon lecteur, je le voudrais comme vous ; mais, croyez-moi, c'est une rude chose que d'escalader un second étage avec une échelle de cordes imparfaitement conditionnée. — Un premier étage n'est rien. — Vous serez étonné, si je vous dis que ce court voyage, entrepris par notre héros, de la terre à la fenêtre bienheureuse, fut

un des plus pénibles de sa vie et un des plus fertiles en événements. D'abord la corde était neuve et commença, dès qu'elle fut tendue, à tourner avec une incroyable vitesse ; si bien, qu'avant d'avoir atteint le tiers de la hauteur, l'homme était horriblement étourdi. Des flammes se croisaient devant ses yeux, ses oreilles bourdonnaient ; il lui semblait que toutes les chauves-souris de la terre battaient des ailes autour de sa figure, comme attirées par un flambeau ; il eût été embarrassé de dire s'il n'avait point les pieds en haut et la tête en bas ; sa cervelle s'agitait dans son crâne, cherchant une issue pour s'élancer par la *tangente*. Et vous, honnête lecteur, vous l'auriez pris pour un fou ; car, dans cet instant critique, au moment de lâcher prise et de tomber à terre, dans le délire du désespoir, il éprouvait quelque chose de semblable à une joie stupide, et il répétait entre ses dents, serrées par l'angoisse, je ne sais quel sot refrain de contredanse. Tout à coup il sentit, sur sa joue, le contact d'un corps froid et dur qu'il saisit avec sa main ; c'était le balcon du premier étage,— celui de la glorieuse chambre à coucher de M. de R.

Dors en paix, digne vieillard. — Que la sylphide sexagénaire qui se balance aux rideaux de ton lit verse le sommeil sur ta tête expérimentée ; qu'elle

tire soigneusement ton riche madras sur tes oreilles, qu'elle relève tes couvertures jusqu'à tes yeux, comme une jeune mère attentionnée qui veille près de son enfant.

Samuel se reposa sur la fenêtre du premier pendant un moment. Mille sensations traversèrent son cerveau et s'y combinèrent comme les couleurs d'un prisme ; puis le courage et la raison revinrent peu à peu. Il faut croire que le génie malin qui protège les amours avait juré de le faire réussir ; mais il avait aussi résolu de lui faire bien sentir le prix de cette faveur par de rudes épreuves. Lorsque Samuel se remit à monter, la distance étant moins grande, la corde cessa de tourner ; mais à peine avait-il dépassé la fenêtre du premier, qu'il entendit un bruit étrange, comme si on ouvrait avec fracas cette fenêtre. — Il se crut perdu. Il rassembla toute sa présence d'esprit et reconnut que la corde, en se balançant, par les secousses qu'il lui donnait, frappait régulièrement dans les vitres du premier. Il redoubla d'efforts et de vitesse. Dans son empressement, au moment d'arriver, il heurta sa tête contre le balcon du second étage, et son chapeau fut jeté à terre. Je vous laisse à juger tout ce que souffrit Juliette pendant ce périlleux voyage. Elle saisit la main de Samuel, et le tira vers elle de toutes

ses forces. Il s'élança dans la chambre, et tomba plus mort que vif sur le plancher. Samuel sentit ses angoisses mortelles changées contre une ivresse si délicieuse, que ses nerfs fatigués pouvaient à peine la supporter ; son corps frémissait jusqu'à la moelle de ses os ; il pencha la tête en arrière comme dans la dernière crise de l'agonie.

La vie, ce n'est que le temps des amours. Dans cette belle époque, quelles prodigieuses variations peuvent s'opérer dans les mouvements du cœur ! C'est dans la courte histoire d'une passion seulement qu'on peut voir un homme passer brusquement du dernier désespoir ou de la plus affreuse détresse au bonheur le plus délirant. Dans le reste de la vie on ne retrouve plus rien de semblable. O sage, sage bonhomme La Fontaine, que tu avais raison de prier le ciel que ton cœur pût encore s'enflammer ! Cher lecteur, savourez bien les instants consacrés à l'amour, goûtez-en l'ivresse avec attention, avec apprêt, avec calme ; n'en perdez pas une seconde sans nécessité ; ne souffrez pas que la plus légère contrariété, le malaise le plus imperceptible viennent vous troubler. Quand nous serons vieux, que la foudre tombe, que la terre éclate comme une grenade, que mille comètes la percent ou la réduisent en cendres, ou bien que le soleil ne

revienne plus et que ce globe se perde dans l'espace, cherchant son chemin comme un aveugle, la jeunesse alors poussera des cris lamentables, et demandera la vie et le bonheur promis par la nature aux créatures arrivées à leur perfection. — Nous, qui serons caducs, nous rirons bien. Croyez-moi, jouissez de la vie, cramponnez-vous à ce beau moment des amours, buvez à longs traits, et puis, le temps une fois passé, prenez pour devise : — Je ne m'en soucie guère. — Laissez aller les choses, et s'il arrive que vous ne sachiez à quel saint vous vouer, donnez-vous à tous les diables.

Samuel sentait ses forces revenir dans les embrassements de sa maîtresse. Il promenait des regards de triomphe sur les murs de cette chambre virginale, sur l'alcôve faiblement éclairée par la lampe de nuit ; et, comme Ajax défiant les dieux, il répétait : — J'ai réussi !

Quel beau moment que celui-là ! je vous plains si vous n'avez pas parmi vos souvenirs quelque nuit semblable, dont la pensée vienne vous consoler dans le malheur. Je vous engage fort à travailler pour faire cette acquisition. — On conserve le précieux souvenir au fond de son cœur ; il vous revient au milieu d'une bataille ou dans les angoisses de

la fièvre. Dussiez-vous perdre la vie dans quelque révolution, le beau souvenir, comme un génie visible à vous seul, viendra briller devant vos yeux au fond d'un cachot, au moment où vous entendrez votre sentence de mort, peut-être même quand votre tête posera sur la planche fatale entre le panier et le couteau. — Enfin, quels que soient les changements qui doivent s'opérer dans votre fortune ou votre caractère, un si beau souvenir ne sera jamais de trop.

Dès que notre héros se trouva debout, en homme prudent, il se hâta de tirer à lui son échelle de cordes. Son chapeau, qui gisait au pied du mur, lui causa quelque souci. — Les vêtements jouent un rôle assez ridicule dans la personne d'un homme qui se rapproche, par un mouvement passionné, de l'état de nature. Heureusement pour les jeunes marquis de la régence que toutes les phases de l'amour étaient alors réglées et prévues d'avance, car si un d'eux se fût avisé d'aimer de bonne foi, ou si une femme se fût rendue quelques minutes plus tard qu'il n'était d'usage de le faire, que serait-il arrivé dans leurs costumes, bon Dieu! La perruque de l'amant eût volé dans les airs, ses dentelles seraient tombées en loques, et la beauté cruelle aurait couru le risque de perdre la respira-

tion pendant l'assaut, au milieu d'un nuage de poudre. Samuel pensa que le hasard l'avait trop bien secondé pour faire difficulté de lui pardonner l'innocente malice du chapeau. Il se sentit pressé dans les bras de Juliette, et reconnut, au premier baiser qu'elle lui donna, qu'il n'avait pu être remplacé dans son cœur. — Il était bon et sensible au fond, il fut touché; ses yeux se gonflaient malgré lui, des larmes de plaisir étaient prêtes à trahir sa joie; mais il était aussi quelque peu défiant, et d'ailleurs il voulut s'assurer de l'empire qu'il avait sur lui-même. Il brûlait d'envie de se jeter au cou de Juliette, et il la repoussa froidement du bras pour la questionner comme un président de cour d'assises.

L'explication ne fut pas longue. Samuel jura par le ciel et par l'amour que son ami Henri n'avait pu commettre les indiscrétions dont Raoul l'accusait. Il convint avec franchise que l'homme paisible avait été son confident. — Il persuada sans peine sa maîtresse sur la fausseté de tout ce que le taciturne prétendu avait avancé. — Mais comment ce Raoul avait-il tout découvert? Il fut convenu que Juliette refuserait obstinément la main de Raoul, et que Samuel se présenterait à Beauroc dès le lendemain. Juliette, à son tour, accabla son amant de ques-

tions, mais l'homme n'écoutait plus, il tournait les yeux vers le lit, dont la vue le plongeait dans une distraction et une impatience qu'il ne pouvait vaincre. — La place d'une jolie femme est vraiment dans une alcôve. — C'est là qu'elle brille comme un diamant sur une bague ; le bal a son mérite, une loge à l'Opéra n'est pas sans agrément ; mais les femmes, de nos jours, négligent trop l'alcôve. Tout le monde n'a pas une calèche pour promener sa maîtresse ; tout le monde ne peut pas donner des fêtes et s'abonner aux Bouffes ; mais il faudrait être bien misérable pour n'avoir pas une alcôve soigneusement décorée pour y recevoir sa beauté. — Remercions donc le ciel de ce premier des biens, — l'alcôve. — La belle Juliette ferma les rideaux de la sienne, et je respecte trop les rites de l'amour pour essayer de porter une main sacrilège sur ces rideaux ; nos amants étaient sous l'influence sacrée de la nature. — Elle les bénissait comme un grand-prêtre qui distribue le pain de la Pâque aux enfants. — C'est ainsi qu'elle veut qu'on la serve, et non point comme font ces époux, ennuyés de l'amour, qui s'en acquittent comme d'une corvée conjugale, ou qui calculent que la dot leur échapperait si leur moitié chérie venait à mourir sans enfants.

Dans la pièce voisine, et en travers de la porte, était couchée la prudente femme de chambre, gardant fidèlement le dépôt qu'on lui avait confié. — Et puis qu'on vienne répondre sur sa tête de la sagesse d'une fille. Si la duègne fût venue surprendre ces jeunes gens, je n'ose penser à ce qui pouvait en arriver : peut-être Samuel aurait-il poignardé cette femme. — De la passion au crime, il n'y a souvent qu'un pas. Il vaut bien mieux que la pauvre femme dorme tranquille et laisse nos amants à leur douce occupation.

Les premières lueurs de l'aurore vinrent donner le signal du départ. Samuel s'avança vers la fenêtre, en soutenant sa maîtresse, dont le cœur défaillait à la pensée d'une séparation. Elle avait oublié dans les bras de son amant tous ses chagrins ; elle avait oublié ses liens de famille, ses obligations sociales, comme si le monde se fût réduit à son étroite chambre. Elle cherchait avec ardeur un dernier baiser. Ses cheveux tombaient sur ses épaules et sur son visage pâle ; ses yeux lançaient des flammes comme si l'ivresse eût égaré sa raison ; ses nerfs étaient raidis ; elle tenait son bien-aimé si étroitement embrassé qu'il aurait eu beaucoup de peine à s'arracher de ses bras. —

Samuel souriait en la regardant :

— Écoute-moi, lui dit-il, il faut jurer par les entrailles de ta mère, par les pierres de son tombeau, par les planches de son cercueil, que tu seras à moi, dans tous les temps et toutes les circonstances possibles, quand tu deviendrais la femme de ce Raoul ou de tout autre.

Juliette répéta dix fois avec l'accent le plus passionné :

— Je le jure.

— A ma première sommation, tu m'appartiendras ; tu seras ma maîtresse.

— Je serai ta maîtresse, — toujours, malgré tout, en dépit de toute la terre.

L'état d'exaspération où se trouvait cette jeune fille ne permettait guère de compter sur de tels serments. — Une femme ne peut répondre que son cœur ne changera pas. — Dans ce moment de trouble, Juliette aurait fait sans hésiter les serments les plus extravagants. Samuel fit cette réflexion.

— Quant à ce Raoul, dit-il, je lui couperai les deux oreilles, si Dieu me prête vie. — Mais s'il me tue...

Lecteur, malgré toute la répugnance que j'éprouve à cela, il me faut vous dire la vérité : Samuel était bizarrement agité par le dieu ou le démon de l'amour ; ses résolutions s'en ressentirent.

Au moment de quitter sa maîtresse, peut-être pour toujours, il chercha dans sa tête un moyen de mettre un obstacle certain au mariage de Raoul, qui devait avoir lieu dans deux jours. Sans doute que de la vase de l'Achéron sortit l'infernale vapeur qui lui suggéra le moyen qu'il mit à exécution.

Il souleva de terre cette tendre fille comme pour l'embrasser, et lui fit à la joue une horrible morsure ; puis il la déposa à terre. L'exaltation et l'ivresse furent si cruellement comprimées, que la pauvre enfant tomba dans une sorte d'attaque de nerfs ; et cependant elle étouffa courageusement ses cris.

Je n'arrêterai point ma pensée sur cet événement. J'aurais été trop navré si j'y avais assisté. Si j'étais un brigand, un meurtrier, si j'étais un bourreau, ne pensez-vous pas que je devrais encore baisser modestement mes yeux de faucon devant l'auteur d'une si ingénieuse atrocité ?

Samuel descendit plus rapidement et plus heureusement qu'il n'était monté, malgré le poids dont son crime venait de le charger. Il se reposa un moment sur la fenêtre du digne père.

Dors en paix, bon vieillard. — Qu'un sommeil bienfaisant répare tes forces ; qu'il te tienne longtemps dans l'oubli de la vie, car les chagrins atten-

dent ton réveil pour fondre sur ta tête vénérable comme une nuée de sauterelles.

Au pied de la muraille, Samuel fut bien surpris de ne plus trouver son chapeau. Il fallait qu'on l'eût enlevé. La pauvre Juliette détacha la corde, et le misérable qui l'avait meurtrie put voir, sans mourir de remords, cette joue couverte de sang. Il traversa rapidement le parc. Lorsqu'il escalada le mur, il aperçut encore Juliette à sa fenêtre. — Elle agitait son mouchoir en signe d'adieu.

Quand la pauvre fille fut seule, au premier regard qu'elle jeta sur son miroir, elle fondit en larmes. La plaie était affreuse ; la place de chaque dent était marquée. — Elle pleura bien amèrement. — Elle souffrait ; — et puis qu'allait-elle faire ? comment cacher cette blessure ? Elle resta assise devant une glace, dans un abattement affreux. Elle tordit ses bras de désespoir, et appela vainement à son aide le ciel et la terre : c'était à fendre le cœur. Elle enveloppa sa tête d'un mouchoir, et se cacha dans son lit, résolue à n'en plus sortir avant d'être guérie.

Pendant ce temps-là, l'homme actif, joyeux et dispos, le cœur léger, comme s'il avait fait une belle action, regagnait son logis en chantant. Il remerciait sa bonne étoile, se disposait à bien dormir en

attendant le moment de chercher querelle au taciturne Raoul. Il se promit de mettre son échelle de cordes dans son coffre-fort, ornée d'une étiquette pour la laisser comme un monument à ses arrière-neveux.

Que dis-tu de cet homme-là, pauvre petit Pétrarque? Oserais-tu comparer ton existence fade avec celle d'un garçon aussi entreprenant? Va, mon ami, si la possession de la belle Laure devait tuer l'idéal qui te poussait à produire tant de rimes, il aurait mieux valu, crois-moi, goûter tous les plaisirs et les tourments de l'amour, et mettre au jour six fois moins de sonnets.

XIII

LE MARIAGE

> Croiriez-vous, ma chère, que cet odieux personnage osa s'asseoir si près de moi qu'il touchait mon panier?
>
> RICHARDSON.

> Je ne mentionnerai point les tranches de porc, je renonce même à la chaste description d'une bécasse.
>
> BYRON.

Samuel rentra chez lui dans une agréable disposition à l'indifférence. Tout ce qu'il put faire pour l'honneur de l'amour fut de répéter jusqu'à deux fois :

— Mon projet a magnifiquement réussi.

Et il sentit aussitôt l'envie de penser à autre chose. Il n'avait pas encore traversé ses apparte-

ments qu'il songeait à un nouvel ordre à établir dans ses meubles, à la nécessité de vernir une armoire, de nettoyer ses armes, et à mille autres balivernes de même force. En réglant l'emploi de sa journée, il résolut d'abord d'en passer une grande partie à dormir, l'autre, en la compagnie de l'homme paisible, à causer de voyages, car il ne se sentait pas éloigné de la fantaisie de courir un peu le monde comme Henri le lui avait proposé. Il entra dans sa chambre à coucher, et resta stupéfait en y trouvant Jeanne étendue dans un fauteuil : elle dormait ; un livre était par terre à côté d'elle ; une bougie, prête à s'éteindre, lançait en l'air ses dernières flammes. La pose de la petite fermière était fort gracieuse. Samuel s'avança sans bruit et regarda de près ; il vit sur les joues transparentes de Jeanne des traces de larmes. Il resta longtemps devant elle indécis sur ce qu'il devait faire, puis il sortit sans l'éveiller.

— La pauvre enfant a quelque petit chagrin, se dit-il.

Et, pour ne pas l'embarrasser, il renversa une chaise dans la chambre voisine. La petite fermière sortit précipitamment par une autre porte, et Samuel alla se coucher. Il n'eut que le temps de se retourner deux fois dans son lit avant de s'endor-

mir, et de dire, en regardant le fauteuil où la paysanne s'était assise :

— Qu'est-ce donc que Jeanne est venue faire ici ?

L'homme paisible et Samuel dînèrent plus gaîment encore que la veille. Le vin d'Anjou, qui travaillait dans leurs cervelles, suggéra les phrases les plus éloquentes à notre héros pour faire le récit de sa périlleuse entreprise. Quand ils se séparèrent, Samuel, un peu gris, n'avait aucune envie de dormir, et, ne sachant que faire dans la solitude et la nuit, il chanta de toutes ses forces, et s'amusa, comme un écolier, à jeter de la poudre à canon dans son feu. C'était dans le même salon où deux jours avant il avait tremblé de frayeur. Il regagna enfin sa chambre à coucher, résolu à dormir par désœuvrement. Le fauteuil où Jeanne s'était assise attira ses regards, et il répéta :

— Qu'est-elle donc venue faire ici toute la nuit ?

Samuel ouvrit sa fenêtre, et, obéissant malgré lui à un caprice, il appela à voix basse :

— Jeanne ! Jeanne !

Une minute ne s'était pas écoulée, que la petite fermière était arrivée.

— Vous êtes malade ? s'écria-t-elle en entrant ; couchez-vous pendant que je ferai du thé. — Si

dans une heure vous n'êtes pas mieux, je réveillerai mon père.

Samuel ne savait trop que dire.

— Je ne suis point malade, Jeanne ; pas le moins du monde.

— Pourquoi m'avez-vous donc appelée ?

— Je ne m'en souviens plus. — Ah ! le voici : Vous m'avez sans doute pris mon Molière, Jeanne ; il n'est point dans ma bibliothèque, et j'en ai besoin.

Jeanne montra du doigt le Molière.

— Vous ne l'avez guère cherché, Monsieur. — Vous dites que vous n'êtes point malade ; mais vous le serez sans doute cette nuit. — Pouvez-vous boire ainsi ?

— Cela ne me fait aucun mal, et puis, ma petite Jeanne, cela ne vous regarde pas.

— Oh ! je le sais bien, Monsieur : si je vous disais que vous avez passé la nuit dehors, vous ne répondriez pas que cela ne fait point de mal, car vous avez le visage bien défait, Monsieur ; mais vous me diriez sans doute que cela ne me regarde pas.

— Oui, — oui, — c'est cela, ma petite Jeanne.

— Cela me regarde, Monsieur ; parce que si vous

êtes malade, je vous soignerai, et que si vous mourez, nous vous pleurerons.

— Mais, ma petite Jeanne, en vérité, vous me grondez, et je suis trop grand garçon pour le permettre.

— Je ne vous gronde point ; je ne vous demande pas ce que vous avez fait dehors toute la nuit.

— Je me suis promené, mon enfant ; je me suis amusé à voir la lune, les étoiles, que sais-je, moi? tout ce qu'il y avait.

La petite fermière jeta un coup d'œil prompt comme un éclair vers l'échelle de cordes posée sur la table ; ensuite elle regarda Samuel d'un air profondément triste, sévère et dédaigneux à la fois, et, sans ajouter un mot, elle s'avança vers la porte.

— Pourquoi cette mine scandalisée, ma petite Jeanne? Vous ressemblez à une mère qui reproche à son garçon de se conduire comme un libertin. Une petite mère de dix-sept ans et un enfant de vingt-cinq, — voilà qui n'est pas ordinaire, Jeanne ; mais puisque ma conduite vous fâche, je vous dirai que vous serez bientôt débarrassée de ce garnement de fils, car je serai forcé de louer ma maison, et d'en sortir pour aller vivre je ne sais où.

Jeanne s'appuya sur le bras d'un fauteuil pour ne pas tomber.

— Pourquoi partir ?

Ce fut tout ce qu'elle put prononcer. Tandis que Samuel lui expliquait en peu de mots ce qui le forçait à quitter sa maison, Jeanne fondait en larmes ; elle l'interrompit en s'écriant :

— O mon Dieu, quel malheur !

— Qu'avez-vous donc, Jeanne ? Dieu me damne ! elle pleure comme une Madeleine.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! il va dire que cela ne me regarde pas.

— Mais, ma petite Jeanne, est-ce que vous m'aimez, par hasard ? Dites-le, mon enfant, — vous m'aimez donc pour pleurer ainsi ?

Tout en parlant, Samuel s'assit sur les genoux de Jeanne, et appliqua sa bouche sur les lèvres brûlantes de la pauvre fille.

— Grâce ! lui dit-elle précipitamment, vous me tuez.

— Cela n'est rien, mon enfant ; tu ne mourras pas encore ce soir, va. — Tu étouffes, il est vrai. — Eh bien ! ôte-moi cette robe. — Ce corset te ferait mourir. Laisse-moi faire, ma mignonne : je te sauverai la vie.

Il porta la pauvre enfant dans ses bras jusqu'au lit. Les sanglots s'apaisèrent dès que Samuel, couché près d'elle, la tint embrassée étroitement, en

lui prodiguant des consolations efficaces, qui ont toujours suffi pour sécher les larmes d'une femme.

— O ciel ! dira-t-on ; elle aussi perdue, perdue à jamais !

— Pourquoi perdue, s'il vous plaît ? Dites-la perdue tant que vous voudrez ; moi, je la dirai sauvée, et je crierai aussi haut que vous. Qu'est-ce que les filles comme Jeanne peuvent craindre, je vous prie ? Elles n'ont qu'un petit bout de réputation à conserver, et que bien peu d'obligations d'être sages. Elles sont, de ce côté, plus heureuses que les grandes dames. Lecteur indulgent, n'enviez pas à cette enfant une nuit de bonheur. Qui sait ? peut-être n'aurez-vous plus douze heures agréables d'ici à la fin de vos jours, et si la félicité suprême est pour vous dans la lecture du journal, les truffes ou le tabac à priser, personne ne songe à s'opposer à votre bien-être.

Samuel non plus n'était pas à plaindre. — L'amour d'une fillette repose fort bien des secousses d'une grande passion.

M. de R. était un digne père, méthodique et posé, qui aimait à procéder par principes dans toutes les actions de la vie. Jamais le sort ne l'avait placé dans une circonstance assez épineuse pour que son répertoire de règles établies ne pût lui fournir une

façon d'agir usitée. Lorsqu'on lui annonça que Juliette gardait le lit et se disait malade, un moment d'attention lui suffit pour trouver l'ingénieux parti d'envoyer le médecin à l'appartement de sa fille ; le médecin revint bientôt. Il paraissait embarrassé : après avoir toussé respectueusement, il s'avança, la main droite ouverte, et dit au bon vieillard que sa fille avait une fluxion à la joue, mais qu'elle avait absolument refusé de laisser voir son mal. Le père fut indécis, parce que l'opposition à ses volontés n'était que rarement entrée dans ses sujets de réflexions. Le valet de chambre eut ordre d'annoncer à Juliette que son père allait se rendre lui-même auprès d'elle ; une sourde rumeur courut parmi les domestiques à la nouvelle de cette résolution violente.

Le père et le médecin, tous deux en culottes noires, s'avancèrent majestueusement. Le bon vieillard se vit dans la nécessité de parler à sa fille avec plus de sévérité qu'il n'avait coutume d'en mettre dans ses discours. Sa surprise fut extrême lorsqu'il reçut de Juliette un nouveau refus. Il se retourna, complètement déconcerté, vers le docteur, retiré dans l'embrasure d'une fenêtre, et s'avança, à son tour, la main droite ouverte, prêt à demander un conseil à un de ses inférieurs, ce qui prouve le désordre où se trouvaient ses idées. Il fit deux fois le tour de la

chambre fort lentement ; le seul craquement de ses souliers interrompait cet effrayant silence et causait un frisson mortel au docteur. Enfin, sans dire un mot, la tête penchée comme Napoléon la veille d'une bataille, le bon vieillard sortit, traînant à sa suite le médecin, épouvanté de cette agitation.

J'ai connu un ancien procureur qui ne pouvait jamais prendre sur lui de mettre une paire de bas sans consulter sa femme; après une longue hésitation, il avait soin de rejeter entièrement sur son épouse de bon conseil, toute la responsabilité du choix, se lavant les mains de tout malheur qui aurait pu arriver pour avoir mis des bas noirs plutôt que des blancs ; ces conditions acceptées, il consentait à se chausser d'une main timide. M. de R., doué d'un caractère aussi ferme que ce procureur, avait heureusement un valet de chambre digne de toute sa confiance, par les soins duquel ses culottes ou ses habits ne lui avaient jamais attiré le plus léger désagrément; mais à qui s'adresser dans une position aussi cruelle, lorsque sa fille, pour la première fois de sa vie, montrait une désobéissance ouverte ? Tout à coup il se souvint qu'une tante de Juliette était arrivée la veille pour assister au mariage. L'heureuse idée de remettre ses pouvoirs entre les mains de cette tante lui vint par un hasard bien singulier

la tante accepta les pouvoirs, et courut près de sa nièce. Elle resta longtemps enfermée avec Juliette; lorsqu'elle revint, M. de R. crut s'apercevoir qu'elle paraissait inquiète et triste.

— Il est nécessaire de retarder le mariage d'une semaine, dit la tante.

— Ma fille serait-elle en danger?

— Point du tout, — ce n'est qu'une indisposition de jeune fille ; il lui faut du repos.

— Mais vous ne songez pas que tout est prêt pour demain.

— Il faut suspendre.

— O ciel! Jamais pareille chose ne m'était arrivée, depuis le jour où l'ambassadeur d'Espagne, après avoir promis d'assister à mon bal, me manqua de parole pour des raisons d'une grande importance. Et qui se chargera de parler à mon gendre? Cela est au-dessus de mes forces.

— Laissez-moi faire, j'arrangerai tout.

Quand Raoul vint au château, on remarqua que son visage n'avait jamais paru si hâve ni si soucieux. Il ne montra aucune surprise à la nouvelle du retard ; mais l'indisposition de Juliette lui causa une inquiétude qu'il témoigna par de légers grognements, diversement modulés ; puis ses idées reprirent leur concentration habituelle, et l'homme taciturne ne

parla plus de toute la journée. Les convives crurent découvrir dans l'agitation des chefs de la famille quelques signes de mauvais présage. On regardait le futur époux avec un air d'intérêt qui le déconcertait horriblement. Florimond seul, dont l'amour-propre avait été froissé, l'accablait de ses airs railleurs.

Je ne me tromperais guère en disant que Juliette était la plus heureuse des femmes. La pauvre fille restait des heures entières devant son miroir; elle tenait ses jolis yeux à demi fermés avec une charmante expression de tendresse et de langueur en regardant sa blessure. De temps à autre elle soupirait et laissait couler quelques larmes. Jamais, non jamais, elle n'avait adressé à son amant de si tendres regards. Sa beauté était en danger ! Une femme seule peut comprendre cette affreuse anxiété. — On peut perdre son père, ses sœurs, — je ne parle pas des amies : — on peut perdre sa famille entière ; on peut perdre la vie, — on la risque souvent ; — on joue avec sa santé ; mais perdre sa beauté !

Juliette aurait eu trop à faire s'il lui avait fallu cacher son malheur aux yeux clairvoyants de sa tante. A peine la bonne dame eut-elle forcé sa nièce à lui montrer sa blessure, qu'elle reconnut la morsure d'une bouche humaine. Elle força Juliette à lui tout avouer. Je laisse encore aux femmes à penser

tout ce que cette aimable enfant dut souffrir. — Avouer! quand on a passé sa vie à mentir ; — quand le mensonge est devenu une si douce et si facile habitude qu'on serait embarrassée d'être vraie un seul instant. Quand on a enveloppé ses actions d'un voile épais, enfoui ses pensées au fond de son cœur, exécuté ses projets dans les profondeurs des nuits, — finir par avouer ! — La roue et l'estrapade ne sont rien, — les flammes éternelles sont une plaisanterie : — c'est avouer qui est le plus épouvantable de tous les supplices.

Heureusement que la tante de Juliette était indulgente en matière de galanterie ; elle avait pris à la restauration, par excès de zèle, les façons d'autrefois. Sa belle humeur et sa beauté lui avaient attiré de grands succès à la cour de Louis XVIII, dont elle avait fait l'ornement. Elle pardonna sans peine à sa nièce d'avoir un amant ; mais quand Juliette en vint à lui dire son aversion pour Raoul et sa résolution de refuser la main de cet homme, la tante haussa les épaules de pitié. Elle fit comprendre à cette aveugle fille le prix de ce qu'elle osait refuser, de la fortune immense de Raoul, de la faiblesse de son caractère, qui permettrait à une femme adroite d'en faire ce qu'elle voudrait. Elle lui fit sentir les avantages d'une grande liberté, d'une position brillante

dans le monde ; elle lui montra Samuel comme un garçon despote, exigeant et impérieux, qui la rendrait infailliblement malheureuse, sans lui donner en dédommagement ni fortune ni considération. Elle termina par dire que si sa nièce persistait à refuser le parti qu'on lui offrait, elle ne se chargeait point de porter une si triste nouvelle au père, qui en mourrait de douleur. Juliette pleura pendant tout le premier jour et une bonne partie du second; elle pleura encore un peu le troisième au matin, et le quatrième de midi à une heure; et puis, en dépit de tous ses efforts, elle ne put réussir à verser une larme de plus. Le cinquième jour sa blessure commençait à se fermer ; la tante embrassa sa nièce tendrement, en l'assurant qu'il ne resterait pas de cicatrice, ce qui remplit Juliette d'une joie bien pardonnable. La pauvre fille laissait aller les choses sans avoir le courage de rien entreprendre pour éviter le mariage qu'elle redoutait. Sans être persuadée par les discours de sa tante, elle ne savait quel parti choisir. Quand les souvenirs de ses serments d'amour et de ses entrevues avec Samuel lui revenaient en tête, elle tombait dans une extrême agitation, que la morale indulgente de sa tante ne pouvait calmer :

— Mais, ma tante, disait-elle un soir, je n'aime point cet homme.

— Épouse toujours, mon enfant ; tu l'aimeras après si tu peux. — Si tu ne le peux pas, on n'en saura rien.

On n'en saura rien est pour une jeune fille la plus rassurante des consolations.

— Mais, ma tante, j'aime l'autre.

— Cela est bien fâcheux, mon enfant. Pourtant, si tu ne peux faire autrement, ce n'est pas ta faute ; et pourvu qu'on n'en sache rien...

— Mais, ma tante, je serai malheureuse.

— On n'est jamais bien malheureuse avec une grande fortune, de la jeunesse, de la beauté, un mari complaisant et une liberté complète.

— Mais, ma tante, je penserai sans cesse à Samuel, je ne pourrai l'oublier.

— Ne l'oublie pas, si tu ne peux pas, mon enfant.

— Mais, ma tante, je voudrai le revoir.

— Ce sera bien dangereux, mon enfant ; cependant, si tu l'aimes excessivement, il vaudrait mieux le revoir que de mourir de chagrin, et, avec beaucoup de prudence, tu pourras peut-être y réussir. — Il faudra s'arranger pour qu'on n'en sache jamais rien.

Juliette resta rêveuse et rassurée. — Au fait, puisqu'on n'en devait jamais rien savoir. — La seule chose qui lui causait encore de l'effroi et de l'inquiétude, c'était la certitude que Raoul avait été informé de

toutes les circonstances de ses relations avec Samuel, c'était la persévérance de cet homme singulier. La générosité de ce sombre prétendu n'en était pas moins appréciable, car le sixième jour, Juliette, occupée à regarder sa joue presque guérie, entendit un roulement de voitures dans les cours du château. — C'étaient les nouveaux achats de Raoul, destinés à l'usage de sa future moitié. — Il y avait calèches, berlines et coupés, le tout plein d'élégance et traîné par de magnifiques attelages. Juliette regarda tout cela par sa fenêtre sans aucune impatience. Le septième jour, la blessure se trouva miraculeusement fermée ; on distinguait une légère cicatrice qui n'était point sans grâce. Juliette consulta longuement son fidèle miroir, et se trouva si jolie, qu'une gaieté charmante pénétra dans son cœur. Quand elle fut descendue au salon, qu'elle reçut des compliments, et qu'elle se vit un objet d'envie pour toutes les autres femmes, ce fut alors une joie semblable à celle que donne une rapide convalescence. On essaya les voitures nouvellement arrivées de Paris, on parcourut les environs, on dîna gaiement. Le soir Juliette put causer avec Raoul. Elle avait appris avec étonnement que Samuel n'avait point paru au château.

— J'espère, dit-elle à Raoul, qu'il ne s'est rien passé entre vous et...

Elle n'osa pas ajouter : — Samuel. L'homme taciturne devint pâle et tremblant ; il répondit, avec un accent qui portait la conviction :

— Rien, je vous le jure. Vous vous étonnez, sans doute, de ne point le voir ici ; je le connais, en ce cas, mieux que vous, car je sais qu'il n'a jamais porté de soins et d'affection à ses projets qu'avant leur exécution. — Le lendemain, il oublie tout, et recommence à entreprendre. Ses derniers exploits méritaient cependant bien un souvenir, je l'avoue.

Juliette, à son tour, parut interdite :

— Est-ce que cet homme-là sait encore la terrible aventure de l'échelle de cordes ? pensait-elle tout bas. — C'est donc un démon ?

Rien n'est plus effrayant qu'un prétendu auquel on ne peut rien cacher. Elle n'osait pas lui faire un reproche des mensonges odieux dont il s'était servi pour forcer son consentement. Sa surprise redoubla quand Raoul lui en parla le premier.

— Vous me regardez sans doute comme un monstre de fourberie. — Votre Samuel vous aura persuadée d'un seul mot. Parce qu'il lui a pris fantaisie de vous revoir une fois, vous avez cru son amour aussi ardent qu'au premier jour. Les femmes ont une étrange facilité à croire ce qu'elles désirent. — Elles ne veulent point voir l'abandon le plus certain,

ni la perfidie la plus indubitable, quand elles aiment celui qui les trahit. — Je vous le jure pourtant, cet homme ne vous aime point, et se fait un jeu de vous perdre. Je le sais, et vous pouvez juger si je suis bien informé en pensant à ce que vous avez déjà voulu me cacher, et que j'ai découvert.

— Puisque vous savez tout, s'écria Juliette, comment pouvez-vous encore rechercher ma main?

— Je vous aime en dépit de tout. Que le mystère de ma conduite soit le moindre de vos soucis. — Je vous expliquerai après nos noces ce qui vous semblera obscur.

La veille du jour fixé pour le mariage, la pauvre enfant était fort agitée. Elle repassait dans sa mémoire les petits événements de sa vie.

— Par quelle fatalité, se disait-elle, tout ce que j'avais résolu et préparé d'avance a-t-il toujours échoué, tantôt par ma faute, par faiblesse ou par entraînement, tantôt par un concours de circonstances au-dessus de ma volonté? Me voici poussée, malgré moi, à un mariage que j'abhorre, et je n'ai ni le courage ni le pouvoir de le rompre. J'épouse un homme qui m'aime et que je ne puis souffrir : j'en aime un autre qui me trahit.

Elle soupira en consultant son miroir. Ce soupir était un avant-goût de cette réflexion :

— Je trahirais volontiers celui qui m'aime si j'étais sûre d'être encore aimée de celui qui me trahit.

Laissons-la dans cette féminine agitation.

Après sa belle victoire, remportée au risque de se casser le cou, notre héros avait négligé d'en utiliser les avantages, en s'endormant comme Annibal dans les délices de Capoue. Il ne songeait guère à la pauvre Juliette. Cependant, lorsque l'homme paisible, en venant un matin chez son ami, vit que l'église était décorée, le curé paré, le maire coiffé, tout le village rasé, pour la noce de Juliette, il crut nécessaire de prendre quelques ménagements pour annoncer cette nouvelle à l'homme actif. Celui-ci, remarquant cette attention délicate, sentit son amour-propre blessé.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela me fait ? dit-il avec l'air de la plus parfaite indifférence. Crois-tu que je vais charger mes pistolets comme Werther, froncer dramatiquement mes sourcils, devenir fou d'amour, et courir dans les bois avec mes cheveux en désordre et mes bras sur mes talons ? — De par tous les diables ! je vais te prouver que je suis plus sage que tu ne penses, car je veux assister au glorieux triomphe de mon rival ; et, de peur que ma présence ne vienne à troubler la fête, je n'y paraî-

trai qu'après la cérémonie. Voilà qui est méritoire, j'espère. — Je veux mettre le plus beau de mes habits, me parfumer comme un abbé en bonne fortune, sourire à ma charmante ingrate, trouver à table le vin parfait, et danser le soir si légèrement que la perfide en meure de dépit, et que son jaune mari ne puisse obtenir d'elle un seul regard, — en attendant que je me trouve face à face, l'épée à la main, avec ce croque-mort en habit de noces. — Que dis-tu de ce projet ?

Samuel fit, en effet, la plus magnifique toilette. Jeanne lui frisa complaisamment les cheveux : l'homme actif eut le double plaisir de voir la petite fermière fort contrariée de son départ, et de se sentir si bien muni de tous ses avantages naturels que Juliette ne pouvait manquer d'y trouver le sujet d'une comparaison fâcheuse pour le taciturne mari. Il éprouvait une véritable satisfaction à la pensée du trouble où son arrivée pourrait jeter son infidèle. Il se promettait, pour peu qu'elle parût émue, de redoubler d'assurance et d'insensibilité. Faire trembler et balbutier les autres est une jouissance assez vive. — Byron aimait fort à voir tous les yeux se baisser devant son regard d'aigle. Il y a là-dedans un grain d'amour de la tyrannie, et la plupart des hommes, même les plus obstinés défenseurs des li-

bertés publiques, ne sont souvent au fond que des tyrans. Enfant, on s'amuse à battre son chien ou à martyriser un pauvre oiseau. — A vingt-cinq ans, on tourmente sa maîtresse. — A quarante, on voudrait faire trembler les peuples et verser des flots de sang ; et quand la goutte vous retient dans un fauteuil, on n'a plus d'autre plaisir que de tyranniser ses petits-enfants, de s'opposer à leurs jeux, de blâmer la jeunesse et de déclarer inconvenants ses plus innocents désirs. Tyrannie, — hydre à mille têtes, — on te chasse de rue en rue à coups de fusil, on te poursuit comme une bête fauve, on se donne la main de tous les bouts du globe pour se liguer contre toi ; et, en rentrant chez soi, couvert de sang, les mains noircies par une fumée patriotique, chacun te retrouve au coin de son feu, dans son lit, à sa table, dans sa robe de chambre, dans l'eau qu'il boit et le pain qu'il mange. — La liberté est-elle une chimère ? Faut-il donc courir les forêts pour la trouver ? — Je n'irai plus me faire voler mon mouchoir aux glorieux anniversaires.

La pauvre Juliette aurait vu avec joie naître quelque obstacle à son mariage avec Raoul ; mais, à la seule pensée des scènes insupportables qu'il lui faudrait souffrir pour obtenir un nouveau délai, son courage faiblissait. Un second retard aurait déso-

rienté le digne M. de R. au point de lui faire perdre la raison ; la tante aurait fait tant de discours que c'eût été à en mourir d'ennui ; Raoul se serait tellement replié sur lui-même, que son silence en aurait pu durer trois mois. Cette perspective de discussions et de bouderies ôtait à Juliette le courage de rien entreprendre. Elle prenait le parti pour lequel les femmes se décident toujours : — elle laissait aller les choses. Elle soupirait, levait les yeux au ciel, et faisait sans murmurer tout ce qu'on lui commandait, comme si le sort prenait soin de s'informer si elle n'avait point de goût pour son prétendu, et comme s'il s'occupait de lui éviter une si grande contrariété, — lui, qui se donne souvent tant de peine pour vous amener à bon port des Antipodes une désastreuse nouvelle. — Juliette attendait. Les femmes ne savent pas résoudre, organiser et agir. — Elles savent attendre. La veille du jour fixé pour le mariage, Juliette attendait encore, lorsqu'il lui restait à peine le temps nécessaire pour résister à son malheur. Elle espérait, elle prenait confiance dans la justice céleste. Le jour venu, on lui apporta sa parure de noces. Elle se laissa habiller sans résistance : — elle attendait. — S'habiller, ce n'est pas encore être mariée. Sa robe lui allait à merveille ; sa coiffure était ravissante. Elle regarda

tristement son joli visage dans une glace, et cacha sa légère cicatrice derrière son voile, comme elle cachait au fond de son cœur un amour illégitime. Elle entendit les apprêts du départ, les voitures roulaient dans la cour ; mille voix criaient de tous côtés ; il lui semblait, tandis qu'elle était immobile et silencieuse dans sa chambre, que toute la terre s'agitait pour la marier de force. Cependant il pouvait survenir quelque accident, quelque obstacle. — On vint la chercher ; la tante lui prit la main et la soutint. Les assistants la saluèrent par des cris de joie et d'admiration. Monter en voiture, ce n'était pas encore être mariée ; elle monta, en attendant que le sort daignât faire savoir sa volonté.

L'inquiétude commençait à s'emparer de Juliette ; l'obstacle désiré ne paraissait point ; sa profonde tristesse n'effrayait personne. Les voitures roulèrent horriblement vite jusqu'au logis du maire ; c'était un honnête homme que ce maire. La providence n'aurait point voulu faire engloutir sa maison ou le frapper de la foudre ; elle n'avait aucun motif pour l'appeler à elle par une mort subite ; ses administrés l'eussent pleuré ; l'adjoint eût sollicité sa place les larmes aux yeux : le ciel resta serein tandis que ce bon maire inscrivait les jeunes époux sur le livre municipal. Juliette fut mariée. — Ce-

pendant comme il n'y a rien dans cette cérémonie de dramatique ni de terrible, comme on ne sait pas bien au juste à quelle seconde on est mariée, Juliette ne fut pas saisie d'épouvante. — Il faudrait qu'un coup de tam-tam indiquât l'instant précis où la destinée d'une fille s'enchaîne à celle de l'heureux époux. La pauvre enfant espérait encore en allant à l'église où l'attendait la bénédiction ; elle regarda de tous côtés sur la route, sur le seuil de l'église, autour de l'autel, dans la foule hébétée des curieux. — Pas le moindre obstacle, point de spectre, pas même la silhouette de Samuel, qui pût permettre à cette aimable fille de s'évanouir un peu. Il fallut s'agenouiller et voir commencer la cérémonie la plus paisible et la moins importante du monde. Le curé était fort laid sous ses oripeaux ; le collet de la dorure sacrée était gras à faire plaisir ; les pieds qui soutenaient son ventre sacerdotal étaient informes, la chaussure grossière, les poses communes : — aucun espoir d'événement extraordinaire. — Cependant Juliette attendait encore : — la providence ne pouvait en conscience renverser les pierres de l'église pendant l'office divin, sur la tête de ce bonhomme de curé qui marmottait entre ses dents du latin et dont l'haleine sentait l'omelette et le cidre.

L'instant de prononcer le *oui* fatal approchait, Juliette jeta un dernier regard de détresse dans l'église avant de s'approcher de l'homme qu'elle ne pouvait plus éviter. Elle pâlit et trembla de douleur en ne découvrant et n'entendant rien ; — la tante, craignant qu'elle vînt à s'évanouir, lui donna un flacon à respirer.

— Non, non, — ce n'est point cela qu'il lui faut ; ce ne sont point des sels, ni des essences, ni les secours de la pharmacie, ni l'universel remède de Jean Farina, ni le verre d'eau sucrée innocent. — Ce sont des cris de meurtre qu'il lui faut, des épées, des détonations de mousquets, des imprécations, des blasphèmes, du sang plein les dalles et sur la robe du prêtre, un pied sacrilège qui renverse l'autel, un homme furieux et armé jusqu'aux dents qui tue et mette en charpie tous les assistants, et qui enlève la tendre jeune fille sur son cheval plus rapide que l'hippogriffe, un cheval qui lance du feu par les naseaux, et qui s'enfonce dans des déserts inconnus pour n'en plus sortir. — Voilà ce qu'il lui faut à cette enfant persécutée par la société ; mais, hélas ! cela n'arrivera point, je le crains bien. La bénédiction terminée, Juliette regarda le ciel, et s'écria presque à haute voix :

— Mon Dieu, que voulez-vous donc faire de moi?

Mais le bon Dieu, qui songeait à autre chose, ne lui répondit rien. En arrivant à Beauroc, on y trouva de nouveaux conviés venus de toutes les maisons de campagne des environs. Samuel était du nombre. Il fit à son infidèle les compliments les plus aimables. La pâleur et le trouble de Juliette augmentèrent la joie de l'homme actif ; vingt fois il se donna le cruel plaisir de tourmenter sa charmante, en affectant de regarder la faible cicatrice qu'elle avait encore sur la joue. La mine que lui fit Raoul, en écoutant ses félicitations exagérées, lui sembla si burlesque, qu'il faillit éclater de rire. — Il résolut de pousser la comédie plus loin, en se chargeant des couplets de circonstance qu'il était de rigueur de chanter au repas de noce. Quand Raoul entendit ces couplets, qui furent applaudis, et qu'il lui fallut soutenir les regards de tous les assistants, l'homme sournois eût voulu que la terre s'entr'ouvrît pour abîmer les rieurs qu'il maudissait, la famille, le poète et la table, sans égard pour le troisième service, les gibiers, les friandises, et le vin qui répandait la gaieté la plus bruyante. En remerciant le chanteur, la figure sombre du mari, tremblant et intimidé, devint si bizarrement décomposée, que tout le monde en fut stupéfait. — Il ressemblait à un tigre forcé de paraître en société, hon-

teux de sa férocité, cachant ses griffes sous des manchettes, et déconcerté au point de ne plus savoir s'il devait fondre en larmes ou dévorer quelqu'un. Les fumées du champagne firent oublier ces particularités. Le soir, Juliette refusa de danser, malgré les instances des jeunes gens et celles de Samuel, qui se dédommagea de la rigueur de son ingrate en invitant les plus jolies dames de la réunion et en disant mille folies. A minuit, une voiture traînée par quatre chevaux superbes parut devant la salle du bal. Raoul et sa femme y montèrent, avec la tante et le bon vieux père ; la mariée adressa un regard plein de langueur à Samuel, et la voiture disparut avec une rapidité fantastique. De jeunes demoiselles, exaltées par la danse et l'envie, parlèrent avec admiration des richesses et du bon goût du marié. Les jeunes gens, échauffés par le vin, s'extasièrent sur les charmes de Juliette. Samuel perdit un peu de sa gaieté pendant tous ces discours ; la magnificence de Raoul le contrariait. Il pouvait bien se faire, qu'avec une si grande fortune, son infidèle fût heureuse ; le regard triste qu'elle lui avait jeté en partant le rassura. En regagnant à pied sa maison, au milieu de la nuit, l'homme actif se disait avec joie :

— Elle sera malheureuse, — elle m'aime en-

core, — tant mieux ! Que l'ennui te ronge, comme un ver caché au centre d'une fleur ! Que mon souvenir, enraciné dans ton cœur, le corrode avec la force d'un poison et le fasse tomber en poussière ! Puisses-tu mourir dans tes efforts pour arracher ce souvenir de ton sein ! Que ton corps soit une terre stérile, bouleversée par des orages perpétuels ! Puisse ta raison s'égarer, et mon nom sortir de ta bouche avec ton dernier soupir au milieu des cris de ta famille et des blasphèmes de ton mari !

Ceci ferait penser que Samuel sentait encore un reste d'amour pour son ingrate ; — mais qu'on vienne assurer devant moi qu'un amant aime sa maîtresse pour elle-même. Vous allez dire, Madame, que Samuel est un méchant homme ; — point du tout, c'est le meilleur garçon du monde.

En arrivant chez lui, il trouva du thé préparé dans sa chambre auprès d'un bon feu, et Jeanne, qui l'attendait dans une petite toilette de nuit pleine de coquetterie. Il était parfaitement disposé pour user brutalement de tout cela. Jeanne en fit son profit, et cette nuit valut bien pour elle la nuit de noce de sa rivale.

XIV

LE COURAGE D'UNE FEMME

Depuis que je t'ai quittée, ma chère amie, je suis devenue bien malheureuse.

Lettre d'une petite fille.

Allons, faites-moi l'amour, car je suis dans mon humeur des dimanches.

SHAKSPEARE.

Laisser voir à quel point on aime, c'est la dernière des imprudences.

Les Liaisons dangereuses.

La chambre nuptiale de Juliette avait été décorée avec un luxe et un apprêt dignes des jolis contes de M. Galland. On avait trop chanté tout le jour : *Hymen, ô hyménée !* pour que l'hymen ne descendît pas dans le temple orné avec tant de soins. Quant à l'amour, je puis assurer qu'il se promenait bien loin de là. Le mot seul de mari pénètre si bien les

femmes de respect et de la nécessité d'une passive obéissance, que Juliette fut, sans aucun doute, subjuguée par le prestige social attaché à ce mot. A quoi servirait la résistance avec un être qui ne doit plus vous quitter, qui a le droit de vous commander comme à une servante ; qui peut, si vous lui laissez voir votre aversion, vous infliger une punition viagère de tous les instants ? Il n'y a pas de femme qui ne sache plier à cette nécessité de faire bon ménage, car tous les avantages sont donnés à l'homme. La seule fourberie leur reste et leur prête son secours et ses jouissances comme un faible dédommagement. Il faut donc vous l'avouer, lecteur, le taciturne mari fut introduit dans la chambre nuptiale et glissa dans le lit tout garni de dentelles ses membres osseux, son crâne jaune et sa face amaigrie . — Cela me fait saigner le cœur, comme de voir une mouche se débattre dans les serres gigantesques d'une araignée. Je ne sais point ce qui arriva pendant cette nuit déplorable ; mais le matin, notre sournois mari, encore alité près de sa femme, avait la figure épanouie : un sourire diabolique se promenait sur ses lèvres ; son nez, déjà fort long, semblait allongé d'un bon tiers. Lui, qui n'avait jamais abordé une dame sans se déconcerter ; lui, qui rentrait sous terre si un homme lui lançait un regard

de défi ou de haine ; lui, qui avait toujours été soumis à Juliette comme un épagneul servile, il tira hors du lit une jambe maigre, et, battant la mesure avec son long pied, il se mit à chanter d'un air délibéré une espèce de chanson incompréhensible, avec une gaieté de fossoyeur à vous donner le frisson.

— J'ai eu ma nuit aussi,dit-il d'un ton de triomphe; j'ai eu ma nuit aussi bien que maître Samuel. Je l'ai eue, et j'en aurai d'autres encore si je veux. Elle m'a coûté cher, mais je l'ai eue.

Juliette trembla de tous ses membres. Raoul poursuivit :

— Je ne vous ai point vaincue par l'amour, je le sais ; mais par d'habiles calculs, en faisant jouer tous les ressorts de la sottise et de la cupidité humaine ; vous êtes à moi. — Tu m'appartiens, Juliette.

Il se met à rire comme une hyène qui grogne.

— Je vous ai achetée, corbleu ! vous êtes donc mon bien comme cette maison et ces meubles. Il y a eu contrat de vente. Vos stupides parents vous ont prostituée magnifiquement, pour des arpents de terre, des amas de pierre et d'ardoises, des bêtes de somme, des chevaux, de la vaisselle, un nom. —

C'est une prostitution comme une autre. — J'excuserais plutôt celle de ces créatures à qui la misère et la faim ne donnent d'autre choix que le vice ou la mort. — Je vous ai achetée.

C'était là un singulier langage de mari ; cela ressemblait fort à des injures ; mais quelle femme oserait murmurer devant son mari le jour de ses noces?

— Je vous ai achetée, poursuivit Raoul ; mais vous ne savez point encore le prix que vous me coûtez. Je vais vous l'apprendre. Depuis que je vous connais, je me suis sans cesse occupé de vous. Je vous ai aimée dès le premier jour que je vous vis, et comme je ne sais point conduire de front deux passions au détriment l'une de l'autre, je rôdai perpétuellement autour de vous comme une ombre, Votre liaison avec Samuel ne pouvait m'échapper. Tant qu'elle n'eut rien de criminel, mon amour ne fit que s'en accroître de toute l'intensité de la rage et de la jalousie. — Je vous surveillai avec plus de soins que n'en eut jamais une mère. Je vins toutes les nuits sous vos fenêtres, et j'assistai ainsi à votre première entrevue avec votre amant. Cette nuit-là, j'étais près de vous, caché dans les broussailles. Je jurai que je sacrifierais tout au monde pour avoir ma nuit à mon tour. Je dérobai sur l'herbe du parc un fichu qui vous appartenait et une

cravate qui avait serré la gorge de mon ennemi. — Vous pouvez les voir tous deux : ils sont là sur cette table. Pour mettre fin à vos entrevues, je posai sur votre passage un arrosoir, qui, sans doute, vous a causé quelque souci. Je délibérai alors entre deux partis : celui de vous menacer de vous perdre en dévoilant toute votre conduite, et en mettant pour prix à mon silence une nuit comme celles accordées à Samuel, ou celui de vous demander en mariage. — Le premier était impraticable : vous n'y auriez pas consenti.

Vous savez tout l'empressement qu'a mis votre famille à seconder mes projets. Il ne me restait plus qu'à vous arracher un consentement. J'ai accusé faussement votre amant d'indiscrétion. Il n'en a, je crois, commis aucune. Je me suis donné une apparence de dévoûment et de générosité ; je vous ai accablée de présents sans y rien perdre, puisque je possède le tout, et vous encore par-dessus. J'ai craint de voir tous mes plans déconcertés par le retour de Samuel et par son audacieuse escalade, où le ciel n'a pas voulu lui rompre les os. C'est moi qui ai enlevé son chapeau, qui tomba si ridiculement au pied de la fenêtre : — Le voilà sur la table. Les importunités de vos parents, vos craintes, la négligence de votre amant et votre faiblesse ont

fait le reste. Je suis arrivé au but que j'avais juré d'atteindre. J'ai eu ma nuit aussi bien que votre Samuel. — Je sais que vous l'aimerez encore ; mais songez que vous êtes ma femme : il faut vous bien conduire. — Je vous surveillerai de près, et vous savez comme je m'en acquitte. — Voilà qui est fini, — je ne vous en reparlerai plus.

— La pauvre Juliette restait comme pétrifiée. L'indignation finit cependant par l'emporter sur l'effroi.

— Mais savez-vous, s'écria-t-elle, que tout ce que vous m'apprenez est une série de perfidies affreuses ?

— Appelez-les comme il vous plaira.

— Savez-vous que je ne vous appartiens que par surprise et par trahison ?

— C'est possible.

— Savez-vous que maintenant je ne pourrai jamais avoir pour vous aucun amour ?

— Qu'est-ce que cela me fait ? je vous aurai près de moi tant que je voudrai ; vous partagerez mon lit ; vous ne m'aimerez point, j'y consens. — Je vous propose de ne point nous adresser la parole de dix ans.

Juliette fut saisie d'épouvante devant cet être infernal.

— Vous me ferez mourir ! dit-elle en se tordant les bras.

— Je ne vous en empêche point.

— Eh bien ! je vous déclare la guerre, et je reverrai mon amant.

— Vous ne le ferez pas. — Vous ne reverrez jamais cet homme, vous dis-je ; je n'y mettrai point obstacle : il y a seulement entre lui et vous l'abîme de l'adultère ; si vous avez l'imprudence de vous promener avec ce Samuel sur les bords d'un pareil précipice, je vous y pousserai tous deux et c'est là tout ce que je désire : je vous montrerai tout à l'heure l'article du Code qui me donne le droit de vous tuer sur la place.

Juliette pleura. C'est la ressource d'une femme. Elle pleura pour soulager son pauvre cœur, et reprendre par là des forces pour supporter d'autres douleurs. Elle était mal tombée. Pour un homme cruel et lâche comme Raoul, le mariage est une délicieuse chose. — C'est l'acquisition d'un être faible et craintif, sur lequel on peut exercer une tyrannie de tous les instants ; on peut martyriser sa femme, la faire trembler. — Voir trembler une femme devant soi lorsqu'on est soi-même tremblant devant toute autre créature ! c'est le comble du bonheur. On peut la battre en secret, jouir de ses souf-

frances, rire de ses pleurs et de sa haine, — mêler à tout cela un peu de libertinage ; — on ne craint rien : — on est en règle vis-à-vis des lois. — Que les pairs caducs qui ont rejeté la loi du divorce se réjouissent sous leurs perruques d'avoir arrêté l'élan des idées jeunes, — ils ont assuré le bonheur de Raoul. Félicite-toi, homme taciturne, tu peux, comme un serpent, te rouler autour de ta proie, lui sucer le sang, et la forcer, au milieu des tortures de l'aversion la plus profonde, de t'ouvrir ses bras et de partager ton lit.

Comme font la plupart des femmes, et généralement tous les êtres d'une constitution faible, Juliette, après une longue apathie, tomba dans un état d'extrême exaspération. Elle regarda fièrement son abominable mari, et s'écria imprudemment :

— Vous êtes un homme affreux, un monstre avec lequel je ne puis vivre. Je vous déteste ; je vais ce matin même retourner chez mon père : je lui dirai toute votre conduite, et je le supplierai de me garder chez lui.

Le sournois haussa les épaules ; il répondit :

— Vous n'avez pas le sens commun. — Vous irez donc raconter à votre père que vous aviez un amant ? — Le pauvre vieux ne comprendra rien à tout cela. — D'ailleurs je vous déclare que s'il

me prend fantaisie d'aller vivre en Afrique, vous me suivrez. Votre père et toute votre famille ne peuvent vous enlever d'ici. Prenez-y bien garde, et n'entreprenez rien à la légère, car je vous avertis qu'il vous arrivera malheur. — Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous calmer, de rester tranquille dans ma maison, de jouir de ma fortune, de ne pas m'ennuyer de cris et de scènes ; j'aime le silence, et, cette explication terminée, nous nous tairons tous deux, s'il vous plaît, pour quelques jours.

Juliette leva ses mains vers le ciel, et s'écria :

— O Samuel, Samuel !

Raoul se mit à rire :

— Vous me faites pitié avec votre amour pour ce Samuel ; si vous comptez sur lui pour vous venger de moi, je veux bien vous apprendre que vous ne devez conserver de ce côté aucun espoir. Cet homme-là ne vous aime point ; — dans ce moment, il se console de votre abandon dans les bras d'une grisette : — sa petite fermière, que vous connaissez.

— Comment voulez-vous que je vous croie, menteur abominable ?

— Je ne m'embarrasse point de la foi que vous avez dans mes paroles.

Malgré les habiles combinaisons de maître Raoul,

je pense qu'il fit une maladresse en parlant à sa femme des infidélités de Samuel ; c'était ajouter à l'exaspération où il la voyait déjà, le tourment de la jalousie. Il n'en fallait pas tant pour la pousser à quelque folle démarche : la tête de Juliette fermentait horriblement. Elle garda toute la journée un silence profond ; mais elle se préparait à une entreprise dangereuse. Pauvre petite femme ! à quoi sert d'abandonner un amant pour épouser un autre homme ? A quoi sert de prendre l'avantage certain de l'initiative si cet amant ne meurt pas de chagrin ? On peut bien consentir à un mariage de convenances avec un être qu'on n'aime point : c'est même une pensée consolante que celle du dépit et de la douleur qu'on cause par là à son amant ; mais s'il n'en prend aucun souci, et s'il se dédommage aussitôt dans les bras d'une rivale du mal que vous lui faites, il y a de quoi mourir de regret et de rage.

Je ne sais pas si l'homme taciturne avait l'œil ouvert sur les moindres mouvements de Juliette, mais il est certain qu'une femme qu'on sait être dans un état d'exaltation et de jalousie, et qui, malgré cela, garde le silence toute une journée, nécessite la surveillance la plus sévère de la part de son mari.

Ce qui perd les femmes le plus souvent, ce sont leurs damnés préparatifs de coquetterie. Si elles

partent pour un rendez-vous amoureux ou si elles reçoivent chez elles leur amant, il faut qu'elles fassent une toilette pour la circonstance, comme si une coiffure retouchée ou quelques parfums de plus étaient indispensables. — Souvent elles y mettent tant d'apprêt, qu'au seul examen de leur personne, un jaloux saurait deviner l'approche de l'heure consacrée à l'amour. C'est une manie heureuse pour les maris à grandes passions. Pour cette fois, Juliette ne donna point dans ce travers de son sexe ; l'agitation de son sang et la fermentation de sa cervelle ne lui laissèrent point le loisir de songer longuement aux dessins d'un châle ou au choix d'un mouchoir brodé. Raoul l'ayant laissée un moment se promener à la brune, et la croyant occupée à l'inspection des serres chaudes ou des faisanderies sans nombre dont il venait de la mettre en possession, cette douce enfant ouvrit une porte de sortie du parc et s'enfonça seule, par une nuit épaisse, au milieu des bois. Elle fit ainsi plus d'une lieue à pied pour gagner le gué du Loir, et cela sans aucune crainte, tant la passion donne de courage à une faible femme. Il était plus de huit heures, et le brouillard froid des soirées d'automne s'était élevé, lorsque Juliette arriva près de la maison de Samuel par un sentier qui passait sous ses fenêtres. Une seule,

située au rez-de-chaussée, laissait passer un peu de lumière à travers les découpures des persiennes. Juliette, indécise et fatiguée, se reposa un moment sur une pierre, après avoir cherché en vain à regarder ce qui se passait au dedans de la chambre éclairée.

Chucun a ses jours de dégoût et d'ennui, où il ne saurait prendre intérêt à rien, ni dire la cause de cet ennui. Des médecins assurent que cela tient aux influences atmosphériques, aux caprices de la lune ou de quelque autre planète, ce qui veut dire, je crois, qu'ils n'y connaissent rien. Lorsqu'un de ces jours malheureux s'est levé, toute tentative pour secouer l'ennui serait inutile. Il court dans l'air, il tapisse les murs de votre maison, il pave les rues, on l'entend sortir de toutes les bouches ; on croit le voir sur tous les visages. La plus heureuse nouvelle, en arrivant dans un de ces instants où la vie vous semble une maussade parodie, n'exciterait en vous qu'un faible intérêt ; le plus beau spectacle vous ferait bâiller : la musique seule pourrait un moment vous distraire. Il faut bien se garder, dans une telle disposition, d'aller voir sa maîtresse, — on la trouverait moins belle, moins spirituelle qu'à l'ordinaire ; on se verrait peut-être poussé à la traiter avec moins d'égards ; on ne pourrait pas supporter la contra-

diction, ni la résistance la plus légère ; et puis s'il fallait prendre quelque précaution pour n'être point vu, ou avoir quelques instants d'attente, on trouverait cela insupportable : on serait capable, si elle vous cachait sous un lit ou dans une armoire, d'y éternuer sans précaution, ou d'y étendre ses membres avec bruit au point de se laisser suprendre. On verrait arriver avec insouciance une catastrophe : le le docteur Gall prétend que les hommes tombent, au moins une fois par mois, dans un de ces accès d'hypocondrie.

Samuel s'était levé dans cette fâcheuse disposition au marasme. Pendant toute la journée il n'avait su que faire ; il était resté couché sur l'herbe sans penser à rien, et lorsqu'il avait pu trouver une pose commode, vous ne l'en auriez pas tiré pour tous les trésors de l'Asie. Il regardait avec envie un arbre ou un chien qui remplissent machinalement leurs fonctions, sans demander à la nature ce qu'elle leur veut et pourquoi ils sont là. Le jour était à peine tombé que l'homme actif fit à Jeanne le signe convenu pour le coucher, et qu'il se jeta dans son lit sans attendre la petite fermière. Jeanne, dont la docilité était exemplaire, arriva promptement ; elle alluma du feu, et prit sa place habituelle près de son maussade amant. Leur conversation fut absolu-

ment nulle ; l'homme actif s'endormit profondément au bout d'une demi-heure. Les yeux de la jeune fille commençaient à se fermer aussi lorsqu'elle entendit frapper contre les persiennes ; elle réveilla aussitôt Samuel. Le bruit augmentant, l'homme actif se leva, de fort mauvaise humeur. Il prit un pistolet, qu'il arma. Jeanne voulut fuir, mais il la saisit par le bras, et la rejeta dans le lit en lui commandant de rester. On frappait avec plus de force encore. Il se vêtit à la hâte d'une robe de chambre, et ouvrit la fenêtre.— Il vit Juliette. Sans lui adresser aucune question et sans témoigner d'étonnement, il posa en dehors une chaise, et offrit sa main à l'épouse imprudente de Raoul pour monter par la fenêtre. La première chose que fit Juliette, ce fut de s'approcher du lit.

— O mon Dieu ! s'écria-t-elle avec force ; il est donc vrai qu'il me trahit ? Je me perds pour lui, et il me trahit !

— Il me semble, dit l'homme actif, que c'est vous qui m'avez abandonné.

— Mon Dieu ! répéta Juliette. — Je lui fais le sacrifice de ma réputation, peut-être de ma vie, et il me trahit ! Comment supporter un pareil coup ?

Elle fit quelques pas dans la chambre ; son agitation paraissait extrême. Jeanne faisait à travers

ses cheveux noirs dénoués, un petit air de furet moitié curieux, moitié malin. Samuel avait l'air ennuyé de la scène. Juliette s'arrêta devant lui :

— Écoute-moi, dit-elle avec une énergie redoutable : Je te parle sans doute pour la dernière fois, il faut répondre avec sincérité aux questions que je vais t'adresser ; assieds-toi, et jure de me dire la vérité.

Samuel promit de parler avec franchise.

— Est-il vrai, Samuel, que tu ne m'aimes plus ?

— Sincèrement, je crois que si j'éprouve un reste d'amour, ce n'est pas la peine d'en parler.

— Combien y a-t-il de temps que tu ne m'aimes plus ?

— Si je m'examinais bien sévèrement, je trouverais peut-être qu'il y a un mois entier ; mais pour ménager votre amour-propre, nous mettrons sur le procès-verbal quinze jours.

Juliette fit un rire à fendre le cœur ; ses yeux brillèrent terriblement ; ses sourcils blonds se crispèrent comme fait une couleuvre qu'on écrase ; sa bouche, ordinairement si pleine de douceur et de noblesse, se releva comme celle de Lucifer. Pour la première fois de sa vie, elle employa le ton de raillerie amère qu'elle avait si souvent entendu dans les discours de Samuel :

— Quinze jours, dis-tu ? c'est bien de l'honneur pour moi. — Mais si nous examinions aussi sévèrement ta conduite, nous trouverions qu'il y a moins de quinze jours que tu vins m'éveiller la nuit et me prodiguer les assurances de la passion la plus ardente. Voilà une façon d'agir qui mérite un commentaire, mon bel ami ; parce qu'on n'aime plus une femme, ce n'est pas précisément une raison pour monter la nuit par sa fenêtre au risque de se tuer, ce n'est pas une raison pour la serrer dans ses bras avec frénésie, ni pour lui faire jurer d'être fidèle jusqu'au tombeau. Il n'est pas nécessaire, lorsqu'on n'aime plus une femme, de se donner tant de peine pour la voir, ni de la défigurer par une morsure pour empêcher son mariage. — Ces bizarreries seraient difficiles à expliquer sans doute ; mais puisque tu as promis de me parler franchement, dis-moi donc pourquoi ton amour a duré si peu de temps ?

— Rien n'est plus facile, répondit Samuel d'un air insouciant. Pour comprendre pourquoi mon amour s'est éteint subitement, il doit vous suffire de jeter un coup d'œil sur les préludes de notre intimité. Rappelez-vous mes supplications, rappelez-vous mes souffrances et la rage que j'ai tant de fois ressentie de votre orgueil et de votre froideur ; rappelez-vous nos interminables différents, la résistance que

vous m'avez opposée, les efforts, les démarches et les discours perdus que vous m'avez coûtés. Mon amour s'est épuisé dans ces inutiles débats ; vous m'avez fatigué, rebuté ; vous ne m'avez laissé que le désir de remporter la victoire ; j'ai juré mille fois qu'après vous avoir subjuguée, je vous rendrais tout le mal que vous me faisiez ; et quand l'intimité est venue entre nous, je n'y ai trouvé qu'un plaisir dont le prix avait surpassé les jouissances, car il faut que je vous le dise, puisque vous le demandez : vous avez attaché trop d'importance à votre amour ; qu'avez-vous de plus qu'une autre, je vous prie ? Regardez cette petite Jeanne, — elle ne m'a rien coûté, — car elle s'est donnée à moi sans résistance ; — je l'aimerai six fois plus longtemps que je ne vous ai aimée : — voilà qui est clair.

— Ainsi j'aurais encore ton amour si j'avais pu te céder dès le premier jour, et mettre de côté tout orgueil et toute pudeur ?

— J'en suis persuadé.

Juliette frappa ses mains l'une contre l'autre avec violence.

— O hommes ! hommes ! êtes-vous donc assez aveugles, assez remplis d'une monstrueuse vanité pour ne pas savoir apprécier les sacrifices d'un cœur délicat et élevé ? L'égoïsme a-t-il assez ossifié vos

cœurs et tari en vous les sources de toute générosité, pour que vous établissiez les comptes de la plus noble des passions comme s'il s'agissait d'une vile marchandise ? Quelle garantie aurez-vous de notre pudeur, et puisque vous osez nous punir de l'excès de notre délicatesse, viendrez-vous, après cela, vous étonner de l'abaissement où votre barbarie nous aura jetées ? Et vous, femmes, créatures faibles, qu'ils brisent et avilissent, quel sort vous est donc réservé si vous ne devez voir dans leur amour d'aujourd'hui qu'une haine future !

Juliette avait tort de s'adresser aux hommes et non à son infidèle amant. Tous ne sont pas comme Samuel. La cruauté qu'il montra dans cette circonstance est vraiment affreuse. Il fit un long bâillement involontaire, et il sourit du sermon de sa belle.

— L'ingrat ne peut pas seulement m'écouter avec patience ! s'écria Juliette.

— Si vous faisiez encore un appel à ma franchise, je vous dirais qu'il n'y a rien de plus ennuyeux au monde qu'un enfant qui crie, un vieillard qui radote et une femme qu'on n'aime plus.

Juliette le regarda fixement.

— Voilà un homme qui m'a aimée, et qui aujourd'hui se fait un cruel plaisir de me faire souffrir. Il a risqué de se tuer pour moi, et il se réjouit de mes

tortures ! — L'ingratitude la plus noire est-elle donc une délicieuse jouissance ? Mon Dieu ! ce qu'il ose appeler le temps de mon orgueil et de ma tyrannie, ce sera le plus doux souvenir de ma vie.

Samuel fit un rire qui pénétra jusqu'au cœur de Juliette comme la lame froide d'une épée.

— Je le crois sans peine, dit-il, jamais esclave plus soumis ne se roula plus humblement aux pieds d'un maître sans pitié. — Mais l'esclave et le maître ne gardent pas les mêmes souvenirs, Juliette.

Juliette touchait au plus haut degré de douleur qu'une femme puisse supporter ; elle pencha la tête en arrière comme si elle allait mourir, et s'écria :

— Il m'assassine à plaisir. — Oh ! je le vois : il n'y a pas de ressources. — Samuel, Samuel ! s'il est vrai que tu regardes mes scrupules et ma résistance comme une tyrannie digne de ta haine, sois heureux : cet instant te venge de tout ce que je t'ai fait souffrir. — Je suis la plus malheureuse et la plus abaissée de toutes les créatures. — Mais après avoir payé ce tribut à l'amour qui nous a liés, après avoir fait tous les efforts possibles pour te retenir, je reprendrai ma fierté. — Réponds-moi : est-il certain que tu ne m'aimes plus ?

— Je ne vous aime plus aujourd'hui ; mais peut-être demain je serai repris de nouveau ; cela

dépendra de la disposition où je serai, de la toilette que vous aurez, du songe de la nuit ou du livre qui me sera tombé sous la main.

— Eh bien ! moi, je te déclare que tout est rompu à jamais entre nous ; souviens-toi bien de ceci : Jamais tu ne retrouveras sur mon visage la moindre trace de mon amour ; jamais tu n'obtiendras de moi un regard ou une parole. Je ne te connais plus ; je t'oublie. Mon pardon sera ma vengeance. — Puisse ce pardon écraser ton cœur lâche et ingrat, et le pénétrer d'un inutile regret !

— Vous êtes trop généreuse.

— Ce n'est pas que ma passion soit devenue de la haine. Dans cet instant je donnerais encore ma vie pour toi.

— C'est quelque chose que la vie ; mais supporteriez-vous bien un petit supplice d'une minute ?

— Mets sur mon cœur le canon de ce pistolet, et fais feu ; tu verras si mon visage change en mourant.

— Ce n'est pas cela. — Supporteriez-vous une petite douleur comme une brûlure ou une pression un peu vive au bras ?

— Mais, en vérité, cela fait pitié.

— Et toi, Jeanne, oserais-tu bien affronter aussi un petit supplice pour moi ?

— Tu peux me couper en quartiers, dit la fermière, je ne pousserai pas un cri.

Samuel prit une règle de bois sur la table.

— Eh bien ! vous allez me présenter toutes deux une main, et je vous frapperai jusqu'à douze fois avec cette règle. Je vous déclare que celle de vous qui refusera de tendre sa main avant le douzième coup cédera aussitôt la place à l'autre.

Il se mit à frapper alternativement dans chaque main avec une force croissante. — Au septième coup deux grosses larmes sortirent des yeux de Jeanne ; au huitième, elle jeta sur Samuel un regard de colère et de haine ; au neuvième, elle retira sa main en s'écriant :

— Tu es un méchant homme.

Puis elle s'enfuit à demi nue.

Le visage de Juliette n'avait point changé. Elle tenait sa main droite étendue, et les ongles de la gauche avaient marqué sur le bois du lit ; mais, au neuvième coup, après l'interruption causée par la fuite de Jeanne et les rires de Samuel, elle refusa de présenter de nouveau sa main.

— Donc, dit l'homme actif, allez au diable toutes deux.

Juliette ne répondit pas un mot ; elle ouvrit la fenêtre, sauta avec la légèreté d'un oiseau, et dispa-

rut dans l'obscurité. — Le lecteur sagace trouvera, s'il peut, la cause de cette singulière conduite. Il ne m'appartient pas de l'expliquer. Une femme est une femme. Ce que je puis dire, c'est que le fait se passa ainsi. Peut-être le lecteur aura-t-il quelquefois remarqué l'efficacité d'une douleur physique pour apaiser l'exaltation du moral. Peut-être lui sera-t-il arrivé, au milieu d'un repas, après s'être abandonné à la joie la plus bruyante, de tomber dans une absorption subite pour s'être brûlé l'estomac ; peut-être aura-t-il été chassé de la compagnie d'une femme adorée par une crampe ou quelque chose de semblable : — ce sont là des indices qui peuvent l'aider à trouver l'explication de la conduite de Juliette. — Madame, s'il vous est arrivé, dans une querelle avec votre amant, ou dans le désespoir d'un abandon, de menacer de vous précipiter d'un second étage sur le pavé, peut-être vous auriez pu exécuter cette menace, moitié par dépit, moitié par obstination ou par méchanceté ; mais si au lieu de vous tuer il n'avait fallu que présenter votre jolie bouche à la pince d'un dentiste, peut-être auriez-vous laissé arracher une première dent ; mais pour une seconde, — jamais. Vous pourriez donc, Madame, nous guider dans notre recherche. — Philosophes et stoïciens, brûlez vos sublimes écrits : vous

n'avez jamais calmé une âme exaltée. — Abaissez-vous devant un outil d'acier, — une pince, un levier à dents molaires, — le trousseau redoutable de Dupuytren.

Juliette avait pris le chemin de Beauroc, n'osant pas retourner chez son mari. La nuit était fort noire; plusieurs fois elle crut entendre marcher près d'elle, et comme son esprit n'était plus sous l'influence d'une passion, elle avait peur. Un homme se présenta devant elle dans les rochers du Loir : — c'était Raoul. Il lui saisit le bras, et la conduisit jusqu'à une voiture qui attendait à peu de distance. Ils n'échangèrent pas une parole. En arrivant chez lui, Raoul rompit le premier le silence :

— Je vous avais bien dit que cet homme ne vous aimait plus.

— Croyez-moi, répondit Juliette, je suis bien punie, et ma conduite sera désormais sans reproches.

L'homme taciturne ne répliqua point, — il n'avait plus rien à dire. Malgré la promesse qu'elle venait de faire, Juliette, dès qu'elle fut seule, repassa dans son esprit toutes les circonstances de cette soirée. Quand elle songea qu'une légère douleur avait pu la mettre en fuite, elle en ressentit contre elle une véritable indignation. Sa passion commençait à reprendre le dessus, elle s'écria ;

— Mais je suis donc une femme sans courage ?

Un couteau se trouva sous sa main ; elle se l'enfonça lentement et profondément dans le bras gauche. La souffrance qu'elle en ressentit dut être longue et terrible, car elle tint son bras étendu en y laissant le couteau jusqu'à ce qu'elle fût évanouie sur la place ; et tandis qu'on la secourait, elle répéta :

— Je suis une femme sans courage.

N'est-ce pas un puits à problèmes que la tête d'une femme ? Le courage de Juliette dans cette occasion fut comparable à celui de Porcia, lorsqu'elle écarta sa robe pour montrer à Brutus la plaie qu'elle s'était faite à la cuisse, et qu'elle réclama la confiance de son mari après ce gage de sa force d'âme et de sa discrétion.

Cette héroïque cuisse romaine devait être bien belle !

Juliette tomba malade : une fièvre ardente s'empara d'elle pendant la nuit. On envoya promptement à Beauroc chercher le médecin de M. de R. ; toute la famille arriva, au grand déplaisir de Raoul. Comme ils étaient tous penchés au-dessus du lit de la malade, elle se mit à parler avec volubilité. — Le délire était extrême : elle leva son bras blessé, en s'écriant :

— Cela n'est rien encore ; je veux me couper un membre et le lui porter moi-même. Il ne m'en aimera pas plus ; mais je lui prouverai que j'ai du courage.

Après un moment de silence, elle continua :

— Oh ! je voudrais être une femme à la mode,— aller à Paris, — et puis qu'on vînt me faire la cour ; — comme je les accablerais tous de mon mépris ! — Je veux causer des catastrophes, — et rire, rire, — non : je serai comme Madeleine, qui passa la moitié de sa vie à se repaître, dans le désert, des souvenirs que lui avait laissés son amant divin. Oh! je voudrais mourir pour lui sur la paille d'un cachot, d'une mort hideuse, — et lui dire : Eh bien ! suis-je une femme sans courage ?

Rien ne développe les idées d'une jeune fille comme l'amour, les malheurs, ou les voyages.

M. de R. s'agita, secoua la tête, éternua et prit trois fois du tabac, pour retrouver son assiette, que ces discours étranges lui avaient fait perdre totalement :

— Dans quel affreux désordre sont les sens de ma fille ! dit-il au médecin. — Ne remarquez-vous point qu'elle parle d'une foule de choses dont elle ne peut avoir aucune connaissance ? D'où aurait-elle tiré ces réflexions sur l'amour ? La fièvre seule peut ex-

cuser une infraction aussi notable aux convenances, — Cette chère enfant ! il faut qu'elle soit fort mal. — Elle a toujours aimé les petits oiseaux. — Elle excellait dans le dessin au pastel : — ce sont des goûts simples, et qui annoncent une éducation parfaite. Je vous demande comment la paille d'un cachot peut trouver place dans ses pensées ! — Mon cher docteur, il lui faut une potion calmante ; je suis moi-même si bouleversé par ses paroles que j'en prendrai quelques cuillerées.

XV

LES CONTRARIÉTÉS

Nous invoquerons Dieu, l'honneur et mon épée.
Monsieur ARNAUD le fils.

— Mon père t'a offensé, Hermann.
— Le diable m'emporte si je l'oublie.

SCHILLER.

La santé de Juliette fut promptement rétablie. Raoul ne laissa point voir s'il en ressentait de la joie. Depuis quelque temps, cet homme sournois paraissait avoir quelque idée importune dans la tête. Son valet de chambre disait que jamais il ne l'avait vu dans une si grande agitation. Il semblait que Raoul craignît l'arrivée de quelque personnage redouté, ou qu'il attendît une fâcheuse nouvelle, car son inquiétude redoublait chaque fois qu'un étranger

paraissait dans les cours du château. Ce valet de chambre était un ancien militaire habile dans l'art de l'escrime. Raoul eut la fantaisie de faire des armes avec lui, et lui porta plusieurs bottes avec adresse. Le valet vit Raoul adresser un regard timide à une épée nue posée sur une table, et il l'entendit répéter à voix basse :

— Jamais je ne pourrai.

Cette épée jetait l'homme sournois dans de sérieuses méditations.

Cependant l'agitation de Raoul cessa tout à coup. La découverte d'un expédient né dans sa cervelle bourbeuse lui rendit son calme habituel. Il sortit un soir à pied de chez lui et s'en fut à la chaumière d'un paysan qu'il avait souvent fait mettre à l'amende pour vols de bois vert ou de gibier. C'était un garnement trop paresseux pour cultiver la terre et qui préférait à tout le métier de braconnier ; — il aurait aussi volontiers tué un homme qu'un lièvre ; mais, comme de nos jours les lois sont sévères, il hésitait à se faire coupeur de bourses. Raoul vint présenter sa figure soucieuse à la figure de chat de ce Vendéen.

— Je t'ai fait du tort, Mathias ; je veux le réparer et faire ma paix avec toi. — Il faut que tu me rendes un service, Mathias.

— Un service ? si vous me payez bien et que les risques ne soient pas grands...

— Les risques sont grands, Mathias.

— Alors il me faudra beaucoup d'argent. Comme je n'ai que ma tête, je devine ce que c'est : il faut la mettre au jeu.

— Tu l'as deviné, Mathias ; mais je te donnerai de bonnes instructions pour te garder de malheur, et une assez jolie somme avec laquelle tu vivras heureux ; plus une permission de chasser sur mes terres, Mathias.

— L'affaire s'arrangera.

— Il faudra que tu suives scrupuleusement mes ordres, car je ne veux pas que tu me compromettes, et tu as un nom de gibet. Mathias, un vrai nom de vaurien, mon ami.

— Oui, et s'il arrive malheur à Mathias, Mathias sera pendu, et vous, qui aurez ordonné un crime, vous roulerez carrosse.

— Ainsi vont les choses, Mathias.

— De quoi s'agit-il ?

— Il y a un homme que je déteste.

— J'entends. — Combien me donnerez-vous ?

— Quatre mille francs.

— Mettez-y deux cents louis ; cela fait quatre mille huit cents.

— Tu les auras.

— On ne peut pas tuer un homme à moins dans ce temps-ci. Vous ajouterez bien deux cents francs pour un fusil de chasse ; cela montera à cinq mille ; — c'est un compte rond.

— Je te les donne.

— Il me faut un acompte.

— Le voilà, — mille francs. Cache-moi cela dans la terre.

— C'est mon affaire. — Quel est votre homme ?

— Je te le désignerai au moment de l'exécution. Je viendrai te chercher et te mettre à ton poste.

— Aujourd'hui que la Vendée est en feu, les circonstances sont favorables. Il y a tant de balles qui traversent les airs.

— Je ne veux point d'armes à feu, Mathias, — cela fait trop de bruit. Tu prendras un couteau bien affilé. Tu rencontreras l'homme dans un chemin étroit, tu le frapperas au cœur. — Tu entends : au cœur, plutôt quatre fois qu'une, et tu me le jetteras dans le Loir.

— Comme il vous plaira.

— Tiens-toi prêt. — Je viendrai bientôt, Mathias.

Raoul sortit, la tête reposée par la certitude d'éviter un duel, dont la seule pensée le faisait trembler.

Les démarches imprudentes de Juliette n'avaient pu échapper à l'attention des domestiques. Ils en jasèrent entre eux, puis ils en répandirent la nouvelle au dehors. L'engeance des valets est, pour les gens riches, un attirail d'espions, les loges de portiers sont des entrepôts de calomnies. Il est si doux de médire des gens qui vous paient ! être payé est si odieux, que l'ingratitude et la trahison peuvent seules dédommager les âmes basses du bien qu'on leur fait. Les trois quarts des femmes du monde à qui il arrive malheur, sont perdues par les dénonciations de leurs femmes de chambre. Ce sont là les inconvénients de la fortune ; ils ne se trouvent point dans le ménage d'une grisette ni dans le scolastique donjon d'un étudiant.

Raoul avait un oncle militaire qui n'avait pas pu assister au mariage de son neveu ; mais on était convenu que le jeune couple irait chez cet oncle après les noces terminées. C'était un homme brutal, qui n'avait de faiblesse que pour sa gouvernante, et qui n'aimait réellement au monde que son cheval et sa pipe. La nouvelle des troubles survenus dans le ménage de Raoul fit un matin son entrée dans la chambre de l'oncle par la bouche de la gouvernante mi-jaurée, avec des amplifications et enjolivements sans nombre. L'oncle jura, mit ses bottes à l'écuyère, de-

manda son cheval, et fit vingt lieues à franc-étrier pour arriver brusquement chez Raoul.

— On dit, mon neveu, que les choses ne ne passent pas bien chez vous depuis votre mariage.

L'homme sournois n'avait jamais rien valu en diplomatie dans l'improvisation ; il se troubla, et ne sut que répondre.

— Corbleu ! mon neveu, j'espère que vous ne laisserez point de tache à notre nom, et que vous ferez cesser ces bruits outrageants.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, mon oncle.

— Ce n'est pas avec moi qu'il faut dissimuler, mon neveu : on dit que vous avez déjà découvert une intrigue entre votre femme et un certain Samuel. — Il faut tuer cet homme-là, mon neveu.

— Mais, mon oncle.

— Il n'y a pas à hésiter, corbleu ! il faut vous battre.

Raoul perdit toute contenance ; il pâlit et balbutia.

— Corbleu ! mon neveu, seriez-vous un lâche ? — Savez-vous qu'on va jusqu'à dire que vous connaissiez depuis longtemps la liaison de votre femme avec ce Samuel ? Vous êtes un homme déshonoré si vous ne vous battez point.

Pour la première fois de sa vie, l'homme taciturne, poussé à bout, se mit en colère.

— Je vous dis, mon oncle, que ces bruits sont faux, et que je ne me battrai point pour de telles sottises. — Ne pourra-t-on me laisser le soin de gouverner mes affaires à ma guise ?

— Et moi, mon neveu, je vois que ces bruits sont vrais, et que vous êtes un poltron ; mais, corbleu ! puisque vous ne voulez pas laver l'outrage fait à votre nom, je me chargerai de couper la gorge à ce drôle de Samuel.

— Vous ferez comme il vous plaira.

Au fait, cet oncle brutal, habile à manier toutes sortes d'armes, était fort propre à servir les projets de vengeance de l'homme sournois, et on sait que Raoul ne dédaignait aucun moyen de parvenir à ses fins.

Samuel n'avait pas gardé longtemps rancune à Jeanne. L'amour n'est qu'un échange de plaisirs entre deux personnes, et chacune d'elles trouvant sa satisfaction dans celle de l'autre, les réconciliations s'y font plus vite que dans toute autre liaison. Le paisible Henri triomphait de la rupture entre Juliette et son ami. C'était à ses yeux une victoire gagnée. Il passait le temps à dresser la récapitulation des plaisirs et des peines que cette affaire avait valus à l'homme actif. Au seul souvenir des entreprises de Samuel, il s'étendait avec plus de mollesse

dans le fauteuil de l'oncle Bonaventure ; il en trouvait les coussins plus doux, son tabac turc lui semblait plus exquis, ses habitudes de Sybarite plus délicieuses.

Henri, assis près de son ami, faisait un matin une lecture, qui fut interrompue par l'arrivée de l'oncle de Raoul.

— Monsieur, dit le militaire, j'espère que je parle à un homme d'honneur.

— Monsieur, répondit Samuel, je le pense.

— Monsieur, je vais donc vous expliquer le but de ma visite : vous avez mortellement offensé une personne de ma famille, — mon neveu Raoul. Vous avez lâchement séduit sa femme : — que ce soit avant ou après son mariage, il est certain que vous avez eu avec elle des entrevues depuis qu'elle m'est alliée.

— Je n'ai de compte à rendre à personne.

— Je ne vous adresse point de questions, Monsieur. Je sais que cela est. La chose est publique : mon neveu l'ignore ; mais je ne puis souffrir que vous ayez détruit la réputation de ma nièce par vos indiscrétions.

— Arrêtez là, je vous prie, Monsieur ; je n'ai point commis d'indiscrétions, et je n'ai pas de leçons à recevoir de vous.

— C'est ce que nous verrons, jeune homme. Je poursuis : vous avez lâchement déshonoré ma nièce.

— J'en suis fâché, Monsieur ; mais vous ne poursuivrez pas sur ce ton. — Je ne sais jusqu'à quel point il est vrai de dire que séduire une femme soit une lâcheté ; ce qui est certain, c'est que, si votre nièce est déshonorée, ce n'est pas ma faute.

— Jeune homme, vous n'en connaissez pas moins mes griefs contre vous.

— Sans doute, Monsieur ; je vois que, comme le cousin Morden, qui vengea l'honneur outragé de Clarisse Harlowe en tuant Lovelace, vous voulez me faire le plaisir d'échanger avec moi un coup d'épée. — Je suis tout à votre service, Monsieur.

L'homme paisible, qui s'était tenu silencieux, s'élança impétueusement entre les deux adversaires, et s'écria :

— Un duel ! — Malheureux, malheureux ! tu n'as jamais voulu suivre mes conseils : eh bien ! vois jusqu'où ton imprudence t'a entraîné : cette femme sera cause de ta mort. Tu ne te battras point ; je ne le veux pas. — Je prendrai ta place : — je veux me battre, oui, je veux tuer ce maudit homme, qui nous tombe des nues lorsque nous commencions à vivre tranquilles.

— Corbleu ! dit l'oncle, ce n'est point mon affaire.

Je ne vous connais point, et c'est la vie de celui-ci qu'il me faut ; mais si vous y tenez, je serai toujours prêt à vous envoyer dans l'autre monde après y avoir expédié votre ami, car, je vous le dis franchement, vous pouvez le regarder comme un homme mort. — Je n'ai jamais manqué mon coup à l'escrime et je mouche une chandelle avec une balle à trente pas.

— Eh bien ! ventrebleu ! je veux prendre sa place de suite. — Oui, à l'instant, ventrebleu ! à l'instant : — il nous servira de témoin. Je choisis le pistolet, et nous nous placerons à cinq pas, ventrebleu ! Nous tirerons en même temps, et si vous me tuez, je vous enverrai aussi à tous les diables, pour vous apprendre à venir nous troubler lorsque nous commencions à vivre tranquilles.

Jamais l'homme paisible n'avait eu un tel accès de colère. Samuel en resta stupéfait.

— Finissons ce débat, dit-il ; puisque monsieur est si habile à se servir de toutes les armes, je lui ferai les mêmes propositions que mon ami : — le pistolet et la distance de cinq pas. S'il persiste à se faire le vengeur Morden de sa vertueuse Clarisse, il ne reculera pas devant un arrangement aussi loyal.

— Samuel, Samuel, dit le pauvre Henri au désespoir, j'appelle cela tenter Dieu.

L'oncle accepta sur-le-champ. On descendit au jardin. Il fut convenu que les deux adversaires chargeraient eux-mêmes leurs armes, et qu'ils tireraient ensemble au signal donné par l'homme paisible.

Ils se placèrent à cinq pas de distance. L'oncle mit dans son pistolet double charge, et avertit Samuel qu'il le frapperait au front pour lui éviter une mort douloureuse. Les armes étaient prêtes; — Henri s'éloigna de quelques pas, il leva les yeux au ciel, et s'écria :

— Mon Dieu! il a abusé de votre patience, il a négligé les avis que vous lui donniez par ma voix. Il n'a pas voulu me croire quand je lui ai dit que cette femme causerait sa mort. Un miracle seul peut le sauver.

Les combattants attendaient.

— Messieurs, ajouta Henri, quelles sont vos dernières volontés?

— Mon testament est fait, dit l'oncle.

Samuel embrassa son ami, et lui apprit qu'il lui laissait les restes de sa fortune délabrée. — Heuri ferma les yeux et frappa trois fois dans ses mains. Les deux coups partirent en même temps.

La double charge qu'avait mise l'oncle fit lever malgré lui le pistolet, et comme il avait ajusté son adversaire au front, la balle passa dans les cheveux

de Samuel. Le coup de l'homme actif frappa l'oncle dans le corps; la balle traversa le diaphragme et pulvérisa le bas de l'épine dorsale. La mort fut subite; le cadavre tomba affaissé comme un linge mouillé.

— Vive Dieu! dit l'homme paisible, un duel à mort est une chose atroce. Regarde cela, Samuel: toi qui as souvent frondé les lois humaines, oseras-tu jamais accuser les législateurs d'élever des digues contre les passions, quand ils te permettent de mettre un homme dans cet état, pour satisfaire ton orgueil par un vain point d'honneur, et en soutenant par les armes une cause injuste?

— Oh! répondit l'homme actif, que de bruit pour une femme que je n'aime plus!

Henri courut faire sa déposition devant les autorités civiles.

Pour un homme qui n'était plus amoureux, Samuel pensait encore bien souvent à Juliette. Quelques jours de calme rendirent à l'homme paisible son heureuse indolence, que ces événements avaient troublée. Il évitait avec soin de parler de Juliette.

— Mon ami, disait-il souvent, laissons là cette femme maudite, et vivons tranquilles.

— N'ai-je pas prouvé, répondait l'homme actif, que je ne l'aime plus? Ne l'ai-je pas sévèrement pu-

nie de son orgueil? Ne me suis-je pas vengé de toutes les peines qu'elle m'a coûtées? Ne l'ai-je pas humiliée, abaissée au-dessous d'une grisette? Ne l'ai-je pas frappée? En vérité, mon ami, je l'ai maltraitée comme une servante; que veux-tu donc de plus?

— Je voudrais que tu ne l'eusses ni humiliée ni maltraitée comme une servante, je voudrais que son nom ne sortît jamais de ta bouche.

— Voilà qui est aisé à dire. — Une femme pour qui j'ai couru le risque d'être mis en terre vilainement: je suis bien forcé de penser à elle. Je t'avouerai d'ailleurs qu'il y a une idée qui m'importune fort: elle a juré que si jamais je venais à l'aimer encore, elle me laisserait mourir à ses pieds plutôt que de m'accorder un regard, et cela me blesse. Je prétends au contraire être bien reçu s'il me prend un jour la fantaisie de retourner à elle. Et pourquoi n'aurais-je pas ce caprice? Je veux lui prouver que lorsqu'une femme est subjuguée, c'est pour la vie.

— Pauvre sot! ne vois-tu pas qu'elle t'a fait cette menace uniquement pour te donner le désir de revenir un jour?

— Cette chère enfant! cela pourrait bien être.

— Cela est certain. — Tu te crois un grand despote, tu fais le méchant, et tu n'es en ce moment

qu'une marionnette. Mais, pour Dieu ! mon ami, ne parlons plus de cette femme.

— J'y consens. .

En effet, pendant plusieurs jours il ne fut plus parlé de Juliette. Les deux amis devisaient tranquillement ensemble. Henri faisait les plus beaux projets de voyages. Un soir que Samuel reconduisit l'homme paisible, deux personnes suivaient de loin; l'obscurité ne permettait pas de les voir. Ces deux personnes s'arrêtèrent sous les noyers épais qui bordent le Loir, dans l'endroit où le chemin se trouve resserré entre les rochers et la rivière.

— La lame de ton couteau est-elle longue ? dit l'une d'elles.

— Je ne vous conseillerais point de poser votre main sur le dos d'un homme que je frapperais dans la poitrine.

— Ne risque-t-elle pas de se tordre sur un bouton d'habit ?

— Elle percerait une porte.

— Fort bien. Explique-moi comment tu vas t'y prendre.

— Tout simplement : je ferai semblant d'avoir trop bu ; le chemin est étroit, je viendrai heurter mon homme comme ceci. Je tiendrai ma main droite dans mon gilet, sur la poignée de mon cou-

teau. L'homme se fâchera et s'arrêtera en face de moi, je lui appliquerai un bon coup dans le côté gauche. Une fois par terre, je l'achèverai soigneusement avant de le jeter dans la rivière, car un homme a la vie diablement dure.

— Sans doute, mais un coup de poignard dans le cœur suffit pour briser le grand ressort de la machine humaine ; ainsi il importe surtout de bien choisir la place où il faut frapper.

— Laissez-moi faire.

— Silence ! le voici qui revient.

Raoul s'éloigna. Les eaux profondes du Loir coulaient à vingt pieds au-dessous du chemin sans faire le moindre bruit. Raoul frissonnait en marchant seul sur les bords de ce gouffre noir. Il s'arrêta tout palpitant et écouta de toutes ses oreilles : il étouffait ; ses genoux pliaient sous lui. La vengeance agitait les muscles de sa face, et la vengence est une maîtresse passion. Je ne sais si c'est un plaisir divin ; mais c'est au moins le plus vif des plaisirs de l'homme. C'est celui qu'on éprouve à entendre siffler sous son genou la poitrine d'un ennemi terrassé après plusieurs années de haine ou d'envie ; c'est le plaisir que goûte un misérable affamé, couvert de haillons, à insulter, à couvrir de boue l'homme riche et instruit qui lui a fait longtemps

la plus amère des insultes, — l'aumône. O douce vengeance ! dans l'instant où tu es satisfaite, s'agite et se soulève en frémissant de plaisir tout ce qu'il y a en nous de sale et de bourbeux ; et l'homme n'est-il pas presque en entier fait de fiel et de fange ? O douce vengeance ! quand tu remues le goupillon dans le fond de nos cœurs, les jouissances de cette vase épaisse sont mille fois plus impétueuses que celles d'une passion délicate et généreuse. O douce vengeance ! toi seule tu peux apprendre à l'amant méprisé qu'il est un plaisir plus vif que tous ceux de l'amour satisfait, en lui faisant tremper ses bras jusqu'aux coudes dans le sang de son rival.

La lune se levait, et quelques rayons traversaient à peine le feuillage déjà rare des noyers. Samuel rencontra Mathias, qui vint le heurter lourdement ; un rayon bienfaisant se glissa entre les feuilles et fit briller le manche du couteau que l'assassin tenait caché dans son gilet. Au lieu de se reculer, comme s'y attendait Mathias, l'homme actif saisit l'ennemi dans ses bras. La main droite de Mathias se trouva serrée étroitement. Samuel pressa de ses poings fermés les reins de son adversaire et lui appuya si fortement son menton sur le cou qu'il le fit plier et le renversa. Mathias, en se relevant, tira son poignard ; mais il était près du bord de la rivière, et

un coup de poing, que lui appliqua Samuel sur la tempe, le précipita dans l'eau. Il ne savait point nager ; ses cris furent bien vite étouffés. Il reparut trois fois à la surface, et rendit l'âme en se cramponnant obstinément à une grosse racine qu'il trouva sous ses mains au fond de la rivière. — Ses ongles y restèrent. Le Loir, un moment troublé par cet homme turbulent, reprit sa dignité silencieuse et poursuivit son chemin comme un respectable curé en procession ; il daigna même voiturer le mort en ami, tantôt lui permettant de montrer un moment à l'air une main ou une jambe, tantôt le faisant descendre au fond de son lit et l'y gardant plus de temps qu'il n'en faudrait pour noyer un éléphant.

Le moment de plaisir qu'avait éprouvé Raoul au bruit produit par la chute du corps ne fut pas de longue durée. Il avait reconnu aussitôt la voix de Mathias, qui appelait du secours, et il s'était enfui saisi de terreur. Il s'égara la nuit dans les bois, et courut comme un fou en répétant :

— C'est un démon. Il m'échappera toujours.

Quand l'homme paisible apprit le nouveau danger qu'avait couru son ami, il tomba dans un véritable désespoir :

— Tu vois, disait-il, que tout n'est pas fini. Nul doute que cet assassin n'ait été envoyé par Raoul.

Tu ne peux pas, en conscience, provoquer à se battre un mari dont tu as séduit la femme. — D'ailleurs, c'est un lâche, il ne se battrait point. Allons-nous en donc bien loin d'ici ; car, vraiment, cette femme que tu n'aimes plus te coûtera plus cher que si tu l'adorais aveuglément.

Une journée entière s'écoula en discussions. Le soir venu, ils discutaient encore au coin du feu. Le vent d'octobre agitait les portes, et dispersait dans les airs les feuilles des arbres. La nuit était sombre. Tandis que les deux amis tisonnaient tranquillement dans une chambre bien close, un homme se glissait sans bruit le long des murailles. Cet homme-là marchait les genoux pliés, la tête basse et la poitrine haletante. Il était plus inquiet que ne le fut jamais un voleur ou un amant, et cependant il ne cherchait ni une femme, ni un trésor. Il courait après la vengeance, et la vengeance est une maîtresse passion. L'homme gagna sans obstacle une meule de paille qui touchait aux bâtiments de la ferme. Il tira de sa poche un briquet, et, au moyen de l'ingénieux procédé de M. Fumade, il alluma, sans aucun bruit, un brin de paille, puis il s'en alla comme il était venu.

La conversation des deux amis fut interrompue par les cris — au feu ! Tous les gens de la ferme fu-

rent sur pied. On n'avait point de pompes, le vent d'Ouest rabattait avec violence les flammes sur les bâtiments. Il n'y avait qu'à croiser les bras et à regarder l'incendie. Cependant le rappel fut battu dans la commune. Les gardes nationales accoururent ; on se comporta vaillamment. Le maire se revêtit de son écharpe. Le curé se mit en prières. On envoya un exprès à cheval aux pompiers de Vendôme. Ils arrivèrent à propos pour jeter par terre la moitié des bâtiments. Le feu dévora les granges et la ferme. La maison seule fut sauvée. Bien loin de là se tenait Raoul, sur le sommet d'une colline, regardant le beau spectacle de l'incendie, et riant comme Melmoth. Quand les toitures tombèrent avec fracas, il poussa un glapissement de joie, et dansa en frappant des mains comme un Cannibale. Il s'alla coucher plus heureux qu'un amant de Calderon, qui épouse enfin sa maîtresse après cinq actes formidables d'imbroglio. — C'est que la vengeance est une maîtresse passion.

— Tu le vois, disait l'homme paisible à son ami : cette femme que tu n'aimes plus est cause de ta ruine complète. Pourquoi faut-il que tu n'aies pas suivi mes conseils !

Juliette était pour le pauvre Henri comme la galère de Scapin. Samuel regarda longtemps d'un œil

piteux les décombres de sa maison ; cependant comme ils fumèrent pendant trois jours, l'homme actif avait déjà pris courageusement son parti sur ce nouveau malheur avant que les poutres fussent réduites en cendres.

Par une belle matinée nos deux amis virent arriver de loin, sur la route, plusieurs voitures de poste qui roulaient avec un bruit aristocratique. Les cheveux blonds d'une dame brillaient au soleil, et ses formes se dessinaient sur le drap brun d'une calèche découverte. Samuel courut se placer sur le bord du chemin ; devant lui passa la superbe voiture traînée par quatre chevaux, et suivie de deux fourgons. Il vit Juliette et Raoul, maritalement assis côte à côte. Il eut sans doute une fort bonne idée en croisant ses bras pour les regarder sévèrement tous deux ; mais je ne sais comment il se fit que Juliette n'y prit pas garde. Ses jolies prunelles bleues ne daignèrent pas même se tourner du côté de notre héros dramatiquement posé ! Son visage ne changea nullement, elle parlait à son mari en souriant ; puis, un peu de fumée venue des restes de l'incendie étant entré dans la voiture, cette aimable femme fit une petite moue qui ne manquait pas de grâce, en portant un flacon sous ses narines, et l'homme actif put entendre la voix de sa charmante,qui s'écriait :

— Fi ! quelle horrible odeur !

Voilà tout ce que put lui arracher la vue du désastre. La voiture disparut avec une magnifique rapidité. La contenance de Raoul avait été moins ferme ; l'apparition de Samuel avait fait perdre contenance à l'homme sournois. Ses yeux avaient cherché de tous côtés un objet où ils pussent se reposer sans effroi ; ils s'étaient tournés sur une pierre, un arbre, un cheval, sans oser se diriger vers l'amas des ruines fumantes. — C'était mettre une mauvaise foi évidente jusque dans son rayon visuel. — Lorsqu'il passa près de Samuel, dont la mine était fort menaçante, l'homme sournois avait feint d'être pris d'une quinte de toux pour cacher son visage dans son mouchoir.

Notre héros ne songea point à Raoul : l'indifférence inconcevable que Juliette venait de montrer le faisait seule réfléchir.

— Quoi ! disait-il, cette femme a pensé mourir de douleur à cause de mon abandon, et la voilà qui ne daigne pas me reconnaître ! Il y a quelques jours qu'elle était encore ici m'importunant de ses cris et de ses sanglots, et aujourd'hui je ne puis pas seulement en obtenir un regard ! J'ai deux fois affronté pour elle une mort presque certaine, et maintenant que je suis ruiné de fond en comble, elle vient se

plaindre de la fumée devant ces monceaux de cendres.

— Eh! que t'importe, disait l'homme paisible, puisque tu ne l'aimes plus ?

— Qu'est-ce donc qu'une femme, poursuivit Samuel? Comment compter sur les sentiments qu'on inspire à ces êtres mystérieux, s'ils oublient si vite le mal même qu'on leur fait? La douleur, la plus incontestable des réalités, est un fardeau trop lourd pour leur âmes débiles, elles plient sous le faix au bout de quelques pas et le jettent dans un coin, ou bien elles pleurent et se reposent. Organisation méprisable, — méprisable jusque dans leurs vertus; la constance, le courage, la fidélité, n'ont souvent d'autres causes chez elles que de pitoyables futilités, que des règles de conduite si dénuées de raisonnement et si ridicules, qu'on souhaiterait, si on savait le fond de leur pensée, de les voir moins sages pour l'honneur de leur esprit; — et que ces causes insaisissables disparaissent, vous voyez alors des réputations de vertus s'écrouler tout à coup. Elles ont résisté dix ans à toutes séductions, elles ont poussé au suicide des hommes de mérite, et c'est la brute la plus laide et la moins glorieuse qui les subjugue un beau jour. — Pourquoi? Cherchez. Les femmes sont des êtres incomplets: le docteur

Gall, en passant sa main sur leurs fronts, les a tous trouvés unis comme le couvercle de sa tabatière. — Point de facultés saillantes, — pas d'autres individualités que celles produites par l'excès même de la faiblesse, l'absence de toute résolution et de toute logique. Leur courage est passif, leur obstination est un dénûment de raison, leur résistance une inertie. Dans une situation désespérée, elles pleurent quand il faudrait agir ; on les voit prendre gaiement aujourd'hui le parti qui leur semblait hier pire que la mort ; — et puis qu'on vienne parler de l'injustice de la prééminence d'un sexe sur l'autre ; que des rêveurs affrontent le ridicule et viennent dire qu'on doit confier le soin de ses affaires, le gouvernement des choses publiques et le bonheur des nations à ces êtres fantastiques. — Qu'on vienne s'attendrir des pleurs d'une femme, s'effrayer de son désespoir, tenir compte de ses discours, prêter attention à ses serments, se faire un scrupule de la briser !

— Quoi ! s'écria Henri, tout cela pour un regard de Juliette, d'une femme que tu n'aimes plus ! Il serait vraiment fâcheux qu'elle eût tourné ses yeux à gauche plutôt qu'à droite, puisqu'un si faible mouvement aurait détruit tant de sublimes paroles.

Samuel ne riait point, il continua :

— Je me vengerai horriblement ; je veux la perdre et lui causer tant de maux qu'elle s'en souvienne jusque dans la tombe.

— Eh ! mon ami, ce serait une lâcheté.

— Je te dis que je veux la perdre et la réduire au dernier degré du malheur.

— Fi ! Samuel, ce que tu dis est affreux. Ne peux-tu laisser cette pauvre femme t'oublier ?

— Je jure de la persécuter jusqu'à la mort, de la couvrir de honte et d'opprobres.

— Fi ! te dis-je.

— De la pousser dans l'abaissement et la misère, de l'accabler de mépris.

— Eh quoi ! tout cela pour un regard !

— Je dis que je lui causerai tant et de si terribles maux qu'elle se souviendra de moi jusque dans le néant, et qu'à mon nom, ses os s'agiteront encore dans la poussière de son cercueil.

Pour un regard de Juliette il oubliait sa fortune réduite en charbon. Il partit le jour même pour Paris.

— Hélas ! disait l'homme paisible, je crains bien que cette haine violente ne soit qu'un reste d'amour. Il n'y a pas moyen de vivre tranquille avec ce garçon-là. Nos projets de voyage sont encore renvoyés aux calendes grecques.

XVI

LES ARTIFICES

Montre-moi une femme, et je te montrerai une artificieuse créature.

RICHARDSON.

J'ai fait mes adieux à ma mère,
Et je viens te faire *les miens*,

M. SCRIBE. — *Le Serment.*

A moins que l'enfer ne s'en mêle, on ne perd pas un homme comme un mouchoir ou un gant.

WALTER-SCOTT.

Juliette était devenue une femme habile et expérimentée. Avant de rentrer dans le monde parisien, elle voulut réparer d'une manière éclatante le tort fait à sa réputation. Elle se montra aux promenades et à l'Opéra, toujours entourée de nombreux amis. Ses toilettes étaient des plus élégantes, ses attelages des plus précieux, ses loges des meilleures. Elle lança dans la société quelques femmes dévouées, qui s'en

allèrent disant qu'on avait fait de singuliers contes sur la cause de sa maladie ; ces femmes racontèrent partout qu'on avait osé répandre le bruit d'une intrigue entre Juliette et Samuel, nouée le jour même du mariage. Elles s'extasièrent sur l'invraisemblance d'une telle histoire, et s'indignèrent de la légèreté qu'on met à attaquer une réputation. Elles prodiguèrent les injures à Samuel qui avait sans doute accrédité ces bruits ridicules par quelques mensonges. Juliette alors se hasarda jusqu'à donner de petites soirées où les hommes parurent. Une fête magnifique acheva de la réhabiliter. Les détails des préparatifs extraordinaires, qui passèrent de bouche en bouche, donnèrent à toutes les femmes l'envie de s'y trouver ; elles demandèrent de tous côtés des billets d'invitation. Le bal fut aussi nombreux qu'on pouvait le désirer. Les visites, les cartes, l'attirail des hautes considérations mondaines suivirent aussitôt. Ce fut une réputation reprise d'assaut.

Les choses en étaient là, lorsqu'un soir Juliette, assise aux avant-scènes des Italiens, aperçut en face d'elle Samuel, placé au balcon. Les regards de l'homme actif furent d'abord railleurs, puis ils devinrent sévères. L'infidèle Juliette resta froide et imperturbable. Elle se pencha vers Florimond, qui l'avait accompagnée :

— Eh ! lui dit-elle négligemment, n'est-ce point M. Samuel que je vois ? C'est là le jeune homme pour lequel on m'a fait l'honneur de me supposer une faiblesse. J'espère bien qu'il n'aura pas la hardiesse de venir me parler.

Ce coup de maître réussit complètement.

Florimond travailla aussitôt à rejeter sur l'homme actif toutes les plaisanteries dont il avait été accablé. Samuel fut accusé d'avoir montré une lâche vanité, en donnant crédit, par son silence, à des bruits calomnieux. Il trouva un sourire moqueur sur tous les visages. Les femmes lui fermèrent leurs portes, on ne l'invita nulle part. Juliette avait remporté sur lui une victoire complète. Il était écrasé à ne plus pouvoir s'en relever. L'affectation qu'il mit encore à suivre son infidèle dans les théâtres acheva de le décréditer. On le regarda bientôt comme un amoureux timide et méprisé. Cependant, un certain jour, il parvint à se faire conduire dans un bal où se trouvait son ingrate. La toilette ravissante de Juliette, sa beauté que la santé avait rétablie dans tout son éclat, son luxe, sa fortune et son esprit en firent la reine de la fête. L'empressement des hommes et la jalousie des femmes furent extrêmes. Juliette affecta une redoutable coquetterie. Les attitudes menaçantes de Samuel ni ses regards outrés ne purent obtenir d'elle

la plus légère attention. Une parole brutale fut jetée dans son oreille au milieu du bruit de l'orchestre :

— Je voudrais savoir si une femme peut perdre la mémoire au point d'oublier les traits d'un homme pour qui elle a soulevé les couvertures de son lit ?

L'accent ironique de Samuel était bien connu de Juliette ; mais si elle éprouva un léger frisson au son de cette voix, sa figure n'en laissa rien voir. Les paroles mielleuses de Florimond vinrent, comme un baume salutaire, rétablir le calme dans son âme. Au milieu des chuchotements gracieux du bal, au milieu des sourires affectés, des conversations pleines d'une aimable fadeur, se mêla encore la voix passionnée de l'homme placé derrière Juliette. Cette fois c'était l'accent de la colère qui dominait :

— Que dirait cette foule ridicule si je montais sur une table et si je criais : « Cette femme que vous voyez est ma maîtresse ; ordonnez qu'on lui arrache ses vêtements, et je vais donner plus de détails sur sa personne que n'en surent jamais sa mère ou sa nourrice. » Je ne vois pas bien ce qui m'empêche de le faire. — Et, sacrebleu ! je prétends au moins qu'on daigne me reconnaître !

Juliette quitta le bal.

— Que l'enfer vienne troubler les danses ! disait l'homme actif en sortant. Je voudrais que demain

quelqu'un de ces faiseurs de *ronds de jambes* fût étendu sur le dos, par mes soins, avec un trou dans le corps, les bras en croix, la face livide et les yeux hors la tête, pour voir s'il saurait charmer les corbeaux par des discours pleins de convenance.

Raoul était assis dans un coin de sa voiture. A côté de lui, Juliette, enveloppée dans un manteau, paraissait absorbée par la fatigue du bal et le besoin de sommeil.

— Mon ami, dit-elle d'une voix fort douce, n'avez-vous fait aucune démarche pour demander justice de la mort de votre oncle?

L'homme sournois ne répondit rien, et lança sur sa femme un coup d'œil défiant qui se perdit dans l'obscurité. — Elle poursuivit :

— Ce duel est accompagné de circonstances qui doivent, devant les tribunaux, être considérées comme criminelles. Vous ne pouvez laisser impuni l'assassinat d'un aussi proche parent.

— Je n'ai pas attendu vos conseils pour demander vengeance, dit Raoul : l'affaire est entre les mains du juge d'instruction.

Les autres questions de Juliette restèrent sans réponse.

Samuel s'en revenait un soir tristement d'un spectacle où il avait inutilement cherché sa belle. Un

homme dont la figure lui était inconnue l'appela par son nom et l'aborda poliment :

— J'ai un avis important à vous donner, de la part d'une personne qui s'intéresse à vous.

— Veuillez vous expliquer promptement et sans circonlocutions.

— Je vais le faire : il y a une instruction judiciaire à la suite d'un duel où la personne tuée n'avait pas de témoin. Un mandat d'amener est lancé contre vous ; vous serez conduit en prison, d'abord, et ensuite devant les tribunaux.

— Je saurai répondre de ma conduite.

— Je n'en doute pas ; mais je suis chargé de vous avertir qu'un parent fort riche du mort a juré de sacrifier un million, s'il le faut, pour obtenir un arrêt contre vous.

— Nous sommes dans un temps où on peut s'en rapporter à la justice pour les affaires de cette sorte.

— Vous serez certainement condamné à une peine correctionnelle, sinon infamante.

— C'est ce que nous verrons.

— Je suis chargé de vous donner cet avis dont vous ferez l'usage que vous voudrez. La fuite est le parti qu'on vous conseille ; si les moyens de l'exécuter vous manquent, on vous les donnera.

— Il faudrait commencer par me nommer la per-

sonne qui daigne prendre tant d'intérêt à mes affaires.

— J'ai l'ordre de n'en rien faire.

— En ce cas, je ne tiendrai aucun compte de vos avis.

— Vous en reconnaîtrez trop tard l'importance. Dans vingt-quatre heures, le mandat doit recevoir son exécution.

— Je vous répète qu'il me faut le nom de la personne.

— C'est impossible. Je prendrai sur moi seulement, au risque d'être blâmé, de vous dire que c'est une dame.

— Fort bien ; — je vois ce que c'est. Dites à cette femme que le moyen qu'elle emploie pour m'éloigner de Paris est des plus ingénieux. Dites-lui que je sais apprécier l'habileté de cette machination. — Vraiment, m'aurait-elle offert une grosse somme pour me chasser de France ? — Dites-lui, mon cher monsieur, que c'est infâme. Vous ajouterez, je vous prie, que je l'aimais encore ; oui, sur ma vie ! je l'aimais, je le sens dans cet instant où je commence à la mépriser. — Je ne partirai point, et dites-lui qu'elle doit trembler, — que son règne est terminé. Dites-lui que si elle ne veut point finir misérablement, elle doit venir se jeter à mes pieds, et recevoir

son pardon avec l'assurance du mépris le plus complet qui ait jamais été accordé à la dernière des femmes. Maintenant, allez au diable, si vous ne voulez point que je vous brise les os.

L'homme actif rentra chez lui tout ému par la colère. Le calme lui revint bientôt. Il fit posément l'examen de l'état de son cœur. Le mépris était entré par une porte, l'amour sortit aussitôt par l'autre. Après une heure de réflexions, Samuel se coucha l'esprit reposé, et dormit plus profondément qu'il n'avait fait depuis un mois. Son réveil fut joyeux. L'homme, débarrassé d'un amour incommode, recommençait à envisager la vie sous un plus beau jour. Il sentait le besoin de se distraire et de réparer le temps qu'il avait perdu dans une vaine sentimentalité. Il se disposait à sortir pour aller faire quelque folie avec des amis et donnait la dernière main à une toilette fort prétentieuse, lorsqu'une chaise de poste couverte de poussière s'arrêta devant sa porte : l'homme paisible entra :

— Il faut fuir à l'instant, dit Henri, tout essoufflé. — Tu seras mis en prison ce soir.

— Qui t'a dit cela ?

— On me l'a écrit de Paris.

— Mais, encore une fois, qui donc ?

— Je n'en sais rien. Je suppose que c'est Juliette.

— Fort bien. — Renvoie tes chevaux, va prendre un bain, change d'habits, et nous irons promener ensemble sur le boulevard.

Pendant que Samuel informait son ami des avis suspects qui lui avaient été donnés et de la nouvelle disposition de son cœur, on frappa mystérieusement. Juliette parut. L'homme paisible s'enfuit.

— Monsieur, dit Juliette avec un calme parfait, j'avais juré de ne jamais vous parler ; mais le danger qui vous menace m'a forcée à cette dernière tentative pour vous sauver. Le temps presse ; vous n'avez plus que quelques heures. J'aurais laissé à l'événement le soin de vous convaincre de la vérité de mes avis, si vous n'aviez pas paru croire que tout ceci était une fable de mon invention. Je vous apporte des preuves ; voici quelques lettres que j'ai réussi à dérober dans les papiers de mon mari : veuillez les parcourir ; vous y verrez que Raoul est en correspondance avec le juge d'instruction, et que votre duel est le sujet de cette correspondance.

Samuel ouvrit les lettres, et vit en effet qu'il devait être arrêté le soir même.

— A présent, poursuivit Juliette, il me reste à répondre aux derniers reproches que vous m'avez adressés : ma réputation avait reçu un échec terrible ; je n'ai pu échapper à ma perte que par des soins in-

finis, et j'espérais, qu'après l'indifférence dont vous m'avez donné des preuves, vous ne chercheriez jamais à me revoir. Jugez donc de ma surprise lorsque vous m'avez poursuivie et compromise ; un mot pouvait me perdre sans aucun avantage pour vous, et vous avez été sur le point de le prononcer. Savez-vous, Monsieur, que c'est là une infernale méchanceté. Vous avez osé me reprocher de feindre de ne plus vous connaître, — et que voulez-vous donc de moi ? quels droits avez-vous ? est-ce à dire que vous me déshonorerez à plaisir après m'avoir abandonnée ? Savez-vous qu'à mon tour je pourrais dire que c'est infâme ? Ah ! Samuel, vous ne m'avez jamais aimée, car vous ne voudriez point briser inutilement et vouer au mépris une femme qui vous laurait été chère. Si nous nous aimions encore, je vous aurais fait tous les sacrifices possibles ; — mais le temps des reproches est passé. Je viens vous rendre un dernier service d'amie, et je vous quitte pour toujours. Vous trouverez dans ce portefeuille un passeport pour Bruxelles sous un faux nom. Quittez la France aujourd'hui même.

Samuel vit dans le portefeuille plusieurs billets de banque, qu'il rejeta sur les genoux de Juliette avec indignation.

— Parce que je suis ruiné, s'écria-t-il impétueu-

sement, vous vous croyez en droit de me faire l'aumône. Eh! ma chère dame, je vous remercie de cette générosité pour votre ancien amant. Notre liaison n'aura pas été pour moi une si mauvaise affaire que je croyais ; peut-être, si je vous en priais humblement, consentiriez-vous à me payer une pension alimentaire, à la condition de ne plus revenir en France. — Charitable dame, pourrais-je savoir le chiffre des sacrifices pécuniaires que vous seriez disposée à faire en ma faveur ?

— Je reconnais bien là, répondit froidement Juliette, votre funeste orgueil. J'avais le désir, en vous obligeant, de rester pour vous une sœur et une amie, je vois que je me suis encore bercée d'une fausse espérance.

— Que la peste soit de l'amitié des femmes et de leurs affections de sœurs ! C'est avec ces offres perfides qu'elles poussent les amants au désespoir. Écoutez-moi, Juliette, voulez-vous savoir pourquoi je préfère à votre amitié une franche haine ? voulez-vous apprendre la cause de mes persécutions, de ma fureur, de mes mépris, de ma vengeance ? voulez-savoir pourquoi dans cet instant j'hésite encore à fuir ? voulez-vous être éclairée sur tout ce que ma conduite offre d'odieux, d'incertain et d'obscur ? Tout peut s'expliquer d'un mot : je vous aime encore,

je vous aime plus que jamais, peut-être même est-ce d'aujourd'hui seulement que je vous aime du fond de mon cœur.

Juliette changea de couleur, ses lèvres tremblèrent ; elle se leva, et, avec un accent plein à la fois de douceur et de fierté, elle répondit :

— Écoutez-moi aussi : Vous m'avez reproché d'avoir perdu un temps précieux avant de céder à votre amour ; de vous avoir fatigué, découragé par les obstacles. Votre orgueil a cruellement abaissé le mien ; après m'avoir maltraitée et humiliée, après avoir perdu à votre tour un temps non moins précieux, que j'ai passé en partie dans les larmes et les souffrances, vous venez aujourd'hui me redire que vous m'aimez plus que jamais. Quelle garantie me donnerez-vous de la durée de ce nouveau caprice ? qui m'assurera qu'un jour vous ne me frapperez point encore, que vous ne me chasserez pas honteusement une seconde fois ? O Samuel ! vous ne savez pas, vous ne saurez jamais, tout ce que votre cruauté m'a fait souffrir. — Mais voulez-vous apprendre aussi pourquoi j'ai détourné sans cesse mes yeux de vous ? pourquoi j'ai feint de vous avoir oublié, de vous haïr, de vous regarder comme un être importun ? C'est parce que je connaissais trop bien votre vanité. Je n'avais pas d'autre chance de succès pour

vous ramener à moi, homme ingrat et vain, que de vous cacher que je vous aimais encore. Si je ne m'étais pas enveloppée d'une double écorce de froideur, si j'avais eu l'imprudence de vous laisser voir le fond de mon cœur, vous auriez fui à l'autre bout du monde plutôt que de me poursuivre comme vous avez fait. Je vous avouerai donc que j'ai usé d'artifices ; voyez maintenant si votre amour est véritable et si vous voulez sincèrement vous rattacher à moi plus fortement que jamais.

Samuel saisit Juliette dans ses bras, et la pressa sur son cœur avec une force si terrible qu'il l'aurait étouffée si elle n'avait pas été elle-même exaltée par l'amour le plus ardent. Leurs lèvres se cherchaient. Leurs larmes et leurs soupirs furent les seules interruptions d'un long silence.

— Oh ! laisse-moi, par grâce ! s'écria Juliette d'une voix sourde.

— O mon amie, veux-tu donc encore me faire mourir de langueur ?

— Je veux que tu me fasses un sacrifice coûteux, que tu me donnes une garantie de ta constance. Il faut que tu partes à l'instant pour Bruxelles, il faut nous séparer. Je te promets qu'avant six mois j'irai te rejoindre en Belgique. Si tu m'aimes encore, nous fuirons ensemble dans quelque coin du monde où

nous vivrons heureux et oubliés. En attendant le jour de notre réunion, nous aurons une correspondance suivie.

— Et pourquoi ne fuirions-nous pas ensemble à l'instant? Viens, viens avec moi.

— Et mes garanties, que deviendraient-elles? Je compte sur ces six mois pour laisser à ton amour le temps de grandir et de se fortifier. D'ailleurs ne faut-il pas que j'emporte une partie de ma fortune pour vous rendre heureux, Monsieur?

— Et si tu ne viens pas?... Pars avec moi, nous serons assez riches.

— Voilà des phrases de roman, Monsieur; oh! je me suis formée à votre école, et je me ris aujourd'hui des grands sentiments. Il nous faut de l'argent et beaucoup. Allez, partez sans moi.

— Femmes! femmes! viendrez-vous encore vous plaindre des froids calculs des hommes, vous qui êtes mille fois plus artificieuses que nous? — Chère Juliette, je te jure que je t'aime pour la vie : ainsi plus d'épreuves ni de délais; jusqu'ici l'orgueil seul nous a guidés tous deux, que le règne de l'amour commence.

Samuel saisit de nouveau Juliette dans ses bras; mais elle lui échappa encore après lui avoir accordé seulement quelques baisers qui le jetèrent dans un

état d'exaspération impossible à décrire. Elle se sauva dans la chambre en lui demandant grâce. Il fallut bien céder à son obstination féminine. Elle rendit à Samuel le portefeuille et les billets de banque.

— Je ne veux pas d'argent, dit l'homme actif.

— Tout n'est-il donc pas commun entre nous? Et tu l'accepterais donc si j'exigeais de toi une lettre de change ? O mon pauvre ami ! qu'une telle fierté me semble digne de pitié !

— Allons, il faut aujourd'hui que j'obéisse comme un enfant.

— Oui, c'est mon tour de commander, d'exiger, d'être impérieuse, orgueilleuse, froide et méchante. N'est-ce pas moi qui ai conduit toute cette affaire ? Mon beau seigneur, je vous ai joué, joué aussi ; je vous ai humilié, amené à mes pieds ; mais au lieu de vous battre lâchement, je vous ai ouvert mes bras comme un digne père à son fils égaré, et je vous ai rendu toute ma tendresse. Mais finissons là, adieu, adieu. Attends-moi, et aime-moi ; du courage et de la persévérance.

Elle sauta au cou de Samuel, qui la serra plus étroitement qu'auparavant. Cependant elle glissa encore entre ses mains ; elle prit le premier couteau qu'elle trouva, et coupa une énorme mèche de ses

cheveux qu'elle jeta sur la table, puis elle disparut comme un éclair.

L'homme paisible fut consolé de la réconciliation de nos amants par la résolution que prit Samuel de partir à l'instant pour la Belgique où Henri promit d'aller bientôt le retrouver ; Samuel, dont la fortune était fort délabrée, et qui, d'ailleurs, quittait la France pour longtemps, se décida à vendre sa terre de la Bienvenue à l'homme paisible. L'heure fixée pour l'exécution du fatal mandat approchait ; il fallait partir sur-le-champ. Les chevaux de poste arrivèrent. Les deux amis s'étaient embrassés. Samuel était déjà sur le marchepied de la voiture, lorsqu'une femme éplorée l'appela à grands cris : — c'était la pauvre Jeanne. Le vieux Gauthier, son père, était mort de chagrin après l'incendie. Elle supplia Samuel de l'emmener avec lui dans ses voyages ; mais l'homme actif était trop occupé de Juliette. Il eut le courage de repousser la petite main posée sur les basques de son habit pour le retenir, et partit seul, après avoir recommandé à son ami d'avoir soin de Jeanne.

Pourquoi faut-il, sensible lecteur, que je me sois imposé de vous dire la vérité, que je me sois interdit d'ajouter à l'histoire de Samuel la moindre circonstance de mon invention ? Quel magnifique parti

n'aurais-je pas tiré de la situation de mes personnages? Pourquoi faut-il que je n'aie pu recueillir que de bien faibles matériaux sur les événements qui ont suivi le départ de l'homme actif pour la Belgique? Hélas! je ne puis pas même vous dire si l'adultère a été commis, le cher adultère, sans lequel il n'y a plus de drame possible; sans lequel vos beaux yeux, Madame, ne peuvent plus accorder la plus chétive larme. — Vous vous souvenez, bon lecteur, que depuis le mariage de Juliette, le contrat avec Raoul n'a reçu qu'à peine de légères égratignures qui n'ont pu en entamer le solide parchemin; mais aussi, rappelez-vous les paroles sublimes du Christ sur la montagne:

« On vous a dit: tu ne commettras point l'adultère, et moi je vous dis: si vous avez seulement la pensée de le commettre, vous êtes impur. »

Il n'y a donc pas d'espoir de salut pour nos amants, et puisqu'ils seront damnés pour avoir péché par pensée, il vaudrait autant qu'ils eussent commis ce dramatique péché par action. — Les pauvres enfants! espérons qu'ils le commettront si cela est encore à faire.

Je vous donnerai tous les renseignements que j'ai pu me procurer à grande peine sur le reste de l'histoire de l'homme actif, dont la destinée est devenue

tout à coup obscure ; je vous dirai même les démarches que j'ai faites pour me procurer ces renseignements. Il se présente deux versions entre lesquelles vous choisirez suivant votre goût : l'une, que Samuel, voyageant sous un faux nom, fut assassiné à Quiévrain, sur la frontière de Flandre. L'autre, qu'il est arrivé sans accident à Anvers, où il a mené une vie tranquille en attendant que sa belle vînt le retrouver. La supposition de la mort de notre héros, au moment où son bonheur semblait être prochain, m'a paru une vieille façon de procéder du sort, et j'éprouvais une grande répugnance à l'adopter. Je voulais que la providence daignât favoriser l'homme actif d'une destinée neuve et complète ; j'aurais voulu qu'il devînt vieux comme vous et moi nous serons un jour, j'espère. Depuis la mort de Roméo dans les bras de sa Juliette, le destin aurait bien dû renoncer à sa vieille manie de nous frapper au moment où le bonheur paraît nous sourire. Jugez de ma douleur lorsque je n'ai pu acquérir aucune certitude que Samuel ne fût pas mort comme on me le disait ! Je vous confierai pourtant tous mes doutes, et peut-être un jour pourrai-je mettre la main sur quelque preuve.

Il est certain que, sur la frontière de Belgique, une chaise de poste, où se trouvait un jeune homme

seul, fut assaillie par trois hommes masqués, au milieu de la nuit. Le postillon fut tué d'un coup de feu ; mais le bruit des détonations ayant effrayé les chevaux, et peut-être aussi le voyageur les ayant excités à fuir, la chaise de poste fut emportée si loin qu'elle échappa aux assassins. Ils se bornèrent à tirer quelques coups de fusil, qui, m'a-t-on dit, atteignirent le voyageur et le blessèrent mortellement. Voilà ce qui a circulé dans le public parisien, et ce à quoi je n'ai point ajouté foi. J'ai beaucoup observé la belle Juliette, que j'ai rencontrée dans le monde au moment où le bruit s'y répandit de la mort de Samuel, je n'ai trouvé sur sa figure aucune trace de tristesse. — Il est vrai qu'elle est devenue tellement habile en diplomatie qu'on ne peut rien conclure de cette apparente froideur.

Je commençais à désespérer de rien savoir, lorsqu'il me vint l'heureuse idée de faire une visite à l'homme paisible. Je partis donc pour Vendôme, et je trouvai M. Henri installé dans sa propriété de la Bienvenue. Il était assis dans le vénérable fauteuil rouge, et je remarquai avec plaisir qu'il avait respecté les vieux portraits de famille de son ami. Après avoir jeté un regard humide sur la tête de l'oncle Bonaventure, j'expliquai franchement à M. Henri le but de ma visite. Il parut d'abord étonné

et contrarié, puis il daigna me raconter la mort de l'homme actif. Il m'assura qu'il avait eu la triste consolation d'arriver à temps dans un petit village de la Flandre pour fermer les yeux de son ami et recevoir ses derniers embrassements. Après un récit, accompagné de détails qu'il eût été fort difficile d'inventer, M. Henri m'apprit qu'il avait rapporté le corps de Samuel et qu'il l'avait fait enterrer dans son jardin, suivant le désir de l'homme actif. A ces mots, je demandai à voir le tombeau. Je suivis avec empressement le tranquille M. Henri, qui me conduisit devant un saule pleureur entouré d'une barrière en grillage ; il me montra ce saule en me disant :

— Il est là. Cet arbre est planté justement sur la tête de mon ami ; la cervelle a dû passer tout entière dans la sève du saule ; les racines puisent leur nourriture dans le corps de Samuel, qu'elles entrelacent. De cette manière j'ai remis en circulation les restes de ce pauvre garçon. Je n'ai pas souffert qu'ils fussent divisés à l'infini et enfouis inutilement dans un cimetière pour y être importunés par des animaux immondes. Il est tout entier dans ce bel arbuste, il en est l'âme et la vie, il en est le bois, le feuillage et l'écorce ; il peut encore sentir la fraîcheur de l'air et se chauffer au soleil ; et moi je puis l'embrasser, le voir et m'asseoir près de lui ; je fume

tous les jours ma pipe à son ombre, et je cause avec lui comme autrefois. Tenez, ajouta M. Henri les larmes aux yeux, je vous donnerai des cheveux de mon ami, parce que vous êtes son historien.

L'homme paisible coupa respectueusement une très petite branche du saule pleureur et me la donna; je la conserve soigneusement. En quittant M. Henri je levai les yeux au ciel, et je m'écriai :

— O Samuel, ton heure est donc venue si tôt!

— Je vous prie de croire, me dit M. Henri avec une brusquerie qui me surprit, que sans cela, je ne me serais point permis de le mettre en terre.

Et puis, comme s'il se repentait d'avoir réprimé mon effusion, il me serra la main, et me dit :

— Voyez-vous, le pauvre garçon est bien mort par sa faute, il n'a pas voulu vivre tranquille. Son existence entière peut se résumer par une seule ligne, comme un corps se projette sur le papier par la géométrie descriptive.

M. Henri traça sur le sable une ligne qui montait et descendait plusieurs fois, formant sur la terre une grande quantité de brisures d'angles rentrants et de zigzags.

— A cette extrémité, continua M. Henri, est la naissance de Samuel, à l'autre sa mort. Et voici la ligne tracée dans le ciel par son étoile. Convenez

qu'il aurait mieux fait de vivre comme moi, et que ma petite destinée me mènera bien plus doucement au même but.

Et il traça une ligne droite sur le sable.

— Vous avez raison, dis-je, frappé de la clarté de cette démonstration mathématique.

J'avais repris la route de Vendôme, et je marchais la tête basse, lorsque M. Henri daigna me rappeler :

— Je vous donnerai, me dit-il, un album de mon ami qui ne sera pas sans intérêt. Vous y verrez des théories de sa façon et des dissertations philosophiques. Vous déciderez s'il est à propos de mettre sous les yeux de vos lecteurs les plus intimes pensées de Samuel.

J'emportai le précieux manuscrit avec autant de joie qu'en eut Archimède en trouvant la pesanteur spécifique de l'or.

Il me faut vous apprendre une nouvelle désagréable, cher lecteur : dans ma visite à l'homme paisible, j'ai vu Jeanne, et j'ai cru remarquer éntre ces jeunes gens certaines privautés fort suspectes. La paysanne se sera consolée dans les bras de M. Henri. Où trouverons-nous une femme capable de garder à la mémoire d'un mort le sanctuaire de son cœur ? Hélas ! je n'oserais pas même affirmer que Marie-Madeleine n'a pas été infidèle à Jésus-Christ. — Si vous

m'en croyez, bon lecteur, ne mourez jamais ; je vous assure que cela n'est pas prudent, et que votre maîtresse vous oubliera.

— Si je n'étais pas si scrupuleusement soumis aux devoirs d'un historien, je n'aurais pas manqué de vous donner comme une certitude l'opinion que je conserve encore de la fuite de Samuel en Belgique ; je ne vous aurais point parlé de l'accident survenu à Quiévrain, et j'aurais imaginé à plaisir toute une destinée. — L'amour de la vérité m'a retenu. — O vérité ! — Je vous fais grâce de cette invocation poétique. Il faut que vous sachiez que, pendant tout l'hiver dernier, j'ai suivi la belle Juliette dans le monde, où elle avait les succès les plus brillants. Comme je l'ai vue à tous les bals de quelque importance où je me suis trouvé, comme son embonpoint, sa fraîcheur et sa santé, étaient dans toute leur perfection, je n'ai pu croire qu'elle eût à pleurer la mort d'un amant pour qui elle était sur le point de faire tant de sacrifices. Elle n'a jamais été d'une humeur fort gaie ; mais je l'ai vue jouir d'une liberté d'esprit complète. Elle s'entourait d'un luxe écrasant ; les femmes en étaient jalouses. Elles s'efforcèrent souvent de lui nuire. Elles affectèrent de chuchoter entre elles, disant que Juliette avait été folle d'amour pour un jeune homme qui

était parti pour les Indes. Ce qui était un ridicule terrible, parce que cela aurait pu prouver qu'elle était douée d'une sensibilité exagérée. — On fit mille autres suppositions ; mais Juliette, comme un astre éclatant, passa toujours au-dessus des nuages et dissipa ces absurdes calomnies par sa seule apparition. Elle était devenue, je vous l'assure, une femme redoutable. Elle avait une expérience rare ; son esprit était fort développé. — Malheur à celui qui serait devenu amoureux d'elle ! Juliette était fière, et a peut-être rendu aux hommes avec usure le mal que Samuel lui a fait.

J'ai remarqué que Raoul se montrait fort attentionné pour sa femme en public. Quelqu'un m'assura, qu'en secret, il avait d'abord souvent frappé et même supplicié Juliette d'une façon révoltante ; mais que cette intéressante femme, douée d'une force de corps très raisonnable, avait su bientôt résister. A la fin de l'hiver dernier, il y eut entre l'homme sournois et sa femme une violente querelle dont on ignore le motif. Les époux jurèrent de vivre séparés. Juliette, qui avait perdu son père, s'alla enfermer pendant quelques jours dans un de ses châteaux, et puis elle partit avec une de ses tantes pour un long voyage, d'où elle n'est point encore revenue. J'ai fait d'inutiles recherches pour

savoir quels pays elle avait visités et si elle n'avait jamais eu d'autre compagnie qu'une femme. J'ignore absolument où elle se trouve dans ce moment ; mais j'avoue que si je ne la vois point revenir à Paris cet hiver, je ne pourrai m'empêcher de croire qu'elle est allée retrouver Samuel pour vivre avec lui dans quelque ville du fond de l'Italie ou de l'Allemagne. L'homme sournois, en apprenant le départ de son infidèle moitié, en eut une jaunisse dont il a pensé mourir et dont jamais il ne se guérira parfaitement. Il est amoureux, j'en suis sûr ; le souvenir de sa femme est resté gravé profondément dans le cœur de ce lycanthrope. — C'est que Juliette est une de ces créatures qu'on aimerait encore infidèles et corrompues. — Une fois qu'on a été subjugué par je ne sais quels fluides magnétiques vainqueurs que ces femmes rares possèdent, ils deviennent une condition de votre existence.

Un peintre de mes amis, qui arrivait d'Italie, m'a dit avoir rencontré à Naples un homme et une jeune dame voyageant ensemble sous des noms qu'on croit être faux. Leurs signalements m'ont paru assez conformes à ceux de Samuel et de Juliette. Je serais parti à l'instant pour Naples si mon ami ne m'avait assuré que ces voyageurs avaient l'intention de se rendre à Scutari, et de là, sans

doute, à Constantinople. Je ne vois pas de raison pour qu'ils ne soient pas à cette heure à Bagdad. J'ai appris dernièrement que M. Henri est sur le point d'entreprendre un long voyage ; cette circonstance a encore réveillé mes soupçons, et je ne réponds pas de ne point pousser la curiosité et l'indiscrétion jusqu'à suivre l'homme paisible pour voir s'il n'ira point retrouver son ami dans quelque coin du globe.

Le plus heureux personnage de cette histoire est, sans contredit, le séducteur Florimond, qui poursuit ses conquêtes et vole des combats aux triomphes avec cette redoutable assurance et cette certitude de succès dont on a pu le voir donner des preuves. Si vous désirez le rencontrer, je vous le montrerai cet hiver dans quelque bal où nous serons ensemble. Vous vous prosternerez devant son immuable sottise, devant ce contentement surhumain qui perce dans son sourire et dans ses moindres mouvements. — Vous serez forcé de convenir que le suprême bonheur en ce monde, c'est de parler et d'agir *Florimontesquement*.

Je ne vous empêche point de croire à la mort de Samuel ; mais je vous avoue que je n'y ajoute aucune foi. L'assassinat de l'homme actif n'a pu être qu'une machination de Raoul, et si les étoiles de

ces deux jeunes gens se sont choquées dans le ciel, je ne puis m'imaginer que celle de notre héros ait été brisée par celle de l'homme sournois. Cela me répugne.

Cependant la souveraine activité, que Samuel a uniquement employée à la recherche du plaisir, l'aurait infailliblement poussé plus tard à mettre la main aux affaires publiques, nous l'aurions vu quelque jour intriguer pour une députation, bavarder dans un banquet patriotique, faire des voyages en province, haranguer les électeurs, et se jeter dans toutes ces méprisables manœuvres. — Peut-être la providence, par affection pour son ouvrage, a-t-elle voulu le rappeler à elle pendant qu'il était dans toute sa force et son éclat. Elle l'a regardé comme fait une mère indulgente, qui ne veut point que son fils s'aille pencher sur des livres latins, ni qu'il trempe ses doigts dans une encre scolastique, et qui l'emporte dans ses bras à l'heure où la cloche sonne la fin de la récréation. S'il en est ainsi, dors en paix, homme actif. — Si quelques rêves peuvent encore bercer nos restes couchés sous le gazon, tu n'auras, du moins, que de beaux et gracieux souvenirs ; tu verras toujours le héros de tes songes jeune, robuste et généreux.

Si, comme je n'en désespère point encore, je par-

viens à retrouver un jour la piste de Samuel, j'en aurai plus de joie que n'en éprouva Cervantès lui-même lorsqu'il trouva chez son épicier le manuscrit de Cid Hamet Benengeli, où se continuait l'histoire admirable du grand chevalier Don Quisada, Quixada, ou Quixote, *as you will.*

FIN

TABLE

Préface 1
I. — La Rencontre d'un notaire 11
II. — Les Naïvetés. 23
III. — Les Deux amis 36
IV. — Les Nouvelles connaissances 48
V. — Les Hostilités 61
VI. — Le Traité de paix 83
VII. — La Guerre obstinée 99
VIII. — Le Dernier assaut 119
IX. — La Défaite 131
X. — L'Arrosoir 143
XI. — Le Sournois 155
XII. — L'Oracle 180
XIII. — Le Mariage 214
XIV. — Le Courage d'une femme 241
XV. — Les Contrariétés 267
XVI. — Les Artifices 291

Saint-Amand. — Imp. et stéréot. de Destenay

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

YB 79230

U. C. BERKELEY LIBRARIES

C084480893